

COLLECTION RECHERCHES ASSOMPTION

6

« QUE TON RÈGNE VIENNE ! »

Réflexions assumptionnistes
pour le 34^e Chapitre général

édités par

Michel KUBLER, A.A.

En couverture: Christ, abbaye Saint Mary de Melrose (Écosse)

Collection "Recherches Assomption"

- 1 - *L'aventure missionnaire assomptionniste* – Actes du Colloque d'Histoire du 150^{ème} anniversaire de la Congrégation des Augustins de l'Assomption, Lyon-Valpré, 22-26 novembre 2000
- 2 - *Les Assomptionnistes et la Russie (1903-2003)* – Actes du Colloque d'Histoire, Rome, 20-22 novembre 2003.
- 3 - *Les origines de la famille de l'Assomption, Fondateurs et Fondatrices, Fondations, Intuitions, Relations et Différends* – Actes du Colloque Inter-Assomption, Paris, 6-10 janvier 2004.
- 4 - *Antoine Wenger, une traversée dans le XX^{ème} siècle et dans l'Église* – Actes du Colloque d'Histoire, Rome, 5 décembre 2014
- 5 - *L'éducation à l'Assomption* – Actes du Congrès International, Worcester, MA (USA), 17-27 juillet 2016
- 6 - « *Que Ton Règne Vienne !* » – Réflexions assomptionnistes pour le 34^e Chapitre général
- 7 - *Bruno Chenu, Prophète du Royaume ?* – Nicolas Tarralle, A.A.

Table des Matières

PRÉFACE DU SUPÉRIEUR GÉNÉRAL

A – L’ASSOMPTIONNISTE, HOMME DU ROYAUME

Vianney KIM MYOUNG-HO : Le royaume et la grâce chez saint Augustin.....	7
Nicolas POTTEAU : Le Règne de Dieu chez le P. D’Alzon	15
Baudouin NGOA YA TSHIHEMBA : Le Royaume de Dieu en nous ! L’expérience d’un maître des novices.....	27
Benoît BIGARD : L’examen pour le Règne aujourd’hui. Contempler activement le Royaume de Dieu en train de se déployer	37
Vincent LECLERCQ : Former des apôtres du Royaume	47
Christine GILBERT : l’Alliance laïcs-religieux, un signe du Royaume ?.....	73

B – LIEUX DU RÈGNE

Jean-Glory MUKWAMA LUWALA : Religieux en Israël ; un lieu pour découvrir le Royaume	81
Jean-Paul SAGADOU : Royaume de Dieu et lecture du réel historique africain.....	89
Bernard HOLZER : Missionnaire pour le Royaume en Asie	111
Miguel DÍAZ AYLLÓN : El Reino de Dios y la liberación	119.
Dominique LANG : Le Royaume de Dieu et la maison commune....	127

C - FACETTES DU RÈGNE

Dominique GREINER : L'Église et le Royaume après les abus et les scandales	133
Vianney KIM MYOUNG-HO : La spiritualité du Règne de Dieu et la figure de la Vierge Marie	139
André ANTONI et Véronique THIÉBAULT : Une catéchèse pour le Royaume.....	145
Oswald LUSENGE LINALYOGHA : Pour la jeunesse congolaise actuelle, un engagement apostolique d'urgence	153
Francesco CESAREO : The Mission of Assumption University and the Kingdom of God.....	165
Iulian DANCĂ : Le Royaume et l'unité de l'Église. Quelle signification pour l'œcuménisme d'aujourd'hui ?	173
NGUYEN Chi Ai : Une Église « en sortie »	181
Jean-Marie Vianney PALUKU THALIWATHEKA : Guérison, délivrance et annonce du Royaume	187
Jacques NIEUVIARTS : Les pèlerinages, le goût du Royaume !	205

P. BENOÎT GRIÈRE

Préface

L'Assomption et le Règne de Dieu

En musique, il est un exercice que l'on appelle « variations ». Il s'agit, à partir d'un thème principal, d'introduire des ornements plus ou moins étendus tout en conservant la trame originale de la composition. Il y a un apport de chaque exécutant qui, avec son style propre, ajoute dans son interprétation des variantes personnelles. Qui ne connaît les « Variations Goldberg » de Jean-Sébastien Bach ou celles de Johannes Brahms « sur un thème de Haydn » ?

Cet exercice de variations, nous avons voulu le mettre en pratique avec le thème du Royaume de Dieu. Car le Royaume est bien la passion de l'Assomption. Nous l'avons dans notre devise — *Adveniat Regnum tuum* —, mais plus encore nous le portons dans nos cœurs d'apôtres, tel un cri de ralliement, une invitation à l'audace évangélique. Il est notre raison d'être de religieux et d'apôtre.

Le projet a vu le jour dans la phase préparatoire du prochain chapitre général, le 34^{ème} de l'histoire de notre Congrégation. Vous savez que le thème qui a été retenu est : « *Le Royaume de Dieu est tout proche.* » (Mc 1, 15) *Vivre et annoncer l'espérance de l'Évangile* ». Pour nous permettre de nous approprier ce thème, des frères, des amis de la congrégation ont été sollicités pour jouer leur partition sur le thème du Règne de Dieu. Il y a bien évidemment une diversité d'approches, et les contributions pourront surprendre par leur relative hétérogénéité. Mais le résultat me paraît harmonieux, tant il est vrai qu'à l'Assomption, la vérité est symphonique. Elle est le fruit d'une approche multiple et respectueuse des différences, mais vécue dans l'unité des cœurs et des esprits. La trame du Royaume est la partition de base, celle que nous connaissons pour la fréquenter chaque jour de notre vie.

Ce recueil est composé de trois grandes parties. La première nous permet de voir l'Assomptionniste comme un homme du Royaume. Il s'agit, notamment à travers les figures d'Emmanuel d'Alzon et de saint Augustin, de découvrir comment cette passion du Règne a vu le jour dans notre famille religieuse. La spiritualité du Règne est vécue

par des frères, des sœurs, des religieux, des religieuses, des laïcs hommes et femmes. Vous lirez comment « l'examen pour le Règne » permet à chacun de déceler les progrès et les difficultés que nous vivons pour son extension en nous et autour de nous. Il y a aussi notre volonté de transmettre aux plus jeunes la vitalité apostolique de notre fondateur. Comment aujourd'hui former les assomptionnistes à l'annonce du Royaume ? Nul doute qu'il faut être toujours plus des disciples-missionnaires

La seconde partie est intitulée : « Lieux du Règne ». La Terre sainte, l'Afrique, l'Asie... tous les continents ont soif de la Bonne nouvelle. Comment être ouvriers du Royaume dans le monde globalisé ? Le souci pour la création et notre terre est aussi une préoccupation. Même si le Royaume de Jésus n'est pas de ce monde, celui-ci en est le reflet imparfait. C'est selon notre façon de respecter la création tout entière que nous sommes signes du Royaume.

Enfin, la troisième partie parle des « facettes du Royaume ». Comme le polyèdre qu'affectionne particulièrement le pape François, le Royaume est multiple dans ses expressions. Comment ignorer la figure de la Vierge, qui est la fidèle disciple du Seigneur ? Comment ne pas parler de l'Église, agitée par tant de tempêtes et de crises, mais qui veut poursuivre sa mission malgré tout ? Comment transmettre la foi aux plus jeunes dans la catéchèse et l'éducation scolaire ?

Emmanuel d'Alzon était un homme de son temps. Nous aussi nous voulons être de notre temps sans sacrifier l'essentiel, le chemin qui nous conduit à la Patrie. Nous sommes pèlerins du Royaume et nous ambitionnons d'avancer avec des frères sur cette route. Il est fréquent d'entendre dire que le style du Père Emmanuel d'Alzon est marqué par son siècle : c'est vrai, mais l'essentiel de sa passion demeure. Nous sommes aujourd'hui ses héritiers, et notre désir est de poursuivre son œuvre. Puissent les textes qui vous sont proposés ici contribuer à la venue du Règne !

Père Benoît GRIÈRE, a.a.
Supérieur général

P. VIANNEY KIM MYOUNG-HO

Le Royaume et la grâce chez saint Augustin¹

De quelle manière pouvons-nous appréhender le Royaume de Jésus-Christ dès ici-bas ? Comment pouvons-nous nous approcher du Royaume au cœur de ce monde ? En étudiant l'*Enarratio* de saint Augustin sur le Psaume 49, nous examinerons les conditions nécessaires pour percevoir le Royaume du Christ dès ici-bas. Dans ce commentaire, nous trouvons la corrélation entre le Royaume de Dieu et la grâce de l'Esprit, car vivre conformément à la Loi de Dieu est l'œuvre même de la grâce. L'action de l'Esprit nous inspire le désir d'offrir le sacrifice de louange et de réaliser la cohérence entre ce que nous professons et ce que nous vivons. Alors, comment faire ? Augustin nous invite à entrer en nous-mêmes, pour ensuite établir la relation avec Dieu et des autres. En effet, pratiquer les œuvres de justice n'est qu'un premier pas dans la perspective du Royaume.

LA GRÂCE DE L'ESPRIT ET LE ROYAUME

L'homme, par sa volonté propre, est-il capable de poser des œuvres de justice pour l'avènement du Royaume ? Dans son commentaire du Psaume 49, Augustin traite une question essentielle dans la controverse antipélagienne, à savoir la grâce. Si nous ne sommes pas attentifs aux textes, nous pouvons avoir l'impression que les propos d'Augustin sur la vie bonne ne sont pas si différents de ceux de Pélagé. Cependant, pour Augustin, dans toute l'existence chrétienne, le secours de Dieu est indispensable. Sans la grâce du Christ, l'homme ne peut pas trouver en lui la force et la ressource pour accomplir la Loi de Dieu. Nous voyons ici le lien entre le Royaume et la grâce de l'Esprit. Afin d'expliquer ce lien entre la grâce et l'accomplissement de l'existence chrétienne comme don de l'Esprit, Augustin nous offre une interprétation significative du chiffre biblique dix-sept.

¹ Cf. Ce petit article est la suite de mon article : « Le *regnum* dans les *Enarrationes in Psalmos* d'Augustin », dans *Itinéraires augustiniens*, 2022.

« Il faut donc examiner ce nombre et se demander ce que signifient dix et sept : dix pour les commandements, sept pour la grâce de l'Esprit Saint, en vertu de laquelle on accomplit les commandements. Le nombre dix-sept englobe donc tous ceux qui ressortissent à la résurrection, à la droite, au Royaume des cieux, à la vie éternelle, c'est-à-dire ceux qui accomplissent la Loi par la grâce de l'Esprit, non en vertu de leur œuvre propre ou de leur mérite. »²

À travers le chiffre dix-sept, Augustin voit les dix commandements que Moïse a reçus pour le peuple d'Israël au mont Sinaï et les sept dons de l'Esprit Saint. Le Royaume des cieux appartient à ceux qui vivent selon « la Loi par la grâce de l'Esprit. » Contrairement à Augustin, Pélage et ses disciples ont mis en valeur le mérite et la force de la nature humaine en minimisant l'œuvre de la grâce dans le cheminement vers Dieu. Quant à Augustin, en voyant le danger de cette doctrine pour les chrétiens, il met en garde contre cette tendance prétentieuse. De fait, il s'est rendu compte qu'à travers ses multiples expériences, l'homme a besoin du don de l'Esprit, sans lequel il se perd et ne peut s'orienter correctement vers la vie éternelle, vers le royaume. Ainsi par la grâce de l'Esprit, l'homme peut entrer dans l'esprit du Royaume, qui comporte une dimension de gratuité et de don.

LE SACRIFICE DE LOUANGE ET LE ROYAUME

Un des thèmes majeurs de ce *Commentaire sur le Psaume 49* est l'offrande du sacrifice de louange. Devant l'immensité de Dieu et sa justice, l'homme peut préparer des bêtes sauvages, des chairs d'animaux pour l'holocauste, mais ce dont Dieu a vraiment besoin, ce

² Cf. *En. Ps.* 49, 9, BA 59/B, p. 341 ; pour les lecteurs d'aujourd'hui, cette interprétation symbolique des chiffres peut paraître plus au moins lointaine voire étrange, car nous sommes davantage attentifs aux dimensions historiques des textes et à la rationalité logique dans l'analyse herméneutique de l'Écriture. En revanche, nous savons que pour les Pères de l'Église, notamment Augustin, rien n'est sans valeur dans l'Écriture. En réalité, chaque chiffre biblique porte un sens particulier et spirituel qui invite le croyant à réfléchir sur leur sens et à avancer sur le chemin de la foi.

n'est pas ce genre de choses, car il est le Créateur de l'univers et la source de tout bien et de toute chose. Afin de rechercher quoi offrir devant ce Dieu présent au cœur de l'univers, l'homme se trouve plus au moins démuné. Un des moyens d'offrande est la reconnaissance de la présence du Christ chez les pauvres et les indigents. C'est en ce sens que nous avons pu lire l'invitation au partage des biens avec les pauvres.

Cependant, sur ce thème de l'offrande du sacrifice de louange, la vision d'Augustin va encore plus loin. En effet, pour lui, chaque être humain porte en lui l'incalculable trésor de Dieu par le don de l'Esprit Saint. C'est pourquoi l'évêque d'Hippone nous invite à entrer en nous-mêmes pour rechercher ces objets précieux pour les offrir à Dieu : « *'Offre à Dieu un sacrifice de louange.' Il me faut revenir vers moi pour y trouver ce que je dois offrir ; je dois revenir vers moi, je dois trouver en moi-même l'offrande de louange ; que ma conscience soit ton autel.* »³ En effet, nous n'avons pas besoin d'aller au bout du monde pour trouver quelle victime d'holocauste présenter devant Dieu. Il suffit de rentrer dans son cœur et de reconnaître la miséricorde de Dieu. C'est le mouvement initial d'action de grâce et de louange pour Dieu. Pour entrer dans ce mouvement intérieur, nous avons besoin d'humilité, car il faut reconnaître que tout ce que nous possédons comme vertus, forces et œuvres, est le don.⁴

Désormais, avec cette attitude de reconnaissance, l'homme peut entonner un chant de louange tout en assumant les multiples difficultés de la vie. Augustin souligne bien cet aspect de la vie dans son commentaire du psaume : « *Voilà la tribulation, car ce n'est pas l'absence de trouble qui nous a été promise.* »⁵ Tant que l'homme reste sur terre, il ne sera pas épargné complètement de la souffrance de la vie. Mais cet aspect humain n'est pas entièrement négatif, car le croyant est conscient que cette terre ici-bas n'est pas sa destination ultime, mais qu'elle est dans un au-delà qu'Augustin désigne comme

³ Cf. *En. Ps.* 49, 21, BA 59/B, p. 367.

⁴ Cf. *En. Ps.* 49, 22, BA 59/B, p. 369 : « *'Et invoque-moi au jour de ta tribulation, je t'en tirerai, et tu me glorifieras.'* Car tu ne dois pas présumer de tes propres forces, tout le secours que tu trouves en toi est mensonger. » ; ce commentaire d'Augustin vise également la tendance pélagienne, car Pélage et ses disciples ont survalorisé la force et le mérite de l'homme.

⁵ Cf. *Ibid.*, p. 373.

« *patrie* ». Dans la patrie céleste, il n'y aura plus de pleurs, plus de misère, plus de guerre, plus de scandale, elle sera le lieu où l'homme trouve son vrai bonheur.

Avec ce désir de la patrie céleste, le croyant peut marcher avec espérance dans la foi sans céder à l'hypocrisie. Après avoir décrit ce qui a été la prière quotidienne de son époque, basée sur la prière des psaumes, Augustin met en garde contre l'incohérence entre la prière et la vie :

« Oui, tu fais bien si tu fais cela ; mais fais attention à ne pas te croire tranquille, parce que tu fais cela, alors que peut-être, quand ta langue bénit Dieu, ta vie maudit Dieu. Ô mon peuple, te dit le Dieu des dieux, le Seigneur, qui a parlé en appelant la terre depuis le levant jusqu'au couchant, bien que tu sois encore placé au milieu de l'ivraie, offre un sacrifice de louange à ton Dieu, et accomplis les vœux que tu lui as faits ; mais veille à ne pas vivre mal tandis que tu chantes bien. »⁶

Le Dieu vivant peut sonder nos cœurs et nos vies. L'homme ne pourra rien cacher en présence de Dieu. Le vrai chrétien cherche donc à vivre une vie conforme au chant de louange avec la grâce de l'Esprit Saint.

DE L'INTÉRIORITÉ À LA RELATION

Afin de vivre une vie de louange conforme à son état, le croyant doit être attentif à la présence du Seigneur et écouter la Parole de l'Écriture. Pour cela, il faut avoir une attitude de silence pour demeurer avec Dieu qui est à la fois Juge et Miséricorde. « *Cesse d'être derrière ton propre dos, où tu ne veux pas te voir, fermant les yeux sur tes actions, et mets-toi en face de toi-même.* »⁷ Selon Augustin, la dimension d'intériorité est essentielle pour la démarche de vérité. Chaque être humain peut être en face de lui-même en acceptant de descendre dans sa propre conscience. Rappelons-nous ce beau passage du *Commentaire sur la 1^{ère} épître de Jean*, IX :

⁶ Cf. *En. Ps.* 49, 23, BA 59/B, p. 375.

⁷ Cf. *En. Ps.* 49, 28, BA 59/B, p. 389.

« Tu es déjà beau, mais ne tourne pas ton regard sur toi-même afin de ne point perdre ce que tu as reçu. Tourne les yeux vers celui qui t'a rendu beau ; sois beau pour qu'il t'aime, lui. Mais toi, tends-toi vers lui de toutes les forces de ton esprit, cours vers lui, cherche ses embrassements, redoute de t'éloigner de lui afin qu'il y ait en toi cette crainte pure qui demeure dans les siècles des siècles. »⁸

Ainsi, en suivant ce propos d'Augustin, il faut d'abord descendre au fond de soi, puis se dépasser soi-même pour aller à la rencontre de Dieu qui éclaire l'homme tout entier. Avec ce mouvement d'intériorité, l'homme pourra entrer dans la démarche de conversion en comptant sur la grâce de Dieu. Puis, en reconnaissant l'œuvre de l'Esprit, l'homme pourra vivre une vie de louange. Mais, selon Augustin, il ne faut pas s'arrêter là. L'homme qui a reçu tant de grâces doit partager avec les autres ce qu'il a reçu :

« Quand tu auras compris cela, montre-toi favorable aussi aux autres, pour qu'ils soient aussi ce que tu es, parce que toi aussi, tu étais ce qu'ils sont. Montre-toi favorable envers eux autant que tu le peux, et ne désespère pas ; car les riches dons de Dieu ne sont pas seulement pour toi. »⁹

Avec l'espérance et l'esprit de miséricorde, l'homme ayant bénéficié de la grâce de Dieu, partage le Royaume déjà-là et pas encore réalisé. C'est le mouvement même de la louange. Si nous voulons que la dimension d'intériorité soit authentique, il faut la relation à autrui car la foi chrétienne n'est pas seulement une histoire d'intimité avec Dieu. Dans toutes ses relations intérieures et extérieures, le vrai chrétien trouve la bonté de Dieu qui s'est offerte pour toute l'humanité d'une manière gratuite, il pourra l'accueillir comme pure grâce de la part de Dieu. Car même les aspects d'intériorité et de cohérence de vie ne sont pas des mérites venant de

⁸ Cf. *In Ioh. Epist.* 9, 9, BA 76, p. 387.

⁹ Cf. *En. Ps.* 49, 30, BA 59/B, p. 393.

l'homme mais un don de Dieu.¹⁰ Ainsi « *celui qui se glorifie, se glorifie non en lui-même, mais dans le Seigneur.* »¹¹

ÉPILOGUE

En étudiant l'*Enarratio sur le Psaume 49*, nous avons examiné brièvement le rapport entre la grâce et la perspective du Royaume de Jésus-Christ. Dans la controverse antipélagienne, Augustin insiste sur l'importance de la grâce par le don de l'Esprit, tout en maintenant le rôle du libre arbitre. Le sacrifice d'action de grâce est toujours lié à la dimension du don et de la gratuité. « *Qu'as-tu que tu n'aies reçu ?* »¹² Cette parole de Paul a été tellement décisive pour Augustin, que toute sa pensée théologique peut être qualifiée par cette dimension de la grâce.¹³ Nous avons vu également l'importance de la dimension d'intériorité dans le sacrifice de louange, car ce que Dieu veut pour l'humanité est la cohérence de vie. En accueillant la grâce de l'Esprit Saint, le chrétien ne peut pas rester enfermé en lui-même, il est appelé à partager avec les autres le don insondable de l'Esprit dont il a bénéficié profondément. Ce partage n'est possible que si le croyant se laisse habiter par le don du Royaume dans son cœur, dans son âme et dans sa vie tout entier. Ce n'est pas par la volonté ou la qualité de

¹⁰ Isabelle Bochet note dans son Introduction à l'*En. Ps. 49*, BA 59/B, p. 305 : « *La manière dont est développée la thématique de la grâce dans les § 30-31 semble vraiment caractéristique de la période antipélagienne : Augustin y souligne que la correction est elle-même don de Dieu, tout autant que le fait de vivre bien (§ 30) ; il invite à se reconnaître pécheur et à implorer le médecin, à l'instar du publicain de la parabole (§ 31).* »

¹¹ Cf. 1 Co 1, 31 ; *En. Ps. 49*, 31, BA 59/B, p. 397 ; sur le rapport équilibré entre la grâce et le libre arbitre, nous pouvons lire ce passage de *De peccatorum meritis et remissione*, livre deuxième, XVIII, 28, p. 293 : « *En effet, si l'on omet ce que dit l'Apôtre, parlant des biens de l'homme : Qu'as-tu, en effet, que tu n'aies reçu ? Or, si tu l'as reçu, pourquoi t'en glorifier comme si tu ne l'avais pas reçu ? La raison, elle aussi, qui peut être engagée par des gens tels que nous dans ces considérations, embrasse fort quiconque parmi nous s'interroge : nous craignons de défendre la grâce au point de paraître supprimer le libre arbitre, mais inversement, nous craignons d'affirmer le libre arbitre au point d'être accusés d'ingratitude envers la grâce de Dieu en une orgueilleuse impiété.* »

¹² Cf. 1 Co 4, 7.

¹³ Cf. Nous pouvons penser à l'ouvrage de Benoit XVI, *Saint Augustin, Docteur de la grâce*, Artège, 2010.

l'homme, mais c'est toujours par la grâce de l'Esprit Saint que nous avançons vers le Royaume éternel. En ce sens, nous pouvons affirmer que le Royaume de Dieu n'est pas d'abord une question quantitative, une histoire d'actions éclatantes et spectaculaires : il est plutôt une question qualitative, une relation d'amitié et d'amour avec le Seigneur Jésus-Christ. C'est bien ce qu'exprime ce passage du *Commentaire du Psaume 88*, dans lequel Augustin exhorte à se laisser conduire par la grâce afin que le Royaume advienne en nous :

« Maintenant, le Christ a son trône en nous ; son trône est fondé en nous. Car, s'il ne résidait en nous, il ne nous régirait pas, et si nous n'étions régis par lui, nous serions renversés par nous-mêmes. Il réside donc en nous, et règne en nous. »¹⁴

Le trône du Christ n'est pas simplement au ciel après l'Ascension. Il est une réalité beaucoup plus intime. Augustin n'hésite pas à affirmer que le trône du Christ est en nous-mêmes. En raison de la rédemption par la Croix et la Résurrection du Christ, l'homme devient capable de se laisser guider par la puissance du Christ. Avec ce désir intérieur de l'avènement du Royaume en nous et autour de nous, nous pouvons prier avec un cœur ardent : « *Adveniat Regnum tuum !* »¹⁵

P. Vianney KIM Myoung-Ho
Gwangju, Corée du Sud

¹⁴ Cf. *En. Ps.* 88, 5, p. 619.

¹⁵ Mt 6, 10

P. NICOLAS POTTEAU

Le Règne de Dieu chez le P. D'Alzon

Qui êtes-vous, les assumptionnistes ? Quel est votre esprit ? Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur votre charisme ? J'avoue que personnellement, je redoute toujours le moment où l'on me pose ce genre de question. Comment apporter une réponse substantielle à ces questions, sans pour autant assommer celui qui les a posées avec des mots difficiles à définir ? Les religieux et les laïcs qui y ont été confrontés savent de quoi je veux parler... Quand j'y suis confronté, je préfère en général présenter nos activités, retracer les grandes lignes de notre histoire pour ensuite placer les mots de notre patrimoine spirituel et faire comprendre qui nous sommes. « *La vie avant les mots* », disait déjà le Chapitre général de 1999.

Mais cela signifie qu'il faut aussi savoir présenter notre esprit en quelques mots. Pour le P. d'Alzon, cela n'aurait fait aucun doute, il aurait parlé du Règne ou du Royaume de Dieu¹. Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Nous sommes devant un des paradoxes de la prédication du Christ dans le Nouveau Testament. Si les annonces du Royaume de Dieu y sont nombreuses, à aucun moment le Christ n'en donne une définition précise. Un esprit chagrin trouverait à dire que le P. d'Alzon ne nous facilite pas la tâche, car il explicite peu ce qu'il entend lui-même par Règne de Dieu ou du Christ, deux expressions qui, sous sa plume, sont quasiment équivalentes et interchangeables. Heureusement, sous la pression de ses disciples, il donne quelques éléments dans les quatre *Lettres au Maître des novices*, rédigées en 1868-1869. Mais lui, qui est d'abord un homme d'action avant d'être un homme de système, s'arrête au cours la rédaction de la quatrième pour se tourner vers l'urgence du moment, la préparation du concile Vatican I où il accompagnera son évêque.

¹ Il faut en français au moins trois mots pour traduire grec βασιλεία ou le latin *regnum*. Le *Catéchisme de l'Église catholique* (n. 2816), précise la fine nuance entre royauté (nom abstrait), royaume (nom concret) ou règne (nom d'action). Nous les tiendrons ici pour synonymes, d'autant que le P. d'Alzon ne fait pas de distinction entre ces termes.

Nous restons donc avec cette question : que signifie le Règne du Dieu pour le P. d'Alzon ? Pour y répondre, nous allons d'abord examiner l'origine de la formule et de notre devise *Adveniat Regnum tuum*, ce qui nous fera percevoir l'ambition qui animait notre fondateur pour sa famille religieuse. Ensuite, nous nous plongerons dans le catéchisme du concile de Trente. Cela nous permettra d'éclairer le sens de ces deux fameuses expressions, « *le Royaume de Dieu en nous* » et « *le Royaume de Dieu autour de nous* ».

I. L'ORIGINE DE LA FORMULE

1. *Les sœurs de Marie-Thérèse*

L'origine de notre devise *Adveniat Regnum tuum* semble claire. En 1870-1871, le P. d'Alzon confie aux Religieuses de l'Assomption avoir été frappé, 35 ans plus tôt, par la beauté de la formule *Adveniat regnum tuum* observée chez les Sœurs de Marie-Thérèse, aussi appelées Servantes de Jésus-Christ². Cette congrégation a été fondée en 1815 à Bordeaux par l'abbé Bruno Lespiaut et Marie-Sophie Brochet de Larochetière (1776-1842). Leur champ d'apostolat, principalement éducatif, est vaste, puisqu'elles s'adressent aussi bien aux jeunes filles pauvres à qui elles donnent des classes gratuites, aux adultes qui n'ont pu aller à l'école, aux jeunes demoiselles formées dans des pensionnats ou encore aux « filles repenties », c'est-à-dire anciennes prostituées ou filles-mères. Par extension, les sœurs peuvent exercer d'autres œuvres de miséricorde³. D'Alzon découvre l'existence de cette congrégation en 1835 lorsqu'il rencontre à Rome le chanoine Féret, venu de Limoges obtenir l'approbation de l'institut⁴. Un an après, l'abbé d'Alzon les fait venir à Nîmes où elles

² *L'avènement du Règne de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, ES p. 659.

³ La congrégation qui porte à présent le nom d'Institut Marie-Thérèse (IMT) ne compte plus que quatre sœurs en 2022.

⁴ *Lettre XCVI du 7 avril 1835 à Augustin d'Alzon*, éd. Vaillhé, t. A, p. 801 et J. Condamin, *Vie de la bonne mère Marie de Jésus, née Sophie Brochet de la Rochetière. Fondatrice et première Supérieure Générale des Religieuses de Marie-Thérèse*, Lyon, E. Vitte, 1897, p. 423. Les p. 423-448, qui racontent la fondation de Refuge, ne tarissent pas d'éloge sur le P. d'Alzon.

ouvrent le Refuge, une maison destinée à accueillir les jeunes filles repenties.

Tout porte donc à croire que le P. d'Alzon a simplement repris la devise des Sœurs de Marie-Thérèse. Pourtant, ces dernières ont adopté une autre devise, *Cum eis impavide*. Si leur Règle s'appuie sur celle de saint Augustin, le Règne de Dieu est loin de constituer le cœur de leur spiritualité : il n'est même pas mentionné dans les Constitutions. Leur quatrième vœu n'est pas de se consacrer à l'extension du Règne de Dieu, mais bien « de se consacrer au salut des âmes »⁵. C'est précisément ce point qui retient l'attention du jeune abbé d'Alzon lorsqu'il fait la connaissance du chanoine Féret. En ouvrant un large éventail de possibilités, ce vœu ne les limite pas à un secteur apostolique donné.

Il nous faut donc remettre en cause l'affirmation du P. d'Alzon à qui la mémoire, 35 ans après les faits, a pu jouer des tours... Il semble plutôt que le P. d'Alzon a retenu des Sœurs de Marie-Thérèse l'idée d'un quatrième vœu permettant d'exercer des apostolats variés. Cela concorde avec l'esprit du fondateur, peu enclin à la modération, surtout dans sa jeunesse. L'engagement de se consacrer à l'extension du Règne du Christ est une autre formulation de la consécration à « travailler au salut des âmes ». Mais pour atteindre l'origine de la spiritualité du Royaume, il nous faudra chercher ailleurs.

2. *Les Religieuses de l'Assomption*

Cette seconde piste offre de meilleurs résultats. En effet, un des premiers textes où D'Alzon évoque le Règne du Christ est une lettre qu'il envoie à Marie-Eugénie en août 1843. Il revient tout juste de Paris où les deux fondateurs ont travaillé sur les constitutions des Religieuses de l'Assomption :

« C'est sous ce rapport que j'entends sa [du Christ] double action en nous. Il vient d'abord comme se réfugier dans l'âme de ceux qu'il aime, comme pour se mettre à l'abri de ses persécuteurs, et il s'en sert ensuite comme d'un moyen de faire triompher sa cause. D'où

⁵ « Constitutions », dans *Règles des Dames de Marie-Thérèse, dites Servantes de Jésus-Christ*, Limoges, 1835, p. 32

résulte pour ses disciples la double obligation d'établir son Règne au dedans d'eux-mêmes et au dehors. » (Lettre du 15 août 1843 à Marie-Eugénie, éd. Vailhé, t. B, p. 85)

L'abbé d'Alzon a proposé à la fondatrice la devise *Adveniat Regnum tuum*, dont nous retrouvons ici les deux modalités, le Règne en nous et le Règne autour de nous. Les Religieuses prononceront un quatrième vœu, de travailler à l'extension du Règne du Christ dans les âmes. Le but rejoint celui des Sœurs de Marie-Thérèse en l'exprimant à partir du Règne du Christ. Or le vocabulaire du Règne de Dieu est apparu très tôt chez Marie-Eugénie, dans son « Credo ». Il s'agit d'un texte daté des premières années de la fondation, que la tradition de la congrégation a identifié comme une lettre envoyée à Lacordaire. Marie-Eugénie y expose les grandes idées de son ambition apostolique :

« Je regarde [la terre] comme un lieu de gloire pour Dieu, puisqu'il peut recevoir de nos volontés libres et souffrantes le seul hommage qu'il ne trouve pas en lui-même. Je crois que nous sommes placés ici-bas précisément pour y travailler à l'avènement du Règne de notre Père céleste sur nous et sur les autres. » (Lettre au Père Lacordaire, dans Marie-Eugénie, Textes fondateurs, Paris, 1991, p. 125)

Le plus important pour nous est la mention du Règne de Dieu en nous et autour de nous (« *sur les autres* »). La lettre, qui mentionne à plusieurs reprises le Règne de Dieu auquel le Christ veut nous associer en travaillant dans nos âmes, se termine par une phrase célèbre : « *[Mon regard] est tout en Jésus-Christ et à l'extension de son Règne.* » Mais par la suite, il faut reconnaître que la thématique du Règne de Dieu passera au second plan de la spiritualité des Religieuses de l'Assomption, d'autant plus que le 4^e vœu n'est pas accepté par Rome⁶. Tout naturellement, lorsqu'il s'agit de fonder sa congrégation, le jeune fondateur reprend la devise *Adveniat Regnum tuum*. Le but de l'Association de l'Assomption, qui regroupe laïcs et futurs religieux au sein du collège de Nîmes, avant même la fondation

⁶ Voir Sr Thérèse-Maylis Toujouse, *Anne-Eugénie Milleret. Un unique regard : Jésus-Christ et l'extension de son Règne. Études d'Archives* n°3, 1988.

de la congrégation, reprend cette devise et se fixe comme but d'étendre le Règne du Christ. Dans le même esprit qui animait les Sœurs de Marie-Thérèse, il permet au P. d'Alzon d'envisager une congrégation capable de mener tout type d'apostolat, ce qui correspond bien au caractère du fondateur !

II. LE ROYAUME DE DIEU ET LE CATÉCHISME DU CONCILE DE TRENTE

1. *La formulation dans le catéchisme*

Le Royaume de Dieu n'est pas une catégorie très répandue dans la théologie ou la spiritualité du XIX^e siècle, même s'il se retrouve dans la prédication⁷. En revanche, le terme est défini très clairement dans un texte connu par D'Alzon et ses contemporains : le catéchisme du concile de Trente⁸. Situé dans la partie consacrée au Notre-Père, le chapitre 41 du catéchisme évoque le sens de la deuxième demande, « Que ton Règne vienne ». Ce chapitre expose tout d'abord les cinq significations du Royaume/Règne de Dieu.

1) « *Le pouvoir que Dieu exerce sur les hommes et l'univers* », c'est-à-dire le fait que Dieu gouverne le monde par sa Providence, lui le maître de l'univers.

2) La providence particulière de Dieu pour chaque homme.

3) Le Royaume du Christ en nous, par les vertus théologiques. On peut parler du Royaume du Christ, puisque c'est Dieu qui l'a établi roi.

4) L'Église, qui est l'ensemble de tous ceux en qui le Christ règne par les vertus théologiques.

5) Le Royaume de la Gloire, à la fin des temps, au sens eschatologique.

La partie suivante du chapitre 41 se demande ce que l'on prie avec la deuxième demande du Notre Père. Les significations (1), (2) et (5)

⁷ Voir M. Dupuy, *La Royauté du Christ. Lumières sur le traditionalisme chrétien*, Paris, Desclée (coll. Jésus & Jésus-Christ n° 46), 1990. C'est cet ouvrage qui m'a donné l'idée de chercher dans le catéchisme.

⁸ N'oublions pas que lors de sa retraite à Lavagnac, décisive pour le choix de sa vocation, Emmanuel d'Alzon enseignait le catéchisme aux domestiques de la maison.

sont omises. Il n'est sans doute pas utile de prier pour la Providence de Dieu, puisque Dieu est roi de toutes façons. On ne prie pas non plus pour qu'advienne la fin des temps. La conscience eschatologique a été atténuée depuis longtemps dans le christianisme, particulièrement dans le catholicisme.

Prier « *Que ton Règne vienne* » revient donc à prier pour que soient accomplies les modalités (3) et (4) du Royaume de Dieu : que le Christ règne en nous ; que l'Église s'étende ; que les « mauvais chrétiens » deviennent de « bons chrétiens »⁹. Mon hypothèse est donc la suivante : quand D'Alzon parle du Règne du Christ, ou du Royaume de Dieu, il a en tête les formulations du catéchisme du concile de Trente. Et s'il ne l'explicite guère, ce n'est pas qu'il s'en désintéresse ou qu'il ne sait pas de quoi il parle. Il n'est pas nécessaire de définir ce qui est évident...

2. *Les vertus théologiques dans les premières constitutions*

Les premiers projets de Constitutions que D'Alzon rédige pour la congrégation viennent étayer cette hypothèse. Les trois vertus théologiques - foi, espérance et charité - apparaissent en effet comme des éléments structurants au moment de définir en quoi consiste l'avènement du Règne du Christ en nous.

Dans un premier projet élaboré vers 1849-1850 (*Écrits Spirituels* [= *ES*], p. 647-648), le fondateur expose les moyens de tendre au but de l'œuvre. Les conseils évangéliques, les grandes attitudes chrétiennes et l'apostolat de la congrégation sont présentés en fonction des vertus théologiques, comme dans la troisième modalité du catéchisme tridentin. Le travail parvient à une plus grande maturité dans les Constitutions de 1855, déposées à Rome mais non approuvées. Dans sa sagesse, l'Église préfère qu'une nouvelle fondation subisse l'épreuve du temps avant de se prononcer sur son approbation.

⁹ Le thème de l'Église, corps mélangé (*corpus permixtum*) contenant de bons comme de mauvais chrétiens est un thème récurrent chez saint Augustin.

Les Constitutions de 1855 s'ouvrent par la présentation de « l'Ordre » qui a pour but « *l'avènement du règne de Jésus-Christ pour nous et pour le prochain* ». L'influence du catéchisme de Trente se fait sentir dans la suite, lorsqu'on en vient aux moyens : « *Les moyens d'atteindre ce but, sont : pour nous, la pratique des vertus religieuses ; pour le prochain, les œuvres de zèle que nous déterminerons plus bas.* » Le texte propose ensuite un grand développement sur chacune des vertus, reliées à des attitudes intérieures, aux conseils évangéliques et à l'esprit de l'Assomption. Cela correspond au Règne du Christ en nous. Contrairement à l'ébauche de 1849-1850, les œuvres ne sont plus rattachées aux vertus, mais sont présentées à un autre paragraphe.

L'étude nous montre que les vertus théologiques sont un point d'appui pour présenter l'esprit de l'Assomption. Elles exposent une partie du cachet que le P. d'Alzon veut donner à son institut. Mais elles vont disparaître du texte de 1865 qui régira la congrégation pendant le restant de la vie du fondateur. Rome demande en effet de retrancher d'un texte à caractère juridique des considérations d'ordre spirituel.

III. LE RÈGNE DE DIEU EN NOUS ET AUTOUR DE NOUS

Dès ses premiers écrits sur le Règne, le P. d'Alzon l'envisage sous une double modalité, le Règne en nous et le Règne autour de nous. Les deux sont liées, comme il le rappelait à Marie-Eugénie dans la lettre de 1843 citée plus haut. On ne saurait travailler à l'avènement du Règne à l'extérieur si le Christ ne règne pas déjà, ne fût que partiellement, à l'intérieur. Pour le dire avec des mots contemporains : on ne peut évangéliser si on n'est pas déjà un minimum évangélisé.

1. *L'instruction de clôture du Chapitre général de 1868*

Dans les années 1868-1869, le fondateur est amené à préciser davantage l'esprit de l'Assomption. Les religieux, sans doute pas très au clair avec l'esprit de la congrégation, lui font cette demande à l'occasion du Chapitre général de 1868. Dans son discours de clôture, communément appelé *Instruction de 1868*, le P. d'Alzon propose la synthèse de deux lignes spirituelles développés séparément, le Règne

de Dieu et le triple amour¹⁰. Il est clair : « *Si à cet amour (l'amour du Royaume), vous ajoutez l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de la Sainte-Vierge sa Mère et de l'Église son épouse, vous connaîtrez sous son expression la plus abrégée l'esprit de l'Assomption.* » (Instruction de 1868, ES, p. 131). Mais si la suite du texte développe de manière systématique le triple amour, il n'évoque plus le Royaume.

2. *Le Royaume de Dieu en nous*

Les capitulants demandent alors au P. d'Alzon un approfondissement du thème du Royaume. Le fondateur s'exécute et rédige quatre *Lettres au Maître des novices*, instructions adressées au noviciat. Ce sont surtout les deux premières, datées d'octobre et novembre 1868, qui nous intéressent.

Dans la 1^{ère} *Lettre aux Maître des Novices*, intitulée « De l'avènement du Royaume de Dieu en nous », le P. d'Alzon part de Lc 17,21 dans la traduction de la Vulgate : « *Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous-mêmes.* » Puis il donne deux définitions du Royaume. Celui-ci est tout d'abord « *l'état de relations intimes où nous devons arriver, selon ce que Dieu est et selon ce que nous sommes.* » (ES, p. 150) La perspective est dynamique (« *où nous devons arriver* ») et relationnelle. Le développement aboutit à une définition plus précise : « *Le Royaume de Dieu en nous est donc la dépendance la plus absolue de tout notre être, de toutes nos facultés à l'action intime de Dieu.* » (ES, p. 152) Dire que Dieu règne en nous signifie donc que nous nous remettons entièrement entre ses mains, qu'il guide notre intelligence, notre volonté, bref qu'il oriente notre vie depuis l'intérieur et que nous lui obéissons librement. Notre attitude n'est pas celle d'un esclave, mais celle de sujets loyaux dotés d'âmes libres. Laisser advenir le règne de Dieu concerne donc toute notre vie : « *C'est par la dépendance, l'adoration, l'amour, que toute notre vie doit être transformée ici-bas.* » (ES, p. 154)

¹⁰ Voir le texte du P. W. Dufault, « Le Règne de Dieu avant tout. L'esprit de l'Assomption » dans *L'Esprit de l'Assomption d'après Emmanuel d'Alzon*, Rome, 1993, p. 9-16. Notons que dans les textes des années 1868-69, le P. d'Alzon parle davantage du « *Royaume de Dieu* » que du « *Règne du Christ* ».

Quelques années plus tard, en 1877, D'Alzon propose une définition proche. Il s'agit de donner au Règne du Christ un « *empire absolu sur nos puissances, sur notre intelligence, notre volonté, notre cœur, nos sens* » (*L'Incarnation de Jésus-Christ dans l'âme religieuse*, ES p. 909). En un mot, « *le Règne absolu de Jésus-Christ, c'est la sainteté* » (ES, p. 909)

3. *Le Royaume de Dieu autour de nous*

La 2^e *Lettre au Maître des Novices*, qui a pour titre « De l'avènement du Royaume de Dieu autour de nous », se comprend sur le fond de l'équivalence entre *le Royaume de Dieu autour de nous* et *l'Église*. Si le mot *Royaume* y est peu présent, il y est partout question de l'Église. Alors que Dieu est chassé de la société et que l'autorité de l'Église commence à s'effacer, il revient à l'Assomption d'œuvrer en sens contraire pour s'y opposer. Le fondateur s'attache surtout à préciser les grandes attitudes apostoliques qui feront des assomptionnistes des artisans du Royaume.

La *pauvreté* en est la première condition. Elle procure une forme de liberté et d'indépendance en vue de l'amour du prochain : « *Au lieu d'aimer l'or et l'argent, aimez les âmes, ayez faim et soif d'en conquérir le plus grand nombre possible à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et vous mériterez d'être, en effet, ses apôtres.* » (ES, p. 158) Pour étendre le Règne de Dieu, il faut aussi du courage et de la force, afin d'affronter et de vivre dans la joie les épreuves qui ne manqueront pas de survenir. Reprenant la métaphore militaire qu'il affectionne, le P. d'Alzon invite ses religieux à « *marcher comme une armée dont la force est l'unité de commandement et dont la perte est assurée quand les soldats combattent selon leurs caprices* » (ibid.). On comprend par là qu'une obéissance forte est nécessaire pour mener à bien la mission de l'Assomption.

Quant à la 3^e *Lettre au Maître des Novices*, elle approfondit d'une manière originale le thème du Royaume de Dieu autour de nous. Elle évoque en effet le Règne de chacun des trois personnes de la Trinité :

- Règne de Dieu le Père à travers la proclamation des droits de Dieu ;
- Règne de Dieu le Fils à travers la « *défense de la vérité révélée, le culte de l'eucharistie ; le dévouement au Saint-Siège* » ;

- Règne du Saint-Esprit à travers « *la proclamation de l'ordre surnaturel, l'imitation des vertus de la Sainte Vierge, le service des Congrégations de femmes* » (ES, p. 161).

Aussi originale soit-elle, cette présentation trinitaire de l'apostolat assomptionniste demeure sans lendemain. La 3^e *Lettre* ne sera pas diffusée avec les autres ni reprise dans les éditions postérieures¹¹. La suite du texte (de la main du P. d'Alzon) est plus classique. Le fondateur y expose la mission ecclésiale de l'Assomption : aider l'Église face à ses ennemis (surtout la Révolution), sans pour autant s'attacher aux monarchies qui sont atteintes les unes après les autres par des révolutions. En tant que régime politique, la démocratie n'est pas contraire au christianisme. Autant l'accepter pour poursuivre la mission.

CONCLUSION

En adoptant la devise *Adveniat Regnum tuum*, le P. d'Alzon a fixé un cap à sa congrégation, celui d'œuvrer pour étendre le Règne de Dieu. L'examen du cheminement intellectuel et spirituel du fondateur permet de poser une hypothèse sur la genèse de la formule et d'éclairer ce qu'elle renferme. D'Alzon a découvert chez les Sœurs de Marie-Thérèse l'idée d'un quatrième vœu général permettant de mener des apostolats diversifiés. Travaillant avec Mère Marie-Eugénie sur les Constitutions des Religieuses de l'Assomption, il reprend ce vœu et le formule à l'aide du vocabulaire du Royaume de Dieu, terme qui appartenait au langage de Marie-Eugénie. Ainsi, l'accompagnement et la collaboration avec cette dernière lui ont permis à la fois de se (re)découvrir une vocation religieuse, une vocation de fondateur et une spiritualité pour sa congrégation.

Le P. d'Alzon ne définit que rarement ce qu'il entend par Règne de Dieu, tout simplement parce que la signification en était connue grâce au catéchisme de l'époque, formalisé au concile de Trente. Cette clé

¹¹ Dans l'édition des *Écrits Spirituels*, le P. A. Sage note que cette partie n'est pas de la main du P. d'Alzon, contrairement au reste de la lettre. L'authenticité alzonienne n'est donc pas assurée (ES, note 1, p. 164).

permet de rendre compte de l'utilisation alzonienne du terme : le Règne de Dieu en nous s'établit lorsque nous laissons le Christ régner en nous par la foi, l'espérance et la charité ; le Règne de Dieu autour de nous correspond à l'Église qu'il s'agit d'étendre et de défendre contre ses ennemis. Les *Lettres au maître des novices* se comprennent très bien avec cette double conception du Royaume.

Nous ne vivons plus au XIX^e siècle. Si nous voulons reprendre le vocabulaire alzonien du Règne de Dieu, il faut l'enrichir des nouvelles harmoniques et des nouvelles compréhensions qui ont émergé depuis. Grâce notamment aux savants protestants, l'exégèse et la théologie biblique ont redécouvert l'importance du Royaume de Dieu dans la prédication du Christ. L'équivalence entre l'Église et le Règne terrestre de Dieu n'est plus tenable aujourd'hui, comme en témoignent les textes du concile Vatican II. *Lumen gentium* affirme ainsi que, née de la prédication du Règne de Dieu, l'Église en forme « *le germe et le commencement* » et qu'elle a reçu comme mission de l'annoncer et de l'instaurer à toutes les nations (*Lumen gentium* 5). Les Pères conciliaires mettent également en relation le progrès et le Royaume de Dieu : « *S'il faut soigneusement distinguer le progrès terrestre de la croissance du règne du Christ, ce progrès a cependant beaucoup d'importance pour le Royaume de Dieu, dans la mesure où il peut contribuer à une meilleure organisation de la société humaine.* » (*Gaudium et spes* 39, 2).

Laisser le Christ régner en nous par les trois vertus théologiques ; travailler dans et pour l'Église ; promouvoir les valeurs de l'Évangile dans le monde. Ce pourrait être un exemple d'actualisation de la formule alzonienne, « *étendre le Règne de Dieu en nous et autour de nous* ».

P. Nicolas POTTEAU
Saint-Lambert-des-Bois,
France

P. BAUDOUIN NGOA YA TSHIHEMBA

« Le Royaume de Dieu en nous » : l'expérience d'un maître des novices

INTRODUCTION

Encore le thème du Royaume de Dieu ? Oui : c'est notre « *raison d'être* », notre substance religieuse selon notre fondateur le P. Emmanuel d'Alzon. C'est pour nous un devoir sacré de prendre du temps pour approfondir ce thème et nous interroger sur son actualité dans nos méditations, nos études, nos réunions communautaires. Je dis toujours aux novices que nous devrions normalement être des « spécialistes » en ce domaine. Cet article n'est pas une dissertation scientifique sur le Royaume de Dieu. Comme le titre l'indique, il s'agit d'une réflexion sur un élément important de notre charisme, à partir d'une expérience personnelle. Il faut donc le lire dans cette perspective.

Notre devise, « *Adveniat Regnum tuum* », ne nous renvoie pas seulement à notre fondateur Emmanuel d'Alzon, que nous pouvons situer dans une époque donnée : elle nous renvoie aussi et surtout au centre même de la prédication de notre Seigneur Jésus-Christ. « *Que ton règne vienne* », c'est la prière, le cri de bataille, l'espoir qui nous mobilise encore aujourd'hui comme assomptionnistes, surtout dans ce contexte de conflits et de guerres qui causent d'innombrables souffrances.

Quand le P. d'Alzon parle de l'avènement du Royaume de Dieu, il précise qu'il doit advenir d'abord en nous. Le premier numéro de nos constitutions le dit en ces termes : « *Assomptionnistes, nous sommes des religieux vivant en communauté apostolique. Fidèles à notre Fondateur, le P. d'Alzon, nous nous proposons avant tout de travailler, par amour du Christ, à l'avènement du Règne de Dieu en nous et autour de nous.* » (Règle de Vie 1).

Dans cet article je voudrais, comme maître des novices, partager non seulement ma réflexion mais aussi l'expérience de quelqu'un qui a reçu mandat de transmettre cet aspect fondamental de notre charisme : le Règne de Dieu en nous. Le P. d'Alzon était convaincu que pour faire régner Dieu dans les âmes autour de nous, il fallait qu'il

règne d'abord en nous (ES p. 662).¹ Nous aurons donc deux points : dans un premier temps je reviendrais sur cet appel de notre fondateur à travailler pour le Règne de Dieu en nous d'abord, en soulignant son caractère impératif, et dans le second point je partagerai quelques éléments que je considère importants dans l'itinéraire de formation pour finalement laisser Dieu être Dieu.

LE ROYAUME DE DIEU EN NOUS : TREMPLIN POUR LA VIE ET POUR LA MISSION

Un tremplin peut être une surface inclinée ou une plateforme permettant de prendre un élan dans certains sports. Cette image d'un tremplin représente bien l'idée que je voudrais exprimer dans les paragraphes qui suivent. J'aime le titre de notre *Ratio Institutionis* : « *Une formation pour la vie et la mission* ». Notre Seigneur Jésus-Christ a formé ses disciples pour la vie et pour la mission. Notre fondateur a lui aussi voulu former ses fils et filles pour la vie et la mission. S'il faut imaginer un certain itinéraire de cette formation, on peut facilement découvrir que notre fondateur avait bien compris que travailler pour l'avènement du Royaume de Dieu autour de nous ne sera qu'une conséquence d'un Royaume de Dieu qui est avant tout en nous : « *Je ne puis aimer Jésus-Christ sans vouloir que toutes les créatures l'aiment, et voilà la raison de ce qui doit faire le caractère apostolique de ma vie.* » Et il le dit dans un chapitre qui parle de la vie intérieure (ES p. 123)

Le Royaume de Dieu : Encore !

« *L'étude n'est pas l'unique condition de salut ; mais quand on n'étudiera plus dans la congrégation, c'est qu'elle aura fait son temps et elle aura reçu la malédiction de Dieu.* » (Quatrième circulaire, 18 juin 1874. ES p. 208). J'ai envie de reprendre ces paroles de notre fondateur pour dire plutôt : lorsqu'on ne parlera plus du Royaume de

¹ Dans une série de conférences sur le thème du Royaume aux religieuses de l'Assomption (1870-1871) à Nîmes, le P. d'Alzon disait : « *Il faut qu'il règne sur nous, avant que nous puissions le faire régner sur les autres, il faut qu'il soit réellement notre Roi. Nous lui donnerons d'autant plus la royauté sur les âmes que nous aurons établi la sienne dans nos âmes.* »

Dieu dans la congrégation, elle aura fait son temps et elle aura eu la malédiction de Dieu. Aujourd'hui comme hier, ce Royaume est toujours menacé. Et devant cette menace qui prend plusieurs dimensions, l'Assomption n'a pas encore dit son dernier mot, pour reprendre les paroles du P. Benoît Grière, notre Supérieur général.

Les penseurs et philosophes qui ont voulu « tuer Dieu » en s'attaquant à la religion (Friedrich Nietzsche, Karl Marx, Sigmund Freud...) ont semé des idées vicieuses qui subsistent encore dans la mentalité post-moderne. En effet, pour le dire en des termes simples, ces penseurs ont tout simplement voulu dire que Dieu et sa royauté étaient un obstacle-au bonheur et à la liberté de l'homme.

Et pourtant Notre Seigneur a bien dit : « *Je suis venu pour que les hommes aient la vie et qu'ils l'aient en abondance.* » (Jn 10, 10). Nous qui croyons à cette vie-là, nous sommes appelés à en témoigner pour que le monde croit. Oui, Emmanuel d'Alzon l'avait bien dit : « *L'unique moyen de rendre aux intelligences les forces qu'elles ont perdues, de réparer cet épuisement moral dont on se plaint de tout côté, est de faire briller devant elles cette lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, de les réchauffer aux rayons du Verbe éternel.* » (*Lettre à Alphonse Vignamont, Rome, 18 mars 1835*) Si le monde nous interpelle aujourd'hui, c'est peut-être justement parce que nous avons voulu leur prêcher un royaume qui n'est pas encore en nous. Voilà pourquoi notre fondateur Emmanuel d'Alzon a toujours voulu que nous travaillions pour ce Royaume de Dieu, d'abord en nous.

Nous devrions nous réjouir de voir le thème sur le Royaume de Dieu venir comme soubassement pour le prochain Chapitre général. Après avoir parlé du Royaume de Dieu à temps et à contretemps, comme maître des novices (pendant huit ans maintenant), je ne peux pas échapper à la question : qu'est-ce, finalement, que le Royaume de Dieu dont parle tant notre fondateur ? Des théologiens ont consacré des volumes à cette question du Royaume de Dieu. Même au niveau de notre congrégation, beaucoup d'assomptionnistes² se sont intéressés à ce thème parce qu'il est capital pour notre vie et pour notre mission.

Je voudrais donc que nous puissions méditer l'idée contenue dans la réponse que D'Alzon avait donnée à une question qu'il avait lui-même posée au sujet du Royaume de Dieu. En effet, dans sa première

² Lettre n° 11 du Supérieur Général à la congrégation sur le Royaume.

lettre au maître des novices, le fondateur lui-même s'interroge. Après avoir cité les Écritures (« *Le Royaume de Dieu est au-dedans de vous-mêmes* ») et déduit qu'il n'est donc pas nécessaire d'aller le chercher ailleurs, il se demande : « *Quel est donc ce Royaume de Dieu ?* »³ Il y répond lui-même en disant que « *c'est l'état de relations intimes où nous devons arriver, selon ce que Dieu est et selon ce que nous sommes* ». Et il donne cette définition du Royaume : « *Le royaume de Dieu en nous est donc la dépendance la plus absolue de tout notre être, de toutes nos facultés à l'action intime de Dieu.* »⁴

« D'abord en nous »

Nous n'avons pas à chercher longtemps pour nous rendre compte que notre fondateur revient très souvent sur cette nécessité de travailler à l'avènement de ce Royaume d'abord en nous. Sa première lettre au maître des novices, que nous venons d'évoquer, porte essentiellement sur la sanctification personnelle. Parler de sanctification n'est pas un langage suranné. C'est un appel toujours et déjà présent dans les Écritures saintes, les documents de l'Église et des fondateurs des communautés religieuses. Le pape François y est revenu récemment dans une exhortation apostolique⁵. C'est toujours par la grâce de Dieu que ce travail se fait.

Si ce travail dépend bien de la grâce de Dieu, D'Alzon nous rappelle qu'il se fera d'une manière plus ou moins rapide, selon la générosité de l'âme et sa promptitude à répondre à l'appel et le courage à surmonter quelques épreuves qui accompagneront ce processus de laisser Dieu être Dieu en nous. À partir de mon expérience personnelle de vie et d'accompagnement des novices, il n'a pas été facile de faire la part des choses entre ce qui revient à la grâce de Dieu et à l'effort personnel qui permet d'avancer dans cette grâce. Le P. d'Alzon a consacré une méditation sur ce point : « *les abus des grâces* » (Méditation n° 3, ES p. 327-334).

³ Écrits spirituels, p. 150.

⁴ Première lettre au maître des novices (ES p. 152).

⁵ Pape François, exhortation apostolique *Gaudete et exultate* sur l'appel à la sainteté dans le monde actuel (2018).

Comme maître de novices, j'essaie d'insister sur ce point dans le processus de formation. J'ai constaté le risque de ne pas faire attention à ce travail de sanctification personnelle, surtout quand les jeunes, avec cette énergie et ce désir de vouloir déjà « faire des choses pour le Royaume », orientent leurs pensées et leur préparation sur ce qui viendrait seulement après : l'avènement du Royaume de Dieu autour de nous.

La grande question est donc la suivante : comment arrivons-nous à cet *état de relation intime* dont parle notre fondateur ? Une relation où Dieu reste ce qu'il est et nous ce que nous sommes. En expérimentant déjà les signes de ce Royaume (libération, joie, paix), même si nous devons continuer à travailler et à prier pour que ce Royaume vienne. Je ne veux pas entrer ici dans les sinuosités du débat concernant la fameuse tension entre le *déjà là* et le *pas encore* du Royaume de Dieu⁶.

Dans ma responsabilité de maître des novices, j'ai compris que ma tâche primordiale était d'aider les novices à entrer dans cette relation avec Dieu. Et évidemment la remarque faite par Jésus aux pharisiens et aux scribes résonne toujours dans mon cœur : « *Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous fermez aux hommes le Royaume des cieux ; vous n'y entrez pas vous-mêmes, et vous n'y laissez pas entrer ceux qui veulent entrer.* » (Mt 23, 13)

Même si *tout est grâce*⁷ et que le salut ne vient pas de nos propres efforts, saint Paul nous demande de nous ouvrir à ce salut et de l'accueillir. Je trouve qu'il y a certaines attitudes que nous pouvons cultiver, car elles peuvent motiver, accélérer et maintenir ce désir d'entrer dans ce « *mystère admirable* ⁸ » où Dieu nous rend toujours plus libres. Ces attitudes à cultiver devraient normalement faire partie de l'itinéraire de formation de nos jeunes aujourd'hui. Je voudrais m'arrêter sur trois d'entre elles, qui constitueront le contenu du deuxième point de cet article : renouveler la rencontre personnelle avec Jésus-Christ, vivre un dépouillement progressif et développer la fascination pour le Royaume. Ces trois points constituent pour moi les principes clés d'une certaine « spiritualité » qui m'a personnellement

⁶ Lire le point III de la première partie de la lettre numéro 11 du Supérieur Général Benoît Grière : *Le Royaume parmi vous, le Royaume en vous ?*

⁷ Lire la lettre de saint Paul aux Éphésiens 2, 9-10.

⁸ Cf. ES p. 153.

aidée et que je partage toujours avec les jeunes (novices) que j'accompagne.

PROPOSITION D'UN ITINÉRAIRE DE FORMATION

L'idée d'un itinéraire peut faire penser directement à une série d'étapes qu'il faut parcourir en les abandonnant les unes après les autres. Ce n'est pas le cas ici. Il s'agit plutôt d'un petit guide de principes, dont l'objectif est de conduire vers un but recherché. Notre but, c'est le Royaume de Dieu en nous. L'idée d'itinéraire souligne plutôt le lien qui unit ces trois moments importants dont il est question.

1. Renouveler sans cesse la rencontre avec le Christ

Tout avait commencé par-là. Nous nous rappelons encore peut-être ce moment de grâce comme celui entre Jésus et Lévi (Lc 5, 27-32) et qui s'était terminé par un « *Suis-moi* ». Je reviens souvent sur cet épisode et parfois je dis à mes frères que je ne me rappelle pas avoir fait une fête (avec d'autres pécheurs) avant de partir, mais que souvent il m'est arrivé de penser à organiser une fête (au retour) pour dire aux autres pécheurs (comme moi) qu'eux aussi peuvent devenir des maîtres des novices.

J'ai entendu plusieurs fois l'appel à renouveler notre « oui » au Seigneur. Il faut aussi, à mon avis, penser à renouveler notre rencontre avec le Seigneur. Jésus n'a pas ouvert une école localisable sur un site spécifique. Il a mis ses amis sur le chemin, d'où l'expression « *Suis-moi* ». C'est sur ce chemin que les disciples avaient pu le rencontrer encore, c'est-à-dire, le découvrir progressivement.

Accepter de faire le chemin avec Jésus n'est pas sans surprises, parfois positives, parfois négatives. En bientôt vingt ans sur ce chemin avec Jésus sur les terres de mission (dix ans au Mexique et maintenant neuf ans aux Philippines), les rencontres avec d'autres frères et sœurs assomptionnistes (laïcs et religieux), les rencontres avec d'autres cultures, environnements, des situations d'abondance et de carence, des expressions variées d'une foi profonde mais aussi d'une foi en crise... ont été pour moi des occasions d'expérimenter un certain chemin d'exode. Des moments de révélation et de découverte d'un

Dieu qui est proche, compatissant, miséricordieux, amoureux, etc., mais aussi des moments où j'ai voulu retourner en « Égypte ».

Où trouver l'énergie pour une *sequela Christi* vécue dans la fidélité et la joie dans des circonstances aussi variées ? C'est ici que je trouve important ce que le Père général, Benoît Grière, nous dit en nous invitant à développer une « *spiritualité de l'Exode* ». Parce que, dit-il, nous sommes un peuple en sortie : « *Nous sommes un peuple en marche, un peuple qui avance vers sa libération et qui cherche la Patrie : le Royaume de Dieu. Sortir, comme le demande le pape François, c'est aller à la rencontre de l'autre, c'est aller vers les périphéries de la vie. Pour cela, il faut accepter de quitter ses certitudes et sa tranquillité pour se confronter à la nouveauté de l'Esprit.* »⁹ Oui, ces différentes sorties sont à effectuer dans la foi, l'espérance et la charité.

Dieu est en permanente sortie vers nous. Il l'est à travers sa parole, à travers nos frères et sœurs autour de nous, à travers les événements, à travers le regard du pauvre, du migrant, du malade, etc. Et dans toutes ces circonstances, il nous redit : « *Suis-moi* ». C'est ici qu'intervient le deuxième moment de notre itinéraire : le début d'un dépouillement progressif qui nous conduira à la liberté à laquelle il nous appelle - car Dieu ne veut pas régner sur des esclaves, mais sur des âmes libres¹⁰, nous dit Emmanuel d'Alzon.

2. *Un dépouillement progressif : vers la liberté parfaite*

Une vraie rencontre avec le Seigneur nous conduira à une nouvelle vie dans et avec le Seigneur. Voilà pourquoi il me semble logique d'affirmer que, si nous avons des problèmes à accepter la vie nouvelle dans le Seigneur, il faudrait peut-être interroger la qualité de l'expérience de nos rencontres avec lui. Il est impressionnant de voir comment, dès le début de sa prédication, Jésus unit les deux

⁹ Lettre n° 5 à la Congrégation sur la mise en œuvre du 33^e Chapitre général, *Avance sur ta route, car elle n'existe que par ta marche*. Lire surtout le premier point, « Un peuple en sortie ».

¹⁰ Cf. ES p. 153.

annonces : « *Le Royaume de Dieu est proche* », et « *Convertissez-vous* ». Royaume de Dieu et conversion vont ensemble¹¹.

Dans une méditation sur l'Épiphanie, Emmanuel d'Alzon parle de l'adoration et des dons (offrandes) des mages. Après avoir offert l'or, l'encens et la myrrhe, les mages étaient retournés chez eux mais par un autre chemin. Quand la vie semble me donner des raisons de pleurer, de rebrousser chemin et retourner en « Égypte », je relis et médite encore ce passage de notre fondateur qui me donne d'autres raisons d'espérer encore et de continuer ma route, parce qu'il m'invite à avoir la même disposition :

« La disposition à tout quitter comme les mages leur pays, à tout souffrir comme les mages dans leur voyage lointain, à confesser Jésus comme les mages à Jérusalem, à obéir à Jésus comme les mages quand avertis par l'ange ils s'en retournèrent par un autre chemin ! Voilà la perfection du dépouillement de soi, du courage, du sacrifice de sa volonté propre, pour aller où Dieu nous appelle et à tout ce que Dieu veut de nous. »¹²

Cette invitation du P. d'Alzon est devenue ma prière. Je prie toujours pour avoir cette disposition. Je n'y suis pas encore parvenu. Un tel dépouillement est à faire et à recommencer chaque jour. Emmanuel d'Alzon en était conscient, et c'est pourquoi il continue, dans le même paragraphe : « *Le postulat est un commencement, le noviciat est un autre commencement, la profession en est un troisième, et quand la profession est faite, c'est toujours à recommencer. Telle est la doctrine des saints religieux, de saint Augustin, de sainte Catherine, de sainte Thérèse, de saint François de Sales. Ne me fais-je pas illusion et quand comprendrai-je que c'est toujours pour moi à recommencer ?* »¹³

En tant que maître des novices, je considère toujours mon rôle comme celui d'accompagner les novices dans leur processus de « se libérer » de tout ce qui pourrait entraver leur chemin pour se laisser

¹¹ Voir Marc 1, 14-15 : « *Après l'arrestation de Jean, Jésus partit pour la Galilée proclamer l'Évangile de Dieu ; il disait : 'Les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche. Convertissez-vous et croyez à l'Évangile.'* »

¹² ES p. 897.

¹³ *Ibidem.*

fasciner par le Royaume de Dieu. Dans cette perspective, la formation n'est pas un processus de remplissage (avec des nouvelles théories et autres choses), mais plutôt un processus d'émondage de tout ce qui est encombrant.

3. *La fascination pour le Royaume de Dieu*

Ce que j'entends par fascination par ou pour le Royaume de Dieu, c'est cet état d'esprit qui nous fait expérimenter que nous avons finalement trouvé ce que nous cherchions. C'est peut-être ce sentiment-là qui habitait saint Augustin quand il écrivait : « *Bien tard je t'ai aimée, ô beauté si ancienne et si nouvelle, bien tard je t'ai aimée ! Et voici que tu étais au-dedans, et moi au-dehors et c'est là que je te cherchais.* »¹⁴ Comme pour dire : on s'est rencontrés, finalement ; désormais je t'appartiens. Un bon serviteur est celui qui vit dans cette fascination, parce qu'il est attentif, selon saint Augustin, non pas à entendre de Dieu ce qu'il veut lui-même entendre, mais plutôt à vouloir ce qu'il entend de Dieu.

Dans sa Lettre apostolique à tous les consacrés, le pape François veut que nous soyons témoins de cette joie qu'éprouvent ceux qui ont été appelés à la vie consacrée. Il pose une question : « *Qu'est-ce que j'attends en particulier de cette Année de grâce de la vie consacrée ?* », et il y répond lui-même en disant : « *Que soit toujours vrai ce que j'ai dit un jour : 'Là où il y a les religieux il y a la joie.' Que nous soyons appelés à expérimenter et à montrer que Dieu est capable de combler notre cœur et de nous rendre heureux, sans avoir besoin de chercher ailleurs notre bonheur ; que l'authentique fraternité vécue dans nos communautés alimente notre joie ; que notre don total dans le service de l'Église, des familles, des jeunes, des personnes âgées, des pauvres, nous réalise comme personnes et donne plénitude à notre vie.* »¹⁵

Plusieurs fois dans mes partages avec les novices, j'ai évoqué l'idée d'une « *Wow spirituality* » : il s'agit d'apprendre à s'émerveiller durant notre marche à la suite du Christ. Un peu à la

¹⁴ Saint Augustin, *Les Confessions*, X, 27.

¹⁵ Lettre apostolique du pape François à tous les consacrés à l'occasion de l'année de la vie consacrée, du 21 novembre 2014. Lire la première de ses attentes pour cette année-là.

manière des disciples quand Jésus calma la tempête : « *Les gens furent saisis d'étonnement et disaient : Quel est donc celui-ci, pour que même les vents et la mer lui obéissent ?* » (Mt 8, 27) Ou encore l'admiration de la foule : « *La foule était dans l'admiration en voyant des muets qui parlaient, des estropiés rétablis, des boiteux qui marchaient, des aveugles qui voyaient ; et ils rendirent gloire au Dieu d'Israël.* » (Mt 15, 31)

Quelques exercices pour grandir dans cet émerveillement pourraient être effectués dans nos communautés. Pourquoi ne pas être fasciné de voir un frère qui cuisine bien, ou un frère qui fait bien son apostolat ? C'est à partir de là qu'on peut aller jusqu'à s'émerveiller en écoutant l'Évangile, parce qu'on se rend compte de l'action de Dieu en nous et de sa grâce qui nous fait vivre.

CONCLUSION

Pour terminer, je préfère laisser parler notre fondateur, le P. Emmanuel d'Alzon, et notre patriarche saint Augustin. Ils ont dit en des termes clairs et précis ce que mes balbutiements voulaient exprimer. D'Alzon nous rappelle plusieurs fois que « *les principes de notre Congrégation se trouvent, à proprement parler, dans notre devise : Adveniat Regnum Tuum. Cette parole de l'Oraison dominicale renferme toute perfection pour nous, la vie apostolique et le zèle dans nos rapports avec le prochain.* » (ES p. 150)

Encore faut-il que ce Règne de Dieu commence en nous. C'est par la grâce de Dieu lui-même que nous essayons de nous ouvrir à ce Royaume. Raison pour laquelle ma prière a toujours été celle de saint Augustin : « *Toute mon espérance est tout entière uniquement dans la grandeur immense de ta miséricorde. Donne ce que tu commandes et commande ce que tu veux.* » (*Confessions X, 29*).

Que notre devise, « *Adveniat Regnum Tuum* », se transforme en prière, parce que ce Royaume n'est pas encore complètement instauré ; en cri de guerre, parce que ses ennemis sont encore là ; en une expression de foi, parce que seul Dieu est notre Seigneur et nous croyons qu'il agit encore ; et enfin, en un zèle apostolique, parce que la mission continue.

P. Baudouin NGOA YA TSHIHEMBA
Manille – Philippines

BENOÎT BIGARD

L'examen du Règne Contempler activement le Royaume de Dieu en train de se déployer

Je ne sais pas ce qu'il en a été de la formation des autres assomptionnistes, mais pour ma part je n'ai guère entendu parler de cet « Examen du Règne », alors que le P. Jean-Paul Périer-Muzet évoque dans la biographie du P. Edgar Bourque : « *Le P. Bourque aime donner, retranscrit, le fameux (sic) Examen du Règne ou Chemin pour le Règne dont le P. d'Alzon entretenait volontiers ses premiers religieux et dont le fondateur de l'Assomption a laissé le texte sous forme de prière du soir dans les Écrits Spirituels, page 918* ».

En fait, cette prière du soir « *Venez vivre en moi, vous incarner en moi...* », évoque surtout le thème de l'incarnation mystique du Christ en nous, jusqu'à ce que nous puissions dire avec l'apôtre Paul : « *Je vis, mais ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi.* » (Ga 2, 20). Je n'ai d'ailleurs trouvé aucune occurrence d'« Examen du Règne » ou de « Chemin du Règne » dans les écrits en ligne du P. d'Alzon. Il faut dire que notre fondateur n'aimait guère les recettes toutes faites ni les exercices prémâchés. Je pense qu'il en va donc de cet « Examen du Règne » comme de l'Oraison lorsque le P. d'Alzon explique :

« Vous m'avez demandé au Chapitre général de poser quelques principes sur l'oraison. Plus je songe à remplir votre intention, plus je me trouve dans une certaine obscurité. Tant de maîtres ont écrit sur ce sujet, que je ne sais trop qu'ajouter à ce qui a été dit. Ce n'est pas la matière à traiter qui me gêne, c'est l'embarras du choix. J'essaierai pourtant de vous fournir quelques indications, qui vous aideront plutôt à former comme l'esprit de notre oraison, que de la jeter dans un moule tellement uniforme, qu'elle finirait par devenir une opération machinale. »... Et d'ajouter : quant à « une méthode d'oraison indispensable. Il y en a plusieurs, et je n'insiste pas beaucoup sur le choix. » (E.S. p. 215-216)

Certes, le P. d'Alzon était fort porté sur les examens intérieurs, puisqu'il suffit déjà de relire la finale de chaque chapitre du

Directoire pour y trouver une série de questions permettant de faire son examen intérieur concernant le sujet exposé. Mais peut-on résumer toutes ces questions en un « Examen du Règne » structuré ? Certainement pas ! Je ne crois cependant guère me tromper en soulignant que la première question trouvée dans le *Directoire* est la plus importante pour le P. d'Alzon, et nous dit quelque chose de cet Examen du Règne : « *Jésus-Christ est-il mon tout ?* » (ES p. 20). Il la développe plus loin dans sa dimension apostolique : « *Ai-je le cœur ardent pour Jésus-Christ et pour ce qu'il aime ?... Veux-je prier ?... Veux-je souffrir ?... Veux-je combattre ? ... Veux-je selon mon infirmité, être un apôtre pour lui ?* » (ES p. 81)

Bref, vu que le P. d'Alzon embrasse large dans les multiples examens intérieurs que nous pourrions faire, et puisqu'il ne nous a rien laissé d'une formulation condensée prête à l'emploi, je me suis laissé aller, il y a une quinzaine d'années, à ma propre formulation d'un « Examen du Règne » dans la ligne du travail du P. Bourque. Celle-ci a vu le jour dans le cadre de la structuration d'un groupe de l'Alliance laïcs-religieux à Québec et fut utilisée lors de nos rencontres mensuelles afin de relire les semaines passées sous l'angle de notre contribution, ou pas, au déploiement du règne en nous, entre nous et autour de nous.

En voici donc une présentation actualisée.

I. EXAMEN OU CONTEMPLATION ACTIVE ?

« La contemplation et l'action sont unies pour nous dans un même but : servir à l'extension du règne de Jésus Christ... » (ES p. 79)

À l'époque du P. d'Alzon on parlait volontiers d'examen particulier, d'examen de conscience. Au temps de l'Action catholique on a plutôt développé la « Révision de vie ». Dans la tradition ignatienne on aime la « Prière d'Alliance ». Je propose pour ma part une « Contemplation active du Royaume ».

En effet, l'examen de conscience porte le double inconvénient d'être trop autocentré et certainement aussi trop moralisateur. La relecture de vie, ou révision de vie, a sa propre logique (voir, juger, agir) reformulée de bien des manières (par exemple : extraire, purifier, accomplir) ; elle a aujourd'hui encore toute sa valeur, mais n'est pas spécifiquement en lien avec notre spiritualité du Royaume. La prière

d'Alliance s'approche déjà beaucoup plus de ce que je voudrais partager, mais n'évoque pas non plus directement le Royaume en train de se déployer en nous, entre nous, autour de nous.

Pourquoi alors parler de « Contemplation active du Royaume » ? Fondièrément parce que le Royaume de Dieu est en train de se déployer depuis la fondation du monde, et plus particulièrement depuis que Jésus de Nazareth est venu casser le plafond de verre qui empêchait la Création de correspondre pleinement au Projet de Dieu. Depuis l'évènement Jésus-Christ, le Royaume de Dieu est déjà là, en marche, même s'il n'est pas encore pleinement réalisé ! Nous croyons donc fermement, au-delà de tous les soubresauts de l'histoire, que le projet de Dieu réussira, que sa Création avance vers une belle fin : le Royaume ! Le but de cette « Contemplation active du Royaume », de cet « Examen du Règne » consiste donc à discerner et contempler l'action de l'Esprit qui fait advenir le Royaume de Dieu - que j'y contribue ou pas - afin d'en rendre grâce, puis **dans un même mouvement à exercer mon désir du Royaume de Dieu face à ce qui l'empêche d'être là en plénitude.**

J'aime en effet contempler la Nature, une forêt, un beau chêne, un chevreuil... toute cette vie qui se déploie et qui n'a pas besoin de nous, certains allant même jusqu'à dire que Dame Nature se porterait mieux sans les humains (ce que je ne crois pas car le projet de la Création est global et l'être humain y tient une place propre et singulière...). Quelle satisfaction, en tout cas, suite à ces temps de contemplation, de pouvoir se rendre compte que la Création se déploie, que j'y contribue ou pas, et d'être ainsi remis à ma place toute modeste, où tout ne dépend pas de moi, où je n'ai pas à tout porter sur mes épaules mais simplement à faire ma petite part pour contribuer à ce déploiement du projet de Dieu.

Il ne s'agit donc pas d'abord d'un examen de conscience, il ne s'agit pas de ressasser le passé, ou de m'accabler, mais au contraire de me décentrer de moi-même pour **faire de l'avènement du Royaume, l'horizon de la vie du monde.** D'ailleurs, ce qui manque pour l'avènement du Royaume n'est pas uniquement de l'ordre du « péché », mais aussi du temps offert par Dieu pour que la Création se déploie et avance vers sa plénitude...

Cette contemplation active peut donc se vivre en trois temps :

– **Contempler** : Quels signes ai-je pu percevoir du déploiement du Royaume de Dieu ?

– **Examiner** : Qu'est-ce qui a contribué, ou s'est opposé, à la venue du Royaume de Dieu ?

– **S'engager** : Quel désir nouveau de s'engager concrètement cela suscite-t-il ?

II. VERS UNE FORMULATION CONCISE DE CETTE CONTEMPLATION ACTIVE

« Nous nous proposons avant tout de travailler, par amour du Christ, à l'avènement du Règne de Dieu **en nous et autour de nous.** » (Règle de Vie n. 1)

« Notre devise, *Adveniat regnum tuum*, nous donne cette pensée générale. Nous souhaitons concourir, autant qu'il dépend de nous, à l'avènement du règne des trois personnes de la Sainte Trinité, et par là, nous combattons les trois grandes erreurs des temps modernes. [...] **Règne de Dieu le Père dans l'univers, règne de Dieu le Fils dans l'Église, règne de Dieu le Saint-Esprit dans les âmes**, telle doit donc être, ce me semble, la pensée mère de la famille de l'Assomption. » (3^e lettre au maître des novices, 1868. ES p. 161)

Comment faire entrer une expression binaire - « en nous et autour de nous » - dans une logique trinitaire : Règne de Dieu le Père dans l'univers, règne de Dieu le Fils dans l'Église, règne de Dieu le Saint-Esprit dans les âmes ? Comme d'autres, j'ai résolu la question en reformulant l'expression habituellement employée par le P. d'Alzon par une version trine : faire advenir le règne de Dieu en moi, entre nous et autour de nous ! Ce qui permet de reformuler ainsi et de façon concise un « Examen du Règne », une « Contemplation active du Royaume de Dieu en train de se déployer » :

– **En jetant un regard sur la journée, la semaine, le mois passés...**

– **Et en cultivant le désir de faire advenir le règne de Dieu : en moi (règne de l'Esprit Saint), entre nous (règne de Dieu le Fils) et autour de nous (règne de Dieu le Père) :**

– **Je contemple** : quels signes ai-je pu percevoir du déploiement de ce règne en moi, entre nous, autour de nous ?

– **J'examine** : qu'est-ce qui a contribué, ou s'est opposé, à la venue du règne en moi, entre nous, autour de nous ?

– **Je m'engage** : sur un point particulier, issu de ma relecture, qu'est-ce que je désire vivre pour mieux contribuer à l'avènement du règne de Dieu en moi, entre nous, autour de nous ?

III. L'AVÈNEMENT DU RÈGNE DES TROIS PERSONNES DE LA TRINITÉ

1. *Faire advenir le règne de Dieu en moi, dimension personnelle, règne de l'Esprit-Saint dans les âmes*

Face à un monde délaissant les vertus chrétiennes...

Si la dimension communautaire, que nous verrons par la suite, est - sous un certain angle - quasiment absente chez le P. d'Alzon, et si le but de sa fondation est clairement apostolique, cela n'édulcore en rien l'importance qu'il accorde à la dimension personnelle de ce règne de Dieu sur l'âme du religieux. Je dirai même que la très grande majorité de ses écrits spirituels porte sur ce sujet : comment « nous efforcer de faire triompher le règne de Dieu au-dedans de nous » ? Comment permettre à Dieu de régner sur notre âme ? Quels moyens prendre pour que Jésus Christ soit mon tout et que je sois configuré à lui ?

Le P. d'Alzon parle bien à plusieurs occasions de l'importance de faire régner le Saint Esprit dans nos âmes : « *Quelle insulte d'avoir un Dieu dans son cœur et de ne pas le glorifier, comme il convient ! C'est pourtant ainsi que nous traitons le Saint Esprit avec une incroyable légèreté* » (ES p. 904), mais reconnaissons qu'il parle beaucoup plus abondamment de faire régner Jésus Christ en nous. Comme quoi le découpage, apparemment bien clair, des règnes des trois personnes que l'on trouve dans la troisième lettre au maître des novices (*voir plus haut*) n'est pas à absolutiser ; il est cependant pratique pour l'exercice de Contemplation active du règne que nous nous proposons !

Voici donc, parmi une infinité de questions possibles, en plus de toutes celles déjà présentes dans les *Écrits spirituels*, une petite sélection personnelle en vue de cet examen du règne de Dieu en moi...

– Ai-je pris le temps de rendre grâce pour tous les bienfaits et les dons de Dieu dont je suis bénéficiaire ?

–Ai-je pris des moyens pour faire grandir en moi les vertus évangéliques, en prenant pour exemple la Vierge Marie et les saints ?

–Ai-je pris du temps pour nourrir ma relation au Christ ? Une prière régulière ? La méditation de la Parole de Dieu ? Des lectures pour l’approfondissement de ma foi ?...

–Est-ce que le cadre de vie que je me suis donné (rythme, emploi du temps, engagements personnels...) permet au Royaume de se déployer en moi ? Est-ce que je ne perds pas trop de temps dans l’usage des moyens de communication sociale au détriment de mon intériorité ?

–Ai-je laissé l’Esprit de Dieu irriguer toutes les dimensions de ma vie ? « *Voici ce que produit l’Esprit : amour, joie, paix, patience, bonté, bienveillance, foi, humilité et maîtrise de soi.* » (Ga 5, 22) « *Un rameau sortira de la souche de Jessé, père de David, un rejeton jaillira de ses racines. Sur lui reposera l’esprit du Seigneur : esprit de sagesse et de discernement, esprit de conseil et de force, esprit de connaissance et de crainte du Seigneur.* » (Isaïe 11, 2)

–Ai-je été disponible aux signes de l’Esprit ou me suis-je replié sur moi-même ? Action de grâce pour les rencontres, les services rendus, l’attention à ceux qui ont croisé ma route... Demande de pardon pour mes refus, mes renfermements, mes manques d’espérance...

–Quel a été le moteur de mes journées ? Mon travail ? Mon devoir d’état ? Telle activité à mener à bien ? Tel service à rendre ? Un événement imprévu auquel je me suis rendu disponible ? Bref, ai-je été acteur du règne de Dieu en marche... Ou me suis-je laissé aller uniquement à ma propre quête de plaisir, de confort... ou à une certaine nonchalance ?

2. *Faire advenir le règne de Dieu entre nous, dimension communautaire, règne de Dieu le Fils dans l’Église*

Face à un monde divisé et individualiste

Je signalais plus haut combien la dimension communautaire était, en certain sens, absente chez le P. d’Alzon : ce n’est pas tout à fait juste, mais je m’explique. Vous ne trouverez pas, dans les écrits de notre fondateur, les mots « communauté » ou « vie fraternelle », mais plutôt celui de maison ou de relations édifiantes, charitables, respectueuses entre les frères. Dans ces méditations concernant les

supérieurs, notre fondateur évoque essentiellement les liens entre le supérieur et chacun de ses religieux...

Je ne crois pas non plus que l'on puisse trouver la notion de « communauté apostolique » dans ses écrits ÷ c'était une autre époque, un autre état d'esprit. Le P. d'Alzon envisage plutôt, me semble-t-il, la vie religieuse comme le rassemblement de frères ou de sœurs qui se soutiennent sur le chemin de la sainteté : *« Pourquoi êtes-vous venus chercher la vie commune dans un cloître, sinon pour vous faire soutenir par les rapports quotidiens que vous auriez avec des hommes qui tendraient comme vous à la perfection ? Sans quoi vous n'aviez qu'à rester dans votre solitude et y garder le genre de vie qui vous eût convenu le plus. »* (ES p. 569).

On pourrait résumer, de façon un peu caricaturale, en disant que pour le P. d'Alzon, la Maison religieuse est tout simplement le lieu de rassemblement d'individus qui se soutiennent mutuellement sur leur chemin personnel de perfection, et dans leur zèle apostolique. Cela expliquerait en tout cas le côté binaire du but qui nous est attribué : travailler à l'avènement du règne de Dieu en nous et autour de nous, sans mission apostolique particulière de la communauté fraternelle.

Cependant, là où le P. d'Alzon situe de façon très explicite et soutenue la dimension communautaire du déploiement du Règne, c'est à travers la mission de l'Église et notre engagement indéfectible à cette mission, en bonne intelligence avec tous les artisans de l'Église. Cela est évidemment explicite dans l'amour de l'Église qui nous est demandé au sein du triple amour. Il est indéniable que la fonction de vicaire général, que le P. d'Alzon a exercée durant quasiment toute sa vie sacerdotale, marque fortement et sa conception apostolique de notre vie religieuse (qui repose sur le zèle de chaque membre, plutôt que sur des communautés apostoliques en elles-mêmes) et sa conception d'un engagement en Église, franc, généreux, en bonne intelligence avec le clergé diocésain, les autres congrégations et tous les agents pastoraux de l'Église.

Il s'agit donc d'aborder cette question du déploiement du Règne entre nous, règne de Dieu le Fils dans l'Église, à partir des différentes cellules d'Églises auxquelles nous appartenons : notre famille et nos proches, notre communauté chrétienne, notre communauté religieuse, notre famille religieuse, notre Église au sens large...

Voici donc, parmi beaucoup d'autres possibles, une petite série de questions pour cet examen de l'avènement du règne de Dieu entre nous :

–Ma famille et mes proches : Suis-je reconnaissant pour mon itinéraire personnel et familial ? Ai-je été attentif à ceux qui me sont proches, en particulier ceux qui traversent une épreuve ? Action de grâce pour les beaux gestes posés... et désir d'aller plus loin pour mes difficultés à aimer.

–Ma communauté chrétienne : Ai-je de la joie à me retrouver avec mes frères et sœurs croyants ? Ai-je le souci de tisser des liens ? En quoi la communion célébrée lors de l'eucharistie se concrétise-t-elle en une communion plus grande avec les membres de ma communauté chrétienne ? Quel soutien ai-je apporté aux membres en difficulté de ma communauté ? Des visages à évoquer dans la prière...

–Ma communauté religieuse : Mon regard sur mes frères est-il bienveillant ? Est-ce que je sais me réjouir de ce qu'ils font de bien au service de Royaume ? Est-ce que, au-delà des difficultés et des caractères, je porte le souci de la croissance de chacun en l'aidant à donner le meilleur de lui-même ? Est-ce que la qualité de notre vie communautaire (vie fraternelle, interculturalité positive, accueil des hôtes, vie de prière, soutien mutuel, collaboration apostolique...) témoigne du Royaume en marche ?

–La famille de l'Assomption : Est-ce que je me sens solidaire des joies et des difficultés des frères, des sœurs et des laïcs assumptionnistes ? Ai-je la volonté et le désir de travailler et collaborer avec les uns et les autres ? Action de grâce pour ce que notre famille spirituelle réalise au service du Royaume et désir d'aller plus loin, de mieux vivre du charisme qui nous est confié au service de l'Église et du monde...

–L'Église : Est-ce que j'aime l'Église ? Ai-je le désir de faire Église, même avec celles et ceux qui ne sont pas de la même sensibilité que moi ? Suis-je capable d'être à la fois bienveillant et exigeant envers l'Église ? Lorsque je pense « Église », quelle place est-ce que je donne aux membres des autres confessions chrétiennes ? Ai-je le souci de la rencontre, de la découverte, du dialogue ?

3. *Faire advenir le règne de Dieu autour de nous, dimension missionnaire, règne de Dieu le Père dans l'univers*

Face à un monde sans Dieu...

Ce volet est beaucoup plus évident chez le P. d'Alzon. S'il a voulu fonder une congrégation, c'est avant tout pour constituer un corps

d'hommes zélés au service de l'avènement du règne de Dieu dans le monde. Dans ses toutes premières notes concernant le but de sa fondation, voici ce qu'il écrit :

« But de l'œuvre : le règne de Jésus Christ dans le monde, préparation à son règne éternel. [...] Moyens extérieurs : l'enseignement, l'éducation, l'exemple, protestation sévère contre le monde, mansuétude, recherche de l'union entre la vérité et les nouveaux résultats des sciences, action populaire. » (ES p. 645)

Dans ses formulations, le P. d'Alzon reste toujours très christocentré. Il parle plus volontiers du règne de Jésus Christ que du règne de Dieu le Père, mais pour lui c'est tout un, et cela s'enracine dans sa spiritualité de l'incarnation mystique : permettre à Jésus Christ de poursuivre son incarnation en chacun de nous et dans le monde.

Voici donc une nouvelle petite série de questions, parmi bien d'autres possibles, concernant cette fois l'avènement du règne de Dieu autour de nous :

–Ai-je eu le souci de m'informer sur la vie du monde ? Pour me réjouir de ce qui va bien, de ce qui est beau et bon, de ce qui me parle du Royaume en marche... et pour prendre conscience des souffrances vécues, des injustices, du chemin qui reste à parcourir ?

–Ma façon de vivre, mais aussi la façon de vivre de mon milieu, a-t-elle contribué à promouvoir l'inégalité ou les injustices ? Lorsque j'achète un bien, est-ce uniquement le prix qui entre en ligne de compte ? Qu'en est-il de toute la chaîne qui a permis l'acquisition de ce bien : la façon dont il a été produit et mis en vente est-elle respectueuse de la nature, des personnes, de la justice ? Je peux rendre grâce pour les habitudes de vie qui me semblent aller dans le bon sens et raviver mon désir de changer encore ce qui est irrespectueux de la nature, ce qui gaspille le bien commun, ce qui augmente le gouffre entre pauvres et riches....

–Suis-je un homme d'action ? Ai-je le désir de faire advenir le Royaume de Dieu ? Royaume de justice et de paix ? Suis-je engagé avec ceux qui s'organisent pour faire bouger les choses et lutter contre les injustices, les inégalités, la misère, ici et ailleurs... ?

–Ai-je le souci d'être un éducateur, de servir la vérité, de dénoncer les rumeurs et les fausses nouvelles ? D'accompagner les uns et les

autres dans leur discernement face à toutes les questions nouvelles qui peuvent se poser ?

–Suis-je un homme d'unité ou de division ? Suis-je capable de dialoguer avec les membres des autres religions ? Suis-je capable de témoigner de ma foi tout en recueillant et accueillant ce qu'il y a de vrai, de beau et de bon, chez les autres ? Ai-je le désir d'agir en faveur du bien commun avec toutes les personnes de bonne volonté, au-delà de tous les clivages d'appartenance religieuse, philosophique ou des sagesse humaines ?

–Ai-je le souci d'aborder l'espace numérique comme un lieu propice à la rencontre, à la fraternité, à l'évangélisation, sans me laisser manipuler par les logiques marchandes des technologies digitales ?

–Suis-je à l'écoute des questions existentielles, des quêtes de sens et des souffrances de celles et ceux que je côtoie ? Ai-je le désir d'annoncer la Bonne Nouvelle de Jésus Christ ? Ai-je saisi telle ou telle occasion d'en parler ?

EN GUISE DE CONCLUSION

J'ai bien conscience de la multiplicité des questions posées et des questions encore possibles : il ne s'agit certes pas de toutes les reprendre à chaque fois. Cette petite énumération avait pour seul but d'évoquer le champ des possibles lorsqu'il s'agit de scruter l'avènement du règne de Dieu en moi, entre nous et autour de nous, dans le contexte de ce début de XXI^e siècle.

Je préfère donc, en guise de mot de la fin, renvoyer à la formulation proposée dans l'encadré ci-dessus de cette « Contemplation active du Royaume de Dieu en train de se déployer », en souhaitant que de temps à autre, voire régulièrement, cet « Examen du Règne » reformulé puisse soutenir notre marche assumptionniste.

Et que l'horizon de ce Royaume de Dieu, en train de se déployer et d'avancer vers sa réussite, soit le moteur de nos pensées, de notre agir, de notre prière et... de notre repos !

P. Benoît BIGARD
Provincial d'Europe, Paris

P. VINCENT LECLERCQ

Former des apôtres pour le Royaume

« Avant tout, nous serons des apôtres » ES 157

« Qu'est qu'une spiritualité du Royaume ? » A force d'entendre répéter cette expression durant le noviciat sans bien la comprendre, j'osais enfin poser la question à mon maître des novices¹. Nous étions à la fin des années 1990. Avant de m'engager à l'Assomption, je voulais savoir ce que le charisme de cette congrégation avait de spécifique et ce qui la différenciait de toutes les autres. Après tout, j'avais encore le temps de chercher ailleurs si la réponse me paraissait trop évasive ou si ce royaume m'éloignait d'une vocation que j'étais encore en train de discerner.

Le maître des novices me répondit simplement : « *Le Royaume de Dieu, c'est très concret* », sans me donner plus amples explications. Il m'a fallu plusieurs années pour intégrer cet horizon du Royaume dans ma propre identité de religieux assomptionniste, quelques-unes encore pour en saisir les implications concernant la mission de la congrégation et pour m'intéresser, plus récemment encore, à la manière dont on prépare les jeunes générations à vivre de cette spiritualité.

Ce dernier point est celui que j'aborderai ici : « Former des apôtres pour le Royaume », tout en prenant soin de clarifier les deux autres : le royaume de Dieu comme « raison d'être » de notre congrégation ainsi que sa place dans nos apostolats.

I. QUEL TYPE D'APÔTRES DU ROYAUME FORMONS-NOUS À L'ASSOMPTION ?

Dans un monde en mutation, il est essentiel de transmettre cet esprit du Royaume dès la formation initiale. Nos jeunes frères

¹ A vrai dire, je trouvais la spiritualité assomptionniste un peu floue et l'expression « spiritualité du Royaume » désuète et vieillotte. Elle évoquait en moi une religiosité diffuse. Elle semblait vouloir tout dire, mais elle ne me disait pas grand-chose. Dans mon esprit, elle s'apparentait un peu à un fourre-tout.

découvrent alors que la vie assumptionniste est le choix de la confiance en Dieu et non le chemin de nos sécurités humaines.

1. *Disciples-missionnaires annonçant le Royaume de Dieu*

Dans la *Ratio fundamentalis institutionis sacerdotalis*, publiée en 2017, l'Église insiste pour former les candidats au ministère presbytéral de sorte qu'ils deviennent des « *disciples missionnaires* »². Cette intuition vient de l'exhortation du pape François *Evangelii gaudium*.

« Tout chrétien est missionnaire dans la mesure où il a rencontré l'amour de Dieu en Jésus Christ ; nous ne disons plus que nous sommes « disciples » et « missionnaires », mais toujours que nous sommes « disciples-missionnaires ». Si nous n'en sommes pas convaincus, regardons les premiers disciples qui, immédiatement après avoir reconnu le regard de Jésus, allèrent proclamer pleins de joie : “Nous avons trouvé le Messie.” (Jn 1, 41) »³

Dans sa lettre n° 7 à la Congrégation sur la mission, « *Me voici, envoie-moi !* », le Père Général Benoît Grière a repris cette orientation pour l'ensemble des assumptionnistes, qu'ils soient religieux frères ou prêtres. Dans la relation personnelle au Christ Jésus, le religieux puise le sens de sa vocation au service de l'Église universelle ainsi que son zèle missionnaire⁴.

Avant de déployer son élan missionnaire, l'assumptionniste doit d'abord prendre conscience de son besoin *absolu* du Christ Jésus. En

² Congrégation pour le Clergé, *Le don de la vocation presbytérale, Ratio fundamentalis institutionis sacerdotalis*, Bayard-Cerf-Mame, 2017, nn. 61-62. On peut citer le n. 61 : « *Le disciple est celui qui est appelé par le Seigneur à être avec lui (voir Mc 3, 14), à le suivre et à devenir missionnaire de l'Évangile. Il apprend quotidiennement à pénétrer les secrets du Royaume de Dieu, dans une étroite relation avec Jésus. Être avec le Christ devient un chemin pédagogique et spirituel qui transforme l'existence et rend témoin de son amour dans le monde.* »

³ Pape François, exhortation apostolique *Evangelii gaudium*, 24 novembre 2013, n. 120. Lire aussi les nn. 24, 119, 121 et 173.

⁴ « *La conviction de base est le lien absolu qu'il y a entre écoute de la Parole de Dieu et annonce de l'Évangile. Le religieux a une orientation de vie qu'il trouve dans les paroles de son maître et sauveur, Jésus-Christ* ». P. Benoît Grière, Lettre n° 7 à la Congrégation sur la mission, « *Me voici, envoie-moi* », p. 5.

effet, la route qu'il envisage n'est pas facile. De moins en moins fréquentée, elle a perdu l'évidence des sentiers battus. La vie consacrée exige beaucoup de persévérance et de fidélité. D'ailleurs, le pape François s'est récemment inquiété d'une « hémorragie » dans les rangs déjà dispersés de nos instituts religieux⁵.

La vie chrétienne n'est pas une traversée en solitaire. Pour nous assomptionnistes, elle est d'emblée une aventure collective marquée par notre choix de vivre en communauté. Pour autant, la vie assomptionniste exige des aptitudes personnelles et sollicite des qualités très précises chez les plus jeunes. Certaines de ces qualités – ou « vertus » - sont innées. D'autres sont à acquérir durant la formation. Mais toutes seront à développer dans la persévérance et la fidélité tout au long de la vie.

2. Ayant intégré les principales dimensions du charisme assomptionniste

Le temps de la formation est donc un temps d'humilité devant la grandeur de Dieu et la générosité de son appel. Il est celui de la patience et de la disponibilité pour intégrer progressivement un projet de vie qui nous dépasse complètement tout en impliquant toutes les dimensions de notre existence humaine⁶. Négliger l'une de ces dimensions dans des champs aussi variés que les domaines spirituel, apostolique, intellectuel et académique, de l'identité personnelle, des

⁵ Pape François, Discours aux participants de l'Assemblée plénière de la Congrégation pour les Instituts de Vie consacrée et les Sociétés de Vie apostolique (28 janvier 2017) : « Nous pouvons vraiment dire qu'en ce moment, la fidélité est mise à l'épreuve [...]. Nous sommes face à une « hémorragie » qui affaiblit la vie consacrée et la vie même de l'Église. Les abandons de la vie consacrée nous préoccupent. Il est vrai que certains la quittent dans un geste de cohérence, parce qu'ils reconnaissent, après un discernement sérieux, n'avoir jamais eu la vocation ; mais d'autres, avec le temps, renoncent à leur fidélité, très souvent quelques années seulement après leur profession perpétuelle. *Que s'est-il passé ?* » Cité dans *Le Don de la Fidélité, la joie de la persévérance : Orientations*, Congrégation pour les Instituts de Vie consacrée et les Sociétés de Vie apostolique. Libreria Editrice Vaticana, 2020, p. 5.

⁶ « *Quand nous scrutons devant Dieu les chemins de la vie, il n'y a pas de domaines qui soient exclus. Sur tous les plans de notre vie, nous pouvons continuer à grandir et à offrir quelque chose de plus à Dieu, y compris là où nous faisons l'expérience des difficultés les plus fortes.* » Pape François, exhortation apostolique *Gaudete et exultate* n. 175 (19 mars 2018).

relations à autrui, des habitudes de vie ou bien de l'équilibre psychoaffectif, fait courir le risque de ne développer qu'un seul type de qualités et de former finalement des religieux « immatures » en certains domaines.

Dans nos parcours de formation, la tentation est parfois de privilégier l'académisme et de faire de l'aptitude aux études philosophiques et théologiques notre principal critère de discernement. Le risque est aussi du côté d'un certain formalisme. La conformité aux règles établies - les grandes étapes franchies ensemble et dans une logique de « de promotion » plus que de choix ou d'appropriation personnelle - et le calcul des « années de formation » deviennent alors les principaux critères pour évaluer l'évolution d'une vocation assumptionniste.

Maintenir une formation globale - humaine, intellectuelle, apostolique et spirituelle -, mais aussi intégrale puisqu'elle « intègre » progressivement les spécificités du charisme assumptionniste, vise à garantir la liberté de discernement de nos frères ainsi que leur accompagnement dans la poursuite de la vocation religieuse.

Ce type de formation assumptionniste, au plus près de ce que les jeunes découvrent ou expérimentent de leur propre engagement religieux, revient à prendre soin des vocations que le Seigneur nous confie. En effet, il prévient les manques de persévérance et de fidélité et cherche à éviter le départ de religieux après la profession perpétuelle ou l'ordination.

3. *Car la formation constitue déjà une vie assumptionniste à part entière.*

A l'Assomption, la formation est ainsi à la fois globale et intégrale. En cela, elle est à considérer comme étant à la fois l'arbre *et* le fruit : le *moyen* mais aussi le *but* de notre accompagnement des vocations. Dans la gestion d'une maison de formation, il est utile de distinguer entre l'organisation quotidienne et les résultats attendus sur un plus long terme. Mais « former des apôtres du Royaume » signifie que nous ne pouvons pas les séparer dans notre évaluation de la formation à l'Assomption. Dans notre propre *Ratio Institutionis*, la formation est

entièrement orientée vers la mission⁷. Concrètement, notre but est bien d'engendrer de futurs missionnaires du Royaume et non pas seulement d'offrir une plateforme d'études ou encore de délivrer des diplômes.

Aussi le temps de la formation initiale doit fournir à chacun les moyens de répondre à l'appel de Dieu ainsi qu'aux besoins issus des orientations missionnaires de la congrégation. Il doit permettre à chacun de trouver sa place en communauté et lui donner les moyens de s'épanouir dans un esprit fraternel et convivial. Pour nous assomptionnistes, le temps de la formation est autre chose qu'une « propédeutique » précédant une vie active à conjuguer au futur. Le temps de la formation est déjà une expression de la vie religieuse assomptionniste *à part entière*, plus ou moins achevée selon l'avancement de chacun. Elle est déjà la vie réelle et bien « concrète » d'un assomptionniste.

On a parfois reproché à nos anciens d'imposer aux enfants de nos alumnats les contraintes de religieux adultes et la « Règle » d'un emploi du temps quasi-monastique rythmé par la prière, les études, les services, les loisirs et le repos. Mais cela était précisément la volonté de notre fondateur en matière de formation. Le Père d'Alzon voulait une communauté de jeunes qui intègre déjà, et le plus tôt et le mieux possible, toutes les composantes de la vie d'un futur assomptionniste⁸. Une telle intuition est à conserver aujourd'hui, d'autant plus que les jeunes nous rejoignent en étant plus âgés.

⁷ Outre son titre, « une formation *pour la vie et la mission* », le mot « mission » apparaît près de 100 fois dans le texte de notre *Ratio Institutionis* issue du chapitre Général de 2017 ! Dès le n. 1, nous lisons que la formation « *est au service de la vocation de la Congrégation tout entière qui, en accueillant de nouveaux membres, s'engage à leur transmettre la richesse de la vie religieuse vécue selon son esprit particulier et à leur donner les moyens de poursuivre sa mission spécifique dans l'Église et dans le monde* ».

⁸ « *Le travail des mains doit y préparer aux travaux des futurs missionnaires. Les cérémonies de l'Église y seront les grandes joies, et, comme disait un illustre évêque, les enfants devront être des hommes d'Église, vivant surtout d'une façon très ecclésiastique. Les Supérieurs des Alumnats devront rendre à leurs familles les enfants reconnus peu aptes à recevoir l'esprit de l'institution, et à se plier à la règle commune.* » Extrait de la circulaire du P. d'Alzon sur l'éducation, 13 juillet 1874. - Orig.ms. ACR, CP 44 ; Circulaires aux religieux de l'Assomption, p. 138-146.

II. EN MATIÈRE DE FORMATION : NOS CHOIX DÉTERMINENT L'AVENIR

Le choix de notre spiritualité est celui du Christ pour l'avènement de son Royaume. La responsabilité du religieux en formation est de s'engager librement et le plus possible à travers ce choix. Sous le regard de Dieu et avec ses frères, il se découvre tel qu'il est, avec ses qualités mais aussi ses faiblesses. Son ouverture aux formateurs reflète sa propre confiance en Celui qui l'a appelé.

1. *Un engagement religieux progressivement façonné par les exigences de la mission*

Ce qui est déjà concrètement vécu *durant la formation* devient possible sur *le long terme* de la vie religieuse. Et pour les frères chargés de la formation, ce qui est *déjà* observable dans la vie du jeune devient envisageable pour sa vie entière. Un tel discernement sur *l'ici et le maintenant* de la formation oriente d'emblée notre attention sur ce que les plus jeunes sont en train de découvrir et d'expérimenter à nos côtés.

De leurs années de formation, ils retiendront l'implicite plus que l'explicite. En résumé, les plus hardis nous disent ceci : « Aujourd'hui, nous faisons ce que vous dites. Demain, nous ferons ce que vous faites. » Pour nous, il devient difficile de transmettre notre charisme et d'enseigner la justice, l'esprit de communion et l'amour désintéressé du Christ pour chacun lorsque les communautés sont marquées par le favoritisme, des rivalités entre les frères ou des conflits entre formateurs. L'exemplarité, l'écoute et l'accompagnement bienveillant de chacun préparent déjà *l'à-venir* de notre congrégation. Celui qui est attentif au *déjà-là* (et au *déjà-vécu* !) du Royaume dans la vie des jeunes en formation forme déjà de véritables apôtres du Royaume et prend soin des communautés à venir.

Quels que soient le plan de Dieu et l'avenir de notre congrégation, la formation revient pour nous à souscrire une « assurance-vie ». Une bonne formation nous « assure » que nous resterons fidèles au charisme du Père d'Alzon. Sa devise « *Que ton règne vienne* » est plus qu'un slogan. Elle était le but de sa vie, mais aussi une manière de vivre et d'espérer au quotidien. La venue du Règne de Dieu souligne notre responsabilité en matière de formation. Son exigence porte à la fois sur l'engagement personnel du jeune et l'engagement apostolique de l'ensemble de la congrégation.

Nous devons à la jeune génération le meilleur de nous-mêmes. Notre but est de préparer nos frères aux inattendus de la vie religieuse. Ils ont besoin de leurs aînés pour en éviter les pièges et pour surmonter les inévitables difficultés de la mission⁹. Celui que Dieu a appelé personnellement doit pouvoir compter sur le soutien collectif de ses frères pour poursuivre son chemin dans sa fidélité. D'emblée, il doit trouver dans la communauté de formation les moyens d'affronter sans retard les questions qui le concernent, de dépasser les épreuves, de retrouver son élan après les difficultés, un projet personnel déçu ou réorienté.

2. *Le choix du Christ : une option fondamentale à vérifier attentivement*

Le temps de la formation donne à chacun l'opportunité de fonder sa vie sur le Christ Jésus. Même si ce choix ne cesse de s'actualiser tout au long de l'existence, une telle option *fondamentale* ne peut pas être sous-estimée ou reportée. L'engagement pour le Christ au service de son Royaume fait partie de notre identité en tant que consacrés et conditionne le bénéfice de la formation à l'Assomption. Il fait de nous des « chercheurs de Dieu ».

A la suite du P. Emmanuel d'Alzon, une telle recherche spirituelle est une condition nécessaire et suffisante pour intégrer, peu à peu mais au plus profond de soi, ce que signifie être « apôtre » du Christ. Concrètement, il s'agit sans doute de proclamer son Évangile et de construire des communautés véritablement missionnaires... mais aussi et parfois en même temps - notamment pour les fondations et dans des Provinces en baisse d'effectifs - de se former à la pastorale, à l'économat, à l'enseignement, au leadership, aux médias, aux études spécialisées...

Dans un tel contexte, le but de la formation est de permettre à chacun de centrer sa vie sur un projet missionnaire afin de demeurer apôtres *en toutes circonstances*. La formation tromperait le jeune assomptionniste si elle le confortait dans l'illusion d'une vie tranquille, d'une route tracée d'avance, toute droite et parcourue à

⁹ « *Le compagnonnage avec Jésus est une aventure qui nous entraîne sur des sentiers non tracés, mais dont le but est le Royaume de Dieu.* » P. Benoît Grière, *Lettre n° 7 à la Congrégation sur la mission « Me voici, envoie-moi »*, p. 5.

bord d'une voiture confortable et vers une destination qui nous ramène automatiquement au point de départ.

Pour former des apôtres assumptionnistes, il ne faut pas penser « autoroute », mais plutôt au « tout terrain ». Dès demain ou au plus tard... « après-demain », les jeunes en formation apporteront l'Évangile du Christ et devront donner pour cela le meilleur d'eux-mêmes, parcourir des chemins escarpés, en des contrées inconnues, parfois hostiles ou tout simplement indifférentes. La vie apostolique d'un jeune religieux ne sera vivable – et durable – que s'il a déjà choisi le Christ et laissé ainsi le Christ unifier toutes les dimensions de son identité religieuse et personnelle. Cette « option fondamentale » pour le Christ est à vérifier attentivement durant la formation, car elle conditionne le zèle apostolique et la passion pour le Royaume. Elle est une condition pour la mission.

3. La grâce de Dieu et sa volonté avant la nôtre et nos calculs humains

Une difficulté demeure pour les formateurs. En effet, un tel choix ne se lit pas forcément sur un bulletin de notes. Et il est au-delà du conformisme de certains religieux « sous-marins », prenant soin de se cacher durant le temps de la formation pour ne révéler leur véritable personnalité et leurs attentes qu'après la profession perpétuelle ou après l'ordination. Cependant, ce choix du Christ est repérable - et il est même bien « concret », dirait notre Ancien - à travers ce que le religieux dit de lui-même et ce qu'il vit (ou ne vit pas) au quotidien. Il ne peut échapper au regard d'un formateur attentif, ni aux orientations des Provinciaux lorsqu'ils connaissent bien les jeunes en formation qu'ils appellent à la profession ou au ministère.

Il est essentiel qu'un jeune religieux puisse percevoir l'action de Dieu. Pour cela, il lui faut apprendre à relire sa vie, le vécu des communautés et à repérer ce qui mobilise les chrétiens. Une telle attention à la grâce de Dieu et sa volonté dans sa vie religieuse et apostolique le rendra d'autant plus disponible aux appels du Royaume.

Sans une perception dynamique de la nouveauté de Dieu dans l'aujourd'hui de sa propre vie et sans accepter les conversions intérieures qu'elle entraîne dans ses motivations et sa propre vision du monde, il lui sera difficile de repérer l'action de Dieu dans la vie des autres et de devenir ainsi « apôtre » de son Royaume. La vie religieuse assumptionniste ne nous laisse pas tranquilles. Pour nous, le Royaume

est une « *inquiétude* » au sens augustinien¹⁰. Il est cet horizon qui rend le religieux assumptionniste attentif à l'action toujours nouvelle de Dieu dans sa vie. Faire grandir le Christ en nous et entre nous est ce qui nous permet ensuite de célébrer l'avènement du Royaume autour de nous.

Les véritables apôtres ne sont pas des hommes ou des femmes – car j'inclus maintenant les branches religieuses féminines de l'Assomption, ainsi que les laïcs en Alliance – qui empruntent les sentiers battus. Ils ne cherchent pas à *répéter à l'identique* ce qu'ils ont déjà vu ou expérimenté. Dans la dynamique pascale, la formation à l'Assomption vise une transformation. Elle a pour but d'initier chacun à percevoir la nouveauté de l'Esprit Saint dans l'existence de ses frères et sœurs en humanité. Elle implique de privilégier la grâce de Dieu et sa volonté avant la nôtre et nos propres calculs humains.

4. *Former les jeunes à percevoir les signes du Royaume dans une dynamique pascale*

Dans la fidélité au « Royaume qui vient », la formation est de l'ordre de la conversion et non d'une « répétition à l'identique » qui n'exprimerait qu'une « pulsion de mort » et le risque de s'accrocher à un monde déjà révolu. Le Royaume que Jésus a prêché est, à l'inverse, déjà orienté vers une création entièrement nouvelle :

« Le récit de l'Évangile n'est pas seulement un récit dans lequel Dieu indique une nouvelle vision – en fait, de nouvelles manières de travailler, de jouer notre rôle et de vivre dans le monde. C'est la proclamation qu'à travers sa prédication, sa vie, sa mort et sa résurrection, Jésus inaugure cette réalité nouvelle. Le récit de l'Évangile montre que cet établissement (that establishing) du règne de Dieu n'est pas de l'ordre d'une amélioration rapide (quick fix). C'est une création nouvelle qui émerge lentement et à travers les plus délaissés (the less fashionable), étape par étape, et par les efforts de marches effectuées en pleine campagne, au cours desquelles Jésus engage une œuvre de soin, de guérison, et de réconciliation tout en nous révélant la vérité de nos vies (Lc 24, 13-

¹⁰ « *La personne consacrée n'est pas un bureaucrate ou un fonctionnaire, mais une personne passionnée qui ne sait pas vivre dans la médiocrité tranquille et anesthésiante.* » Le don de la fidélité, op. cit., p. 21-22.

35). La nouvelle création de Dieu vient à travers le travail patient de Celui qui construit l'amitié et les communautés, à travers la mort et ce qui meurt. »¹¹

Cette conception du Royaume du théologien ougandais Emmanuel Katongole rejoint le triple amour du Père d'Alzon. Elle rappelle notre charisme d'unité, de vérité et de charité, ainsi que les orientations apostoliques du chapitre de 2005 – l'année même de rédaction de la nouvelle *Ratio*. En pratique, dans le contexte varié de nos Provinces, ce Chapitre général nous demandait d'être des hommes de communion, annonçant la foi et solidaires des pauvres.

Dans l'horizon du Royaume, chacun de nos frères en formation peut entrevoir le chemin concret qui lui permettra de devenir disciple de Jésus. Sensible à la prédication de Jésus et animé du désir de le suivre, un jeune religieux est lui aussi capable d'offrir sa propre vie par amour du Père. Il n'est pas un « religieux en attente ». La formation le rend progressivement attentif à l'amour d'un Dieu qui a pris l'initiative de l'appeler à marcher à sa suite. Dans sa fidélité au Christ, il doit simplement laisser l'Esprit Saint lui enseigner la nouveauté de Dieu pour sa propre vie et la vie des communautés. L'Esprit Saint devient alors son véritable formateur. Une fois « ému » et mobilisé par cette action de Dieu en lui, il devient prêt à annoncer ce Royaume et disponible pour construire un monde meilleur.

III. CET HORIZON DU ROYAUME DE DIEU, VERS QUOI NOUS CONDUIT-IL ?

Le service du Royaume de Dieu, trois repères concrets guidant la formation. Il s'agit des trois « C » : la Communauté, la Croix et la Création nouvelle.

1. Devenir apôtres du Royaume nous oblige à nous percevoir d'abord comme communauté.

Durant les trois années de sa vie publique, Jésus a investi dans la formation du groupe des Douze. Il a fait le pari – finalement réussi ! -

¹¹ Emmanuel Katongole, *Recovering an African Theological Voice in the Wake of AIDS and in the Age of Miraculous Medicine*, Padua, 2006, p. 18 (traduction libre).

que ceux-ci deviendraient missionnaires et qu'ils annonceraient à leur tour au monde entier la Bonne Nouvelle du salut. A l'exemple de Jésus, nous ne formons pas seulement des individus. Nous formons une communauté de disciples. Dans la Bible, l'histoire du salut ne porte pas tant sur l'individu que sur un peuple. A travers la Révélation, une communauté des croyants - parfois réduite au « petit reste » - devient le signe le plus éclatant de la puissance de Dieu. Ce « règne de Dieu » étant capable non seulement de transformer nos vies individuelles mais aussi de sauver l'humanité tout entière.

Pour nous assumptionnistes, la communauté manifeste *une autre manière de vivre ensemble*. Elle a déjà une dimension sacramentelle, car elle est le signe et l'instrument d'un Dieu actif dans la vie de ce monde. Pour nous, la communauté n'est pas seulement une belle idée ou une utopie. Elle est un des dons que Dieu offre à l'humanité pour lui signifier ce à quoi elle est appelée.

Le Nouveau Testament exprime différentes facettes de la communauté-Église. Elle y est décrite successivement comme étant le *corps du Christ*, comme un *temple* construit à partir de *pierres vivantes* ou encore comme une *citée* juchée sur une colline... La question morale du Nouveau Testament n'est pas d'abord : « Qu'est-ce que *je* dois faire ? », mais plutôt : « Qu'est-ce que *nous* pouvons faire *ensemble* comme communauté de croyants ? »¹²

Dans son Épître aux Romains (Rm 12, 1-2), Paul explique clairement ce primat d'un collectif communautaire pour accueillir la volonté de Dieu et s'offrir *en personne* à l'action de l'Esprit saint :

« Je vous exhorte donc, frères, par la tendresse de Dieu, à lui présenter votre corps – votre personne tout entière –, en sacrifice vivant, saint, capable de plaire à Dieu : c'est là, pour vous, la juste manière de lui rendre un culte. Ne prenez pas pour modèle le monde présent, mais transformez-vous en renouvelant votre façon de penser pour discerner quelle est la volonté de Dieu : ce qui est bon, ce qui est capable de lui plaire, ce qui est parfait. »

¹² Richard B. Hays, *The Moral Vision of the New Testament: Community, Cross, New Creation: A Contemporary Introduction to New Testament Ethics*. San Francisco, Harper, 1996, p. 197.

Former des apôtres du Royaume revient à former des religieux qui savent vivre en Église, prier et célébrer en communauté, travailler en équipe, se renouveler dans ce que l'autre apporte et s'enrichir mutuellement, élaborer ensemble de nouveaux projets, discerner quelle est la volonté de Dieu et repérer son action au milieu du monde. Privilégier des communautés fraternelles dès la formation initiale et prévenir l'individualisme manifeste notre amour concret pour l'Église et notre souci de prendre déjà soin des communautés à venir.

Dans leur lettre de demande pour la profession perpétuelle ou les ordinations, nos jeunes frères ont parfois une vision trop instrumentale de la communauté. Ils expriment bien ce que la communauté leur apporte. Mais ils ont plus de difficultés à repérer comment elle transforme leur propre vocation, comment elle enrichit leur vision de l'Église et nourrit au quotidien leur zèle apostolique. Cette difficulté les empêche trop souvent d'exprimer clairement ce qu'ils pensent apporter aux communautés apostoliques qu'ils rejoindront et à la congrégation qu'ils choisissent pour toute leur vie.

Au-delà d'un contenu doctrinal ou de pratiques pastorales, la formation doit donc offrir aux jeunes une manière de se comprendre, une envie d'apporter leurs talents et de tout miser sur leur choix de la vocation assumptionniste. Seule la communauté peut les faire grandir dans la fierté et la joie d'être assumptionnistes. Au-delà du parcours académique, de compétences durement acquises et de multiples services rendus en communauté ou dans les paroisses, le jeune assumptionniste doit surtout apprendre à repérer ce qu'il reçoit des autres, à mieux identifier son propre désir apostolique, à nourrir son zèle dans la vie fraternelle et à puiser dans la prière personnelle et communautaire le sens de ce qu'il vit.

Le Royaume est une expérience collective. La grande cohérence de la vie assumptionniste se situe dans notre choix de vivre ensemble cette expérience du Royaume, au côté d'autres frères ayant fait également ce choix de vivre en communauté apostolique.

Tout comme l'Église universelle, nos communautés assumptionnistes se construisent à partir de « disciples-missionnaires » du Christ. Le Fils est celui qui conduit au Père un peuple saint qui lui appartient. Autant le but que la condition d'une

bonne formation assomptionnistes, nos communautés sont appelées à devenir le fruit et l'instrument de sa mission¹³.

2. *La Croix : le signe de l'amour et du don de soi.*

Au cœur de cette mission du Christ se tient la croix. La passion du Christ est le signe de l'amour et du don de soi. C'est ainsi que le Père d'Alzon la comprenait. Encore aujourd'hui, un jeune assomptionniste en formation doit actualiser le sens de la croix du Christ dans sa propre vie. Chercher à la mettre en œuvre dans l'*ici* et l'*aujourd'hui* de sa formation. Dans la célèbre méditation sur le crucifix¹⁴, nous lisons ceci : « *A travers son image, commence le Père d'Alzon, Notre Seigneur vous aimera, vous instruira, vous fortifiera [...], vous sentirez une transformation de tout votre être.* » Un peu plus loin, il ajoute : « *Vous vous laisserez emporter par l'amour ; et toute vie, toute science, tout bonheur se résumeront dans ces deux mots : « 'Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié'.* »¹⁵ Par le don de sa vie sur la croix, Jésus est le modèle de la fidélité de Dieu pour ce monde. A leur tour, nos communautés sont régulièrement appelées à expérimenter la présence et l'amour du Christ en « *communiant aux souffrances de sa passion* » (Ph 3, 10).

L'apôtre du Christ choisit de prendre sa croix et de marcher à la suite du Christ Jésus *par amour*. Sans cet amour, la mort de Jésus elle-même n'aurait porté aucune promesse de la résurrection. La puissance de la résurrection est entièrement l'œuvre de Dieu et de son amour. Ceci signifie aussi que le Règne de Dieu ne viendra pas de l'ouvrage de nos mains. Certes, les actes ou performances de nos communautés doivent être évalués. Et la congrégation a su s'organiser pour nommer les responsables qui assument cette tâche. Cependant, notre mission ne

¹³ « *La vocation de la personne consacrée est un chemin de transformation qui renouvelle le cœur et l'esprit de la personne afin qu'elle puisse discerner la volonté de Dieu, ce qui est bon, ce qui lui plaît, ce qui est parfait (Rm 12, 2)* » cité dans *Le Don de la Fidélité*, p. 9.

¹⁴ Emmanuel d'Alzon, *Écrits Spirituels*, p. 1230s, dans « L'ami de tous les jours » évoque le crucifix, comme un ami et un confident. Lire aussi dans « La formation des novices : sujet de conférences pour le noviciat » : « *L'esprit de l'Assomption étant un grand amour pour Notre-Seigneur, le meilleur moyen de se former en cet amour est de prendre son crucifix et de se dire : « Voilà jusqu'où Jésus-Christ m'a aimé : veux-je l'aimer jusqu'à la croix ?* », p. 1092-1093.

¹⁵ Père d'Alzon, *Écrits Spirituels*, p. 1231.

peut pas être entièrement mesurée en termes d'efficacité humaine. Elle est surtout à évaluer dans le modèle théologique de la charité. A travers la croix se dévoilent l'amour gratuit du Christ pour chacun de nous et ce que devient le nôtre *pour* le Christ et *dans* le Christ Jésus.

En 2 Co 4, 11, Paul ébauche une proximité saisissante entre la réalité de la croix, d'un côté, et la vie quotidienne des Corinthiens ou la mission de l'Église, de l'autre côté :

« En effet, nous, les vivants, nous sommes continuellement livrés à la mort à cause de Jésus, afin que la vie de Jésus, elle aussi, soit manifestée dans notre condition charnelle vouée à la mort. »

Selon saint Paul, c'est l'imitation du Christ en croix qui garantit le mieux notre droiture morale : « *Portez les fardeaux les uns des autres : ainsi vous accomplirez la loi du Christ.* » (Ga 6, 2) Cela ne justifie pas l'oppression des forts à l'encontre des faibles. Cela ne signifie pas non plus que ces derniers arrivés n'auraient qu'à supporter ce qu'on leur fait subir. Au contraire, le pouvoir et les privilèges doivent être abandonnés au nom de l'amour-charité. Dans un système patriarcal - où les femmes étaient soumises à leur mari -, Paul rappelle au mari d'aimer sa femme sans chercher à dominer : « *Vous, les hommes, aimez votre femme à l'exemple du Christ : il a aimé l'Église, il s'est livré lui-même pour elle.* » (Ep 5, 25)

Bien compris, ce modèle de la croix peut être transposé à toutes relations humaines, y compris entre formateurs et religieux en formation. L'image de la croix est le modèle à retenir pour être guidé dans l'amour et le don de soi. Au besoin, la croix exige d'inventer de nouveaux modèles de relations fraternelles. Elle nous inspire le courage d'aller au-delà de sa propre culture pour nous rapprocher du Royaume.

Inspirée du P. Emmanuel d'Alzon, notre proposition de formation est *idéalement* basée sur la liberté et non sur la peur. Par conséquent, le formateur ne doit pas être craint pour l'autorité ou la responsabilité qui lui ont été confiées. Il doit plutôt apprendre à devenir « expert » dans sa manière de susciter l'amour et le désintéressement dans la vie des jeunes religieux. Le discernement d'un formateur ne doit pas valoriser une obéissance servile chez un jeune, mais repérer la capacité au renoncement, au don de soi. Il doit éveiller sa propre conscience de sacrifier librement quelque chose d'important pour la mission. A travers son propre esprit de service et le don de soi aux autres, le formateur représente un modèle vivant pour les jeunes

religieux. Son exemple les aide à passer de l'autosuffisance à la liberté d'une vie donnée à *la manière* du Christ.

Le but d'un formateur est que le jeune fasse tout par amour du Christ et de lui donner envie de progresser sur ce chemin dans la confiance et le désintéressement. Pour cela, le signe de la croix qui ouvre toutes nos prières communautaires est un guide quotidien.

3. *La Création nouvelle pour stimuler notre espérance dans le Christ Sauveur*

Si sa prière - et plus particulièrement notre devise « *Que ton règne vienne* » - dépasse l'horaire fixé pour irriguer toute sa journée et franchit les murs de nos chapelles pour passer dans sa vie, certaines conséquences sont à repérer dans la vie ou les propos d'un jeune religieux assomptionniste. En effet, un « Apôtre du Royaume » ne peut être ni béat ni désespéré de ce monde. Sa foi lui vient d'ailleurs. Elle lui vient de Dieu. Et c'est Dieu qui nourrit son espérance. Après la communauté, la croix, la « Création nouvelle » ou ce *Royaume qui vient* est une troisième image pour guider l'accompagnement des jeunes en formation.

L'Église annonce la puissance de la résurrection du Christ dans un monde à la fois *déjà* racheté du péché (par la croix du Christ) et *pas encore* sauvé (dans l'attente de la Parousie). L'image de cette « Création nouvelle » oblige à un *va et vient* incessant et parfois épuisant entre l'actualité souvent dramatique et le véritable à-venir du monde. La réalité de ce qu'il vit et expérimente est ce qui lui permet d'entrer déjà dans la vision du Royaume. Il faut apprendre aux jeunes assomptionnistes à examiner notre monde avec lucidité et sans complaisance en y contemplant le salut de Dieu déjà à l'œuvre. En effet, notre foi dans la résurrection affirme que l'action rédemptrice a déjà commencé *ici et maintenant*.

Nous vivons encore dans le temps de l'histoire et dans le *chronos* d'un espace-temps donné. L'Évangile situe précisément notre existence humaine et les événements de notre monde entre la résurrection du Christ et son retour à la fin des temps. Toutes nos joies et nos impatiences se tiennent ainsi dans l'attente d'une « création nouvelle ». La Bible nous offre ce symbole du Royaume pour stimuler

notre espérance dans le Christ Sauveur.¹⁶ Devant aucune détresse, nous ne pouvons dire : « C'est fini. Cela n'ira jamais mieux ». Reprenant les mots de Paul, « nous qui nous trouvons à la fin des temps » (1 Co 10, 11), nous savons qu'avec le Christ Jésus, ce monde ira mieux, qu'il va renaître et qu'il est même déjà en travail d'enfantement :

« Nous le savons bien, la création tout entière gémit, elle passe par les douleurs d'un enfantement qui dure encore. Et elle n'est pas seule. Nous aussi, en nous-mêmes, nous gémissons ; nous avons commencé à recevoir l'Esprit Saint, mais nous attendons notre adoption et la rédemption de notre corps. » (Rm 8, 22-23)

Certains jeunes religieux assomptionnistes peuvent avoir une vision très pessimiste du monde ou de leur époque ; décrire leur engagement à l'Assomption comme un combat contre les « anti-valeurs » de nos sociétés. Une telle perspective laisse-t-elle suffisamment de place à l'espérance chrétienne et au *déjà-là* du Royaume ? Sans percevoir ce qui renaît en soi et autour de soi, sans reconnaître la présence vivante et transformatrice de Dieu au milieu de nous, il est difficile d'être joyeux et plus difficile encore de devenir un véritable apôtre de son Royaume.

En pratique, nos jeunes religieux n'auront pas le loisir d'attendre que tout aille mieux pour agir. Ils seront apôtres dans le monde tel qu'il est, qui est aussi le monde que le Seigneur aime et veut sauver. Nous devons leur transmettre cette « spiritualité du Royaume » et nourrir ainsi leur espérance d'un monde meilleur. Au cœur des difficultés, ils devront défendre la vie dans un monde non encore libéré des violences et de la mort. En écrivant ces lignes, je pense tout particulièrement à certains étudiants que j'ai connus au scolasticat de Kinshasa et enseignés sur les bancs de l'université. Ils sont

¹⁶ Luther écrivait déjà ceci : « Les diverses voix de l'Écriture sont agrégées en un tout par leur référence à Jésus-Christ : 'Enlève le Christ des Écritures, que pourras-tu y trouver d'autre ?' » *Du Serf arbitre*, WA 18 ; 606, 29. Traduction J. Carrère, dans *Œuvres*, tome V, Genève, Labor et Fides, 1958, p. 27, cité au n. 198 du document de FLM/CCPUC, *Du conflit à la communion. Commémoration luthéro-catholique commune de la Réforme en 2017*. disponible en français sur https://www.lutheranworld.org/sites/default/files/DTPW-From_Conflict_to_Communion-FR.pdf

aujourd'hui prêtres assumptionnistes ou éducateurs au Nord-Kivu, servant parfois dans des paroisses marquées par des massacres quasi-quotidiens, dans des écoles que les enfants rejoignent en côtoyant la violence et la misère d'une guerre dont ils devront trouver les moyens de sortir. Sans cet horizon d'une création entièrement nouvelle et l'espérance en un Dieu sauveur, leur mission est impossible.

IV. QUOTIDIEN ET PERSPECTIVES D'UN APÔTRE DU ROYAUME

Le Royaume est l'irruption (in-breaking) de Dieu dans le monde. Il est entièrement l'œuvre du Christ Jésus et celle-ci ne se fait pas par l'homme. Pour autant, mais elle ne se fait pas sans l'homme. Loin de nous déresponsabiliser, le Royaume donne le sens de notre vocation religieuse et rejoint notre actualité en lui donnant déjà le goût de son éternité en Dieu.

1. *Le Royaume de Dieu : un avenir qui illumine notre quotidien*

Une spiritualité du Royaume nous ouvre enfin à de nouveaux horizons apostoliques. Pour nous assumptionnistes, le Royaume de Dieu est comme une fenêtre ouverte sur l'avenir. Sa lumière éclaire déjà notre présent et nous informe de ce que nous pouvons devenir devant Dieu et parmi les hommes. Le Royaume est notre seul avenir et nous n'en voulons pas d'autre ! Il nous révèle que nous vivons déjà avec le Christ et dans le Christ. Confrontés à des défis différents et immergés dans d'autres contextes, les jeunes assumptionnistes d'aujourd'hui veulent également dire : « *Pour moi, vivre c'est le Christ* » (Ph 1, 12), et même pouvoir dire : « Pour moi, le Royaume de Dieu, c'est très déjà concret. »

Comme l'écrivait Origène, le Christ est « *le Royaume en personne* » (*autobasilea*). Sans ce compagnonnage quotidien avec le Christ, personne ne peut tenir. Et sans mettre la Révélation au cœur de sa vie, le sens de la vie religieuse se perd rapidement. Aussi, il nous faut relire nos réussites ou nos échecs, nos désirs ou nos craintes, nos qualités ou nos faiblesses dans cette perspective du Royaume qui vient à nous.

Trop souvent, la réticence à cette relecture spirituelle vient des communautés de formation elles-mêmes. En effet, nous avons tendance à examiner nos œuvres ou nos activités apostoliques de

manière trop « autoréférentielle », c'est-à-dire sans percevoir ni compter sur l'action et la grâce inépuisable de Dieu en nous, entre nous et autour de nous¹⁷. Notre *Règle de vie* et la *Ratio*, notamment en son Annexe 1 « Accompagnement et fibre spirituelle », ne manquent pourtant pas de clarté sur le sujet ni de propositions concrètes pour relire sa vie dans l'esprit Saint et dans l'esprit apostolique de l'Assomption.¹⁸

2. *Le Royaume de Dieu : un regard d'espérance sur l'actualité du monde*

La spiritualité assomptionniste relève ainsi d'une « mystique » centrée sur l'œuvre du salut de Dieu dans le monde. Chaque fois que nos vies personnelles et communautaires témoignent concrètement de ce salut, nous sommes déjà apôtres et missionnaires de son amour.

La mystique du Royaume est incompatible avec le pessimisme ou la tristesse. Comme le souligne le P. Benoît Grière dès l'introduction de sa *Lettre n° 6 à la Congrégation sur l'espérance*, notre joie est dans la grâce divine qui est *toujours déjà* en action¹⁹. Le but de la formation à l'Assomption est d'initier les plus jeunes à cette joie de contempler le salut et l'action transformatrice de Dieu au sein de nos communautés (même imparfaites !) et dans des sociétés toujours

¹⁷ « C'est seulement grâce à cette rencontre – ou nouvelle rencontre – avec l'amour de Dieu, qui se convertit en heureuse amitié, que nous sommes délivrés de notre conscience isolée et de l'auto-référence. Nous parvenons à être pleinement humains quand nous sommes plus qu'humains, quand nous permettons à Dieu de nous conduire au-delà de nous-mêmes pour que nous parvenions à notre être le plus vrai. Là se trouve la source de l'action évangélisatrice. » (Pape François, *Evangelii gaudium* n.°8). Lire aussi le n. 94 sur l'autoréférentialité du gnosticisme ou l'attrait pour une foi centrée sur soi ou l'autoréférentialité du « néopélagianisme lorsque, « au lieu de faciliter l'accès à la grâce, les énergies s'usent dans le contrôle ».

¹⁸ Dans la « mise en œuvre » de la dimension spirituelle assomptionniste, nous lisons par exemple au point 5 : « Proposer au frère en formation de tenir un cahier ou un carnet de « relecture spirituelle », qui lui permet de reconnaître la manière dont le « règne de Dieu avance dans sa vie » (p. 88).

¹⁹ « L'incarnation du Verbe éternel est l'œuvre de salut qui et la preuve que Dieu s'engage pour nous dans l'histoire des hommes. Le Christianisme est la religion qui considère l'histoire des hommes comme le lieu privilégié où Dieu sauve l'humanité du mal et de la mort. » P. Benoît Grière, *Lettre n° 6 à la Congrégation sur l'espérance* « Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est en Jésus-Christ », p. 5-6.

meurtries par l'injustice, dans un monde qui reste encore divisé par la violence et défiguré par le péché. Le Royaume n'y est *pas encore*, et pourtant il y est *déjà*.

Une claire vision du Royaume donnera aux jeunes l'élan nécessaire pour annoncer l'Évangile et l'énergie d'écrire un « cinquième évangile » à partir de leur propre vie. Pour acquérir un tel zèle, la formation théologique est indispensable mais elle ne s'arrête pas au seul niveau académique. Avant de passer dans la vie, l'intelligence de la foi nécessite de longs temps de prière et une proximité avec la Parole de Dieu. Elle demande de développer le goût de l'intériorité et de percevoir la dimension théologique de toute existence humaine, de relire l'œuvre de l'Esprit Saint dans sa propre vie. Pour cela, un accompagnement spirituel régulier est nécessaire. Loin de « diriger », l'accompagnateur aide à repérer dans la foi, la charité et l'espérance, le salut déjà à l'œuvre dans sa propre vie et la vie du monde. Pour former des apôtres du Royaume et de véritables fils du Père d'Alzon, il nous faut insister sur l'accompagnement spirituel. Le jeune religieux y trouve l'occasion d'évaluer régulièrement ses engagements et sa manière de suivre le Christ. S'il est docile à l'Esprit Saint, c'est là qu'il acceptera de « *renaître d'en haut* » (Jn 3. 3-6).

La formation ne se limite pas aux seuls prérequis académiques d'une ordination. Pour tout assomptionniste, qu'il soit clerc ou religieux frère, la théologie est un outil précieux pour percevoir le sens d'une vie consacrée au Christ. Au rythme de son intelligence, de ses expériences apostoliques, de son intériorité, le jeune « intègre » progressivement sa vie à sa propre découverte de l'Évangile du Christ. Il peut ensuite envisager sa propre vocation dans les multiples possibilités de la mission, à la manière de l'apôtre Paul « *qui s'est fait tout à tous* » (1 Co 9, 22).

La formation assomptionniste ne doit pas se contenter de « vernir » un beau cadre en laissant le tableau dans le flou. Aujourd'hui comme hier, elle doit aller à l'essentiel, c'est-à-dire au Christ lui-même, et trouver dans sa prédication du Royaume son orientation missionnaire.

3. *Aujourd'hui pour demain : la transmission du charisme est notre priorité n° 1*

L'inculturation du charisme assomptionniste rencontre aujourd'hui le défi de l'interculturalité. Pour beaucoup de religieux, il s'agira d'implanter et de vivre le charisme d'une congrégation née en France.

Par le passé, l'Assomption a fait la mission. Mais aujourd'hui, c'est plutôt la mission qui fait l'Assomption. Et nos fondations les plus récentes donnent déjà un nouveau visage à l'Assomption.

En cette période de grandes mutations, une solide expérience du charisme donnera sens à l'imprévisible de nos vies religieuses vécues et expérimentées en d'autres contextes culturels, un « ailleurs » ou un *à-venir* que nous commençons à peine à découvrir. Mais partout, l'image biblique du Royaume soutiendra notre confiance. Elle nous souffle que le Royaume est à portée de mains, alors même que nous nous éloignons de nos sécurités habituelles. Puisse la formation assomptionniste nous aider à découvrir que le Royaume de Dieu nous rejoint au cœur d'apostolats non planifiés et de chemins non tracés à l'avance. Puisse les jeunes comprendre l'importance de ce temps de formation au charisme pour fonder leur vie religieuse et apostolique.

En effet, le charisme constitue la colonne vertébrale d'un parcours de formation assomptionniste. Sans le charisme, la tentation serait de s'installer à son propre compte, que ce soit en dehors de la congrégation ou au sein même de nos communautés. Cet isolement individualiste est dénoncé par le pape François :

« La solitude se transforme en isolement si elle conduit à se réfugier dans ses propres certitudes, sécurités, espaces, à se désintéresser de la vie des autres en s'installant dans des petites « fermes ». [...] Situations qui débouchent sur une tristesse individualiste, sur une tristesse faisant peu à peu place au ressentiment, à la plainte continue, à la monotonie. »²⁰

Le départ d'un jeune religieux ne survient pas comme un coup de tonnerre dans un ciel serein et sans nuage. Il est habituellement précédé d'une période plus ou moins longue de découragement, de conflits intérieurs, de déceptions diverses. Mais l'effet est toujours le même. La vie communautaire perd progressivement sa saveur. L'apostolat cesse d'être central. La prière n'est plus un rendez-vous attendu. Les liens qui unissent le religieux à ses frères – mais aussi aux congrégations féminines de l'Assomption, aux laïcs en alliance et à l'actualité de la congrégation dans son ensemble - se distendent. Et

²⁰ Pape François aux religieux(es) du diocèse de Rome, le 16 mai 2020. Cité dans *Le don de la fidélité*, op. cit. p. 36-37.

finalement, l'attachement à Dieu diminue ou se traduit par un engagement et une fidélité « à géométrie variable ».

Nous négligeons souvent cette perte de zèle pour l'apostolat, les services communautaires, l'intériorité et la fraternité. Or, tous ces aspects de la vie assumptionniste sont liés. Chacun dévoile une dimension concrète du Royaume. Repérés et discernés, ils manifestent concrètement si le Royaume progresse ou régresse dans la vie du jeune assumptionniste. Autrement dit, nos manières de vivre donnent à voir si le Royaume de Dieu fait son chemin dans nos cœurs ou s'il se réduit progressivement à nos propres vues, nos désirs mondains ou calculs personnels.

V. VÉRITÉ, LIBERTÉ, JUSTICE ET PAIX : VALEURS DU ROYAUME ET CHEMIN DE SAINTETÉ

Pour nous, l'actualisation du charisme et de la formation assumptionnistes rejoint une « mystique du Royaume » dans ce qu'elle offre de plus concret : le service de la vérité, de la justice, de la paix et de la liberté.

Les formateurs deviennent de plus en plus conscients qu'il leur faut déployer des trésors de pédagogie. Car, à l'image de la nouvelle génération, les jeunes assumptionnistes ont beaucoup changé. Cette tendance s'accentuera encore avec l'arrivée des *millennials*²¹. En moins de vingt ans, le contexte de la formation a aussi changé. Nourris au pluralisme des opinions, naviguant sur Internet, omniprésents sur les réseaux sociaux, les jeunes religieux ont une confiance moins spontanée envers les formateurs ou responsables provinciaux, ou dans les valeurs de l'institut. Aujourd'hui, nos jeunes disent plus facilement que par le passé : « Oui d'accord... mais ce que tel formateur demande tient aussi beaucoup à sa personnalité, à sa propre vision, à son milieu d'origine et sa culture : son opinion n'est pas universelle. Et ainsi, elle ne vaut pas forcément pour moi. »

²¹ Ce mot *millennials* est le terme usuel dans le monde anglo-saxon pour désigner les jeunes nés en l'an 2000 ou peu après. Ils sont nés en même temps qu'Internet et ont grandi dans un environnement entièrement numérisé qui les a façonnés d'une manière inédite dans leur manière d'apprendre, d'entrer en relation avec autrui et même dans leur foi.

Face à un certain relativisme ambiant, auquel nos communautés sont forcément perméables, il ne suffira plus de leur dire : « Voici le programme de la formation à l'Assomption, ce que tu dois apprendre et les qualités que tu dois encore acquérir. » Aujourd'hui, les jeunes religieux assomptionnistes ont besoin qu'on leur explique le bien-fondé de la formation et pourquoi celle-ci est pertinente *pour eux*. Il nous faut donc changer notre manière de nous adresser aux plus jeunes. Ne plus dire « C'est bien, parce que *je* le dis (ou l'Église/le pape le dit) », mais plutôt : « Je (l'Église/le pape) le dis parce que c'est bien et parce ce bien *te/nous* fait du bien. » Autrement dit, nous devons expliquer inlassablement notre charisme et le but de la formation assomptionniste, relier celle-ci au bien des personnes et au « bien commun » qui est le *bien de nous tous*.

Cet effort de pédagogie et l'esprit d'appartenance au corps de l'institut, nous devons déjà le décliner sous toutes ses formes possibles : dans les entretiens individuels et réguliers avec les jeunes, les réunions communautaires, la prédication, les retraites, les recherches académiques sur nos sources augustinienne et alzonienne. Notre formation sur le charisme ne vise non pas une information, mais bien une appropriation du charisme pour qu'il ne devienne pas une option parmi d'autres. Malheureusement, la transmission du charisme demeure le « parent pauvre » de notre proposition de formation à l'Assomption. Cette situation est profondément injuste envers le P. Emmanuel d'Alzon et contreproductive pour l'avenir de nos communautés religieuses.

Au service du Royaume, une passion pour la vérité

Je reprends brièvement les valeurs du Royaume proposées par le théologien irlandais Enda Mc Donagh, décédé récemment²². Celles-ci mériteraient sans doute un plus long développement et pourraient faire l'objet d'une autre publication. Je ne fais ici que les ébaucher et les propose à votre réflexion et pour de futurs échanges en communauté.

²² "Truth, freedom, justice and peace (*shalom*). They may also be called primary kingdom values because they reflect the primary reality of God", Enda McDonagh, in "Theology in a Time of AIDS." *Irish Theological Quarterly* 60/2 (1994), p. 87.

A la suite du théologien irlandais Enda McDonagh, l'engagement pour le Royaume est d'abord le service de la vérité. A l'heure de la « post-vérité » et de réseaux sociaux véhiculant contre-informations et toutes sortes de théories négationnistes ou conspirationnistes, ce qui « semble vrai » prend la place de la vérité. Une apparence de vérité tient lieu de vérité en oubliant la pensée critique, en négligeant l'expertise ou l'impartialité, en abandonnant toute honnêteté intellectuelle.

Or, la vérité fait partie des valeurs du Royaume. Et la recherche inlassable de la vérité fait partie de notre charisme assumptionniste. Nous devons sans cesse expliquer comment un assumptionniste participe de cette recherche de la vérité.

Où qu'il soit et quoi qu'il dise ou écrive, sur les bancs de l'université ou derrière l'écran de son ordinateur ou de son téléphone portable, dans ses prises de parole en communauté et en dehors des communautés, un jeune assumptionniste (ou moins « jeune », d'ailleurs) reste assumptionniste et au service de la vérité.

Au service du Royaume, un engagement pour la justice

Comme deuxième valeur du Royaume de Dieu, McDonagh souligne la justice. La dimension sociale de notre charisme insiste sur la protection et la défense des plus vulnérables au nom de la charité.

Pour nous, assumptionnistes, la justice vise le développement et la promotion humaine à travers l'éducation *sous toutes ses formes*. Elle se joue également dans les associations et aux côtés de la société civile.

Le dernier Chapitre général nous invite à construire des ponts entre les hommes. Notre but est de rassembler et de relier les hommes et les femmes qui sont prêts à risquer quelque chose de leur vie en solidarité avec ceux qui risquent leur vie tous les jours et de bien des manières. Trop souvent, les plus vulnérables demeurent seuls et démunis face aux défis de notre monde.

Pour l'avènement du Royaume, devenir ouvrier de la paix et de la réconciliation

A travers la justice, la vision du Royaume de Dieu nous demande de collaborer à la construction d'un monde de paix. La réconciliation, la lutte collective contre les structures de péché, la réparation des préjudices à l'encontre de certaines catégories ainsi que la conversion personnelle et collective sont les visées d'un Royaume « à portée de main ».

La paix du Royaume ne se réduit pas au silence des armes. Un tel silence peut être encore celui de la peur ou de l'oppression :

« La paix n'est pas seulement l'absence de guerre, mais l'engagement inlassable [...] de reconnaître, de garantir et de reconstruire concrètement la dignité, bien des fois oubliée ou ignorée, de nos frères, pour qu'ils puissent se sentir les principaux protagonistes du destin de leur Nation. »²³

Pour construire la paix et répondre à l'appel du pape François, notre charisme nous demande de lutter aux côtés des plus faibles sans lesquels il ne pourra y avoir de véritable fraternité.

Pour l'avènement du Royaume, devenir libres d'aimer et apprendre à aimer davantage

Le Père d'Alzon voulait des hommes libres : libres d'aimer et d'apprendre des autres, et à travers leurs frères suffisamment disponibles pour accueillir le salut de Dieu dans leurs vies.

Nos communautés de formation étant de plus en plus internationales, une telle liberté est aujourd'hui particulièrement liée à l'apprentissage de nouvelles compétences liée à l'interculturalité. En ce domaine, veillons à ne « spiritualiser » trop vite les enjeux. En effet, nous formons des hommes avant même de former des chrétiens, des religieux ou des prêtres.

Avant toutes considérations spirituelles, les religieux en formation doivent prendre progressivement conscience qu'une culture est acquise. Elle n'est pas naturelle, ni superposable à une nation ou à une citoyenneté. Ils doivent aussi comprendre que toute culture est dynamique marqué par le vécu de chacun. Qu'une culture est évolutive dans le temps. Et surtout qu'il n'y a pas de culture « supérieure » à une autre. Cela demeure souvent un présupposé inconscient qui empêche encore l'interculturalité de se vivre pleinement en communauté.

²³ Pape François, rencontre avec les autorités, la société civile et le corps diplomatique à Maputo, 5 septembre 2019, cité dans son encyclique, *Fratelli tutti* (n. 233).

http://www.vatican.va/content/francesco/fr/speeches/2019/september/documents/papa-francesco_20190905_autorita-mozambico.html

Afin de permettre aux ouvriers de travailler librement à la construction du Royaume, une véritable compétence interculturelle va de pair avec la capacité de promouvoir l'unité et d'aimer. Une telle compétence permet une meilleure connaissance de l'autre et développe l'envie de rencontrer l'autre sur le terrain de sa culture, ainsi qu'une aptitude à se remettre en cause personnellement, d'être soi-même « en jeu » dans la rencontre et l'échange interculturel. Sans cette compétence interculturelle, il y aurait une limite infranchissable à notre liberté d'aimer et pas encore de véritables apôtres du Royaume.

« De tous, [Jésus Christ, l'homme parfait] veut faire son peuple, ses amis, ses fils. Il nous a personnellement rencontrés pour accomplir avec nous et par nous son dessein de présence aux hommes et de communion avec eux. » Règle de Vie n. 23

CONCLUSION

Dès le postulat, il est important de transmettre notre charisme, non pas comme un ensemble de données historiques ou de théories extérieures, mais plutôt comme une expérience personnelle et communautaire, un « trésor » familial, un ADN qui se transmet de génération en génération.

Pour un jeune assomptionniste, le Royaume devient très concret dès qu'il commence à le mettre en œuvre dans sa vie et à faire siennes les valeurs de vérité, de justice, de paix et de liberté.

L'horizon d'un Royaume de Dieu à portée de main est à décliner tout au long de la formation. Nous devons suivre l'exemple de Jésus et faire le pari que des disciples imparfaits, mais bien formés par lui, deviendront un jour de grands missionnaires. Chacun est appelé à miser sa vie sur l'esprit apostolique et missionnaire de la congrégation, car l'Évangile a encore quelque chose d'essentiel à apporter à notre monde et au bonheur de l'humanité.

Former aujourd'hui nous demande d'initier plus que d'enseigner. Le Royaume est un horizon qui informe déjà notre réalité et nos expériences quotidiennes. Il donne sens à ce que nous vivons pour le Christ et avec le Christ et à tout ce qui est proclamé en son nom.

Notre spiritualité du Royaume n'est pas un « tranquillisant ». Elle est, tout au contraire, un stimulant pour une vie axée sur la foi, la charité et l'espérance toujours en quête de nouvelles raisons de croire,

d'aimer et d'espérer en Dieu et en l'Homme comme image de Dieu. L'intelligence du charisme est en quête de pratiques qui soient au service de la foi en Christ et de la mission du Christ dans l'Église et le monde d'aujourd'hui.

Dans cet horizon du Royaume, nous trouvons des critères concrets pour assurer le pas de nos jeunes frères et laisser le Christ *en personne* répondre à leur quête de vérité, de liberté, de justice et de paix, et pour discerner les vocations religieuses qu'il nous confie. Le Royaume de Dieu, c'est finalement bien concret... même 175 ans après notre fondation.

P. Vincent LECLERCQ
Secrétaire général
à la Formation, Rome

CHRISTINE GILBERT

L'alliance laïcs-religieux : un signe du Royaume ?

Quand j'ai posé à des laïcs assumptionnistes cette question qui m'était donnée comme titre de l'article à réfléchir, les réponses spontanées ont fait état de trois formes de signe : celui de la fraternité, celui du service, en lien avec l'Église. Si on entend bien qu'un signe est « un petit quelque chose » qui laisse présager quelque chose de plus grand, voire de beaucoup plus grand, alors ces signes peuvent effectivement laisser présager un peu de Royaume - et c'est réjouissant.

Mais comment traiter cette question sans être prétentieux, sans auto-interpréter ? Je ne connais pas encore bien l'Assomption et mon approche est parcellaire, marquée par mon insertion européenne, en banlieue parisienne. Il y a des aspects évidents, le « Royaume déjà là », et d'autres le sont beaucoup moins, en germination, le « Royaume pas encore ». J'ai regroupé ces signes du Royaume qui m'ont été partagés en ces trois formes, y associant ma propre réflexion et sans prétendre à l'exhaustivité.

LA FRATERNITÉ

C'est une évidence : laïcs et religieux trouvent des frères et des sœurs dans l'Alliance. C'est un bien précieux qui se traduit souvent par « l'esprit de famille » que les laïcs apprécient beaucoup. Partager une même spiritualité fait vivre une forme d'intimité et donne de se ressourcer, en famille, dans un lieu où on est accepté tel que l'on est. Dans l'Alliance, avec les religieux comme avec les laïcs, c'est souvent « Portes Ouvertes », échanges et amitié garantis. Car on se connaît bien, même très bien sans en avoir l'air. On connaît les qualités, les dons des uns et des autres, mais aussi les petits travers qui peuvent devenir agaçants. Une vraie famille, quoi ! Mais la foi vivante, vécue à égalité comme telle, permet une réelle progression spirituelle de tous. L'ouverture des religieux est souvent soulignée, ainsi que leur accueil et leur soutien, précieux à l'occasion des bouleversements que la vie procure.

Différentes générations, différentes cultures, différentes classes sociales dialoguent et se respectent à partir de leur baptême et de leur filiation à un même Père. Cette solidarité fraternelle est visible et parle dans un monde français souvent très cloisonné. Pour ma part, lorsque j'ai participé à une première rencontre avec l'Alliance assumptionniste, j'ai été touchée par la présence de personnes pauvres, au sens biblique du terme : une dame en fauteuil, très handicapée ; une dame avec des problèmes d'équilibre psychique ; un monsieur dépressif ; une dame très isolée, etc. La fraternité est signe du Royaume quand il y a de la diversité et quand elle n'est pas insensible à la misère.

La fraternité grandit quand on se connaît mieux, quand on peut prier ensemble, quand on participe à des activités communes. Elle se traduit par des choix concrets entre personnes différentes. Il y a une écoute et un accompagnement mutuels. Que de discussions, de vrais échanges, d'amitié, d'approfondissements ! Cette fraternité donnée, reçue et vécue dans une grande simplicité est un signe réjouissant du Royaume, même s'il n'est pas forcément facile d'y rentrer. Quand des personnes se connaissent très bien, qu'elles ont un glorieux passé en commun, il est parfois difficile de s'intégrer au-delà du premier accueil chaleureux. Il faut persévérer, s'accrocher aux bonnes occasions qui se présentent pour entrer progressivement dans la joie des retrouvailles et de la fraternité.

Les différences d'âge ne sont pas vraiment visibles chez les laïcs de l'Alliance en France : on est, en grande majorité, entre retraités. Comment ce signe intergénérationnel pourra-t-il encore être assumé ? Comment présenter la spiritualité assumptionniste vécue par des laïcs à des plus jeunes ? D'autre part, si les religieux sont moins présents physiquement dans un lieu, des laïcs peuvent-ils continuer à vivre en « Alliance » ? Avec qui ? Certains laïcs n'arrivent même pas à penser et conceptualiser une spiritualité qui ne soit pas physiquement assumée avec eux, par des religieux. Et d'ailleurs, cela serait-il toujours une Alliance ?

LE SERVICE

Le service partagé, dit autrement la mission, est un signe bien visible du Royaume. Des religieux et des laïcs sont missionnaires ensemble, dans le concret de la vie et des œuvres. Pour les laïcs

assomptionnistes, vivre du charisme va de pair avec prendre part à la mission de la congrégation. Il y a de multiples services : des discrets, en particulier au sein des paroisses, en milieu rural, en banlieue. Les personnes sont engagées dans des domaines divers en Église, paroisse, diocèse ou mouvement : préparation aux sacrements, liturgie, communication, charité, formation. Au fur et à mesure de différentes nominations de prêtres assomptionnistes, des laïcs s'engagent à leur demande pour des responsabilités, petites ou grandes, et découvrent des frères attelés à la même tâche. La simplicité du travail en commun, au quotidien, leur plaît. Ce coude à coude vécu dans le service leur parle et leur donne envie d'en savoir plus. Ils découvrent la spiritualité de l'Assomption, se ressourcent, élargissent leurs perceptions ecclésiales et spirituelles et s'engagent sur cette voie.

Les œuvres confiées et assumées par des laïcs avec la volonté et le soutien des religieux, comme Bayard, le centre de Valpré, l'Hospitalité et l'association Notre Dame de Salut, le Pélé National, le bateau « Je sers », pour ne citer que des œuvres françaises magnifiques et bien visibles, sont un témoignage formidable du Royaume ouvert à tous. Cette collaboration laïcs-religieux est un signe à partir du moment où les intuitions fondatrices sont transmises et partagées. Ensemble, laïcs et religieux se mettent au service de leurs contemporains, s'inspirant du même charisme. La vision de la société des assomptionnistes n'est pas négative, celle qu'ils portent de l'Église non plus. On n'est ni dans une vision de dissolution dans le monde, ni dans la défense de l'Église comme une forteresse assiégée. On est dans un dialogue assumé qui se donne les moyens d'avancer. Ces œuvres font signes et sens, participent à la vie du monde, à leur mesure. Elles parlent aux croyants et non-croyants, sont signe de partage et d'ouverture à tous.

Dans une époque où le cléricisme est montré du doigt et où l'on découvre ses ravages, pouvoir collaborer à égalité, au sein du même charisme, chacun dans son rôle, est une bénédiction. Pour moi, les « années Covid » ont été marquées par le travail en commun, au moyen de réunions en visioconférence internationale, pour l'UEA (Université Européenne de l'Assomption). Nous avons collaboré, laïcs, religieux, religieuses de différents pays, à la réalisation d'une formation à l'interculturalité, disponible en ligne, réalisable en fraternité. Il a fallu beaucoup échanger et apprendre à avancer en tenant compte des rythmes des autres. Le service en commun permet de réaliser des exploits que l'on n'aurait pas pu accomplir seuls. On

est parti de rien et on est arrivé à un parcours d'une dizaine de modules interactifs. On est passé de l'internationalité subie à l'interculturalité assumée comme un don de Dieu. Travailler et partager ensemble entre laïcs assomptionnistes de différents pays serait sans doute un plus, de temps en temps. Mais les difficultés à vaincre sont importantes : langue, finances, disponibilité...

Dans toutes les collaborations, la formation et la compétence sont mises en avant et requises. Les œuvres gérées ainsi sont une parole adressée à ceux et celles qui veulent bien l'entendre : « *Quand deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux.* » (Mt 18, 20) Elles sont bonnes et nécessaires pour le monde et peuvent continuer à exister grâce à cette fructueuse association. L'Alliance est un signe d'unité car ces laïcs et religieux œuvrent à la communion, au service du Royaume. L'investissement commun, au service, est un signe visible par l'extérieur.

On trouve les laïcs insérés là où la vie les a semés et là où sont passés (ou sont encore) des assomptionnistes. Au démarrage de leur engagement en Alliance, en Europe, il y a toujours une amitié, une confiance, une relation forte avec un religieux et beaucoup plus récemment avec un autre laïc. Leur engagement spirituel assomptionniste les soutient dans leur vie de foi et de service. Dans ces œuvres et même au-delà, dans leur vie personnelle, les laïcs se sentent épaulés dans leurs engagements. La confiance partagée participe à la confiance en soi et donne de l'audace pour avancer simplement et avec courage. Certains disent combien leur engagement leur a donné la force de témoigner et tenir dans la durée. La spiritualité du Règne a parfois besoin d'être déchiffrée en termes contemporains, et certains ont vraiment du mal à exprimer avec des mots ce qui les fait vivre dans la spiritualité assomptionniste. Pourtant, cela pourrait éclairer leur entourage et donner envie d'en savoir plus. On a sans doute besoin aujourd'hui d'une théologie de la vie quotidienne, de corrélations simples avec des mots compréhensibles par tous.

Ces laïcs restent extrêmement attachés aux religieux qu'ils ont connus en premier. Cela interroge sur l'investissement personnel demandé à chacun pour un éventuel renouvellement des membres de l'Alliance.

Vivant comme tout le monde, œuvrant comme tout le monde, l'Alliance laïcs-religieux est un signe sensible, peu visible extérieurement, bien moins visible que les grandes œuvres. Peut-on la

comparer à la graine de moutarde (cf. Mt 13, 31-32) ? Sans doute, car elle a encore de multiples possibilités d'abriter à son ombre.

L'ÉGLISE

L'Alliance est un signe effectif, parfois ténu, de vie commune pour prier, célébrer et servir en Église. « *Dans la nef* », insiste une laïque engagée. Elle le répète même plusieurs fois. Le signe est ténu car il n'y a pas beaucoup de spécificités à ce type de vie en Église. « *Là où Dieu est menacé dans l'Homme et là où l'Homme est menacé en Dieu* ». Personnellement, c'est cette phrase qui m'a touchée, le jour où je l'ai entendue. Oui, c'est là que je veux me tenir ! Je ne pensais pas que cela m'entraînerait à écouter toute la misère du monde au fond d'une grande prison...

C'est très large, cela oblige à des choix car ces lieux sont nombreux. Comme l'Église n'existe pas pour elle-même mais pour le monde, cela invite à se positionner dans de multiples domaines : professionnels, associatifs, familiaux ou autres. A partir de leur baptême, de nombreux catholiques posent les mêmes choix d'engagement et de services. Quelle différence alors ? Les laïcs de l'Alliance trouvent réconfort, soutien et encouragement dans leur engagement spirituel à l'Assomption. Ils participent à un témoignage d'une Église vécue par tous et non pas « *d'une chasse gardée des prêtres* » comme l'exprime l'une d'entre eux. Les laïcs se sentent écoutés et sont heureux d'être associés à cette vie ecclésiale particulière, sans avoir le sentiment d'être des « *brebis bêlantes* ». Ils s'engagent librement, après avoir réfléchi. Ils se sentent partenaires, associés et libres de leur choix. On est loin des « aides aux prêtres », même si on peut toujours se rendre service.

Parfois ils ont du mal à exprimer, en Église, leur spécificité. Est-ce nécessaire ? Oui, si on pense que ce qui nous fait vivre peut en faire vivre d'autres. On sait bien qu'on ne voit pas le levain dans la pâte mais quand même : les boulangers savent où il est rangé et sans lui, le pain ne se fait pas. Comment exprimer un état d'esprit, un partage d'amitié, un souffle ? Qu'est-ce qui est visible dans cette alliance ? Qu'est-ce qui transparaît ? Comment être plus explicite pour celui ou celle qui entend ou qui voit ? Il est parfois difficile de quitter un langage d'entre-soi ou un langage codé, sans même que l'on s'en rende compte. « *Viens et vois* », même s'il n'y a pas grand-chose à

voir ! Cela exige une grande attention à l'autre, au nouveau, au faible, au plus démuné. Cela demande de pouvoir raconter une histoire, pas seulement pour son passé exceptionnel, mais parce qu'on croit et pense qu'elle va se continuer. Cela nécessite de s'organiser et d'avoir envie d'ouvrir l'avenir ensemble, d'avoir des projets communs mobilisateurs.

Dans ce que j'ai entendu, le discours sur le souhait de s'ouvrir et d'accueillir d'autres personnes est concomitant avec celui de l'appréciation d'être en petit nombre, de se connaître tous, d'avoir l'impression d'être dans un groupe plus humain et chaleureux parce que pas très nombreux. La question de « l'ouverture » gagnerait à être réfléchie en termes d'objectifs : pour aller vers où ? pour quoi faire ? Quelles communautés veut-on construire ? Il y a sans doute encore un chemin de dépossession des représentations de ce que peut et doit être l'Alliance à effectuer.

Dans l'Alliance, laïcs et religieux sont partie prenante de la mission, à partir de leur baptême, de leurs vœux religieux pour les frères ainsi que de l'ordination pour les prêtres. Le souci œcuménique est concret et actif. Le peuple de Dieu dans son ensemble est associé à la mission et cela touche les personnes. C'est encore plus voyant lors des forums ou des chapitres, où la parole est partagée entre tous, pas seulement entre pairs et avec des experts. Les laïcs participent, avec les religieux, à des cercles de parole importants. Il y a encore trop peu de lieux ecclésiaux catholiques où la gouvernance est partagée. C'est encore plus vrai quand les laïcs sont des femmes ! Les laïcs sont sensibles aux choix d'alliance qui ont été faits par les religieux, choix spirituels assumés depuis longtemps et non pas faits par défaut, à cause, en France, de la baisse des vocations. Le service de l'unité du genre humain, avec celui des plus petits, est un signe fort du royaume en train de naître.

CONCLUSION

L'Église n'est pas le Royaume de Dieu, mais une partie de son antichambre... Elle est un signe du corps du Christ, signe qu'il a mis entre nos mains pour faire advenir ce royaume. Au sein de ce corps, des religieux et des laïcs s'associent pour vivre une même spiritualité, essayer d'avoir les mêmes références et servir : la foi au Christ est première pour percevoir la joie de demeurer avec lui et accéder au

Royaume. Avec Jésus, le Royaume de Dieu a pris visage et est entré dans l'histoire de l'humanité. Il est déjà là et encore en devenir, comme le levain dans la pâte (cf. Mt 13, 33). Le Royaume est à la fois une réalité, une annonce, un signe et une promesse. Il n'écrase pas ; il se vit dans l'amour des autres et dans l'humilité. Il est offert à tous, mais aussi à chercher, à construire. Le Royaume de Dieu est une merveille ! Les possibilités de croissance qu'il offre sont réjouissantes, car elles ouvrent le champ pour inventer, créer, répondre aux appels de l'Esprit.

Christine GILBERT
laïque assumptionniste, France

P. JEAN-GLORY MUKWAMA LUWALA

Religieux en Israël ; un lieu pour découvrir le Royaume...

Nous lisons dans notre Règle de vie, notamment en sa première partie : « Assomptionnistes, nous sommes des religieux vivant en communauté apostolique. Fidèles à notre fondateur, le P. d'Alzon, nous nous proposons avant tout de travailler, par amour du Christ, à l'avènement du règne de Dieu en nous et autour de nous. » (RV. n°1). Juste deux articles après, nous rencontrons ces autres affirmations : « La communauté assomptionniste existe pour l'avènement du Royaume. L'esprit du fondateur nous pousse à faire nôtres les grandes causes de Dieu et de l'homme, à nous porter là où Dieu est menacé dans l'homme et l'homme menacé comme image de Dieu. Nous avons à faire preuve d'audace, d'initiative et de désintéressement, dans la fidélité à l'enseignement et aux orientations de l'Église. C'est notre manière de participer à sa vie et à sa mission. Fidèles à la volonté du P. d'Alzon, nos communautés sont au service de la vérité, de l'unité et de la charité. Ainsi, elles annoncent le Royaume.» (RV. n°s 4-5). Tout est dit ! Nous sommes sans doute en face d'une véritable « carte d'identité » de l'Assomption dont la photographie d'identité n'est autre que le Royaume de Dieu.

Cette carte dit de façon succincte tout ce que nous sommes et devrions être en réalité. Elle souligne également la tâche la plus noble mais aussi la plus ambitieuse et délicate que s'assigne notre petite famille dans la poursuite de la mission du Christ, en mettant en évidence le thème du Royaume. Ce Royaume est le règne de Dieu. Comme l'on peut l'appréhender, il est de l'ordre eschatologique. Ce qui pourrait faire penser à une réalité abstraite. La présente réflexion sur le thème du Royaume de Dieu en lien avec mon expérience apostolique s'articule sur trois points. Premièrement il sera question d'un bref passage dans les Écritures pour mettre en relief quelques aspects du Royaume que je considère importants pour la compréhension de notre charisme. Le deuxième temps présentera quelques accents de ma mission en Israël au service du Royaume. En dernier lieu je ferai quelques considérations sur une éventuelle

relecture de l'ART dans la perspective du 34^{ème} chapitre général à l'horizon 2023.

LE ROYAUME DE DIEU : RÉPONSE DE DIEU À LA CRISE DU PEUPLE DE L'ALLIANCE

Le Royaume de Dieu est un thème qui traverse d'un bout à l'autre l'ensemble de la Bible chrétienne. On le retrouve tant au premier Testament qu'au second, au point d'en faire le centre même du message biblique. Ce thème apparaît comme l'aboutissement d'une réflexion théologique juive de l'époque exilique et postexilique sur la destinée du monde et la fin dernière de l'histoire. Le contexte historique de l'exil à Babylone a été propice en même temps au développement de trois courants littéraires juifs à savoir, le prophétisme (Cf. Jérémie, Isaïe), l'apocalyptique (Cf., Ézéchiel, Zacharie, Daniel) et les courants de sagesse (Cf. Proverbes, Siracide, Sagesse) qui ont élaboré, chacun, une doctrine eschatologique pour expliquer et comprendre les événements historiques qui s'abattent sur le peuple de l'Alliance. Ainsi la vision du Royaume de Dieu intervient en réponse à la crise que traverse Israël au moment de l'exil à Babylone pendant lequel le peuple de Dieu est dépouillé de ses Institutions : terre, temple, roi. Cette situation l'obligera à la reconversion vers la Torah qui va devoir orienter toute son espérance messianique et fonder tous ses espoirs sur un avenir meilleur.

Si pour le prophétisme, l'eschatologie prend place dans l'histoire, c'est-à-dire que les événements futurs acquièrent une signification cosmique et que les actes de Dieu dans l'histoire déterminent l'expérience historique du peuple, en ce sens que Dieu, à travers son Messie, procèdera à la libération des exilés qui reviendront reconstruire la nouvelle Jérusalem ; pour l'apocalyptique, par contre, l'eschatologie est une vision pessimiste de l'histoire. Pour ce courant littéraire, l'anéantissement du cosmos inaugurerait un nouvel ordre de la création qui n'est rien d'autre que le règne de Dieu. Autrement dit, Dieu jugera l'histoire et la fin de cette dernière marquera le moment de la rédemption ou le jour du Fils de l'homme. Pourtant, ce nouveau règne s'établira ici sur terre. La littérature sapientiale quant à elle, soutient que le cosmos reflète la sagesse de Dieu. Si l'histoire s'est éloignée de Dieu par le péché de l'homme qui a introduit une tension entre le cosmos et l'histoire, la création elle, y est resté fidèle. Puisque

la création n'étant pas le début de l'histoire mais son critère de jugement, l'histoire se doit, au final, d'intégrer l'ordre cosmique de la création. C'est qui signifie que, selon l'eschatologie sapientiale, les forces du chaos seront soumises à Dieu. Il en résultera un nouveau monde où Dieu règnera pour toujours et une nouvelle prise de conscience pour l'homme devenant sage et juste par imitation au Logos, son prototype. C'est cela le règne de Dieu.

Dans cette oscillation entre le « déjà là » et le « pas encore » du règne de Dieu dans l'histoire il convient de placer l'activité missionnaire de Jésus Christ et sa prédication sur le Royaume. Pour ce, l'évangile de Luc est un excellent témoin qui décline au mieux le Royaume de Dieu sous trois dimensions : un règne présent, un règne dynamique et un règne futur. D'abord, chez Luc, Jésus assume ces trois titres que les promesses et la tradition vétérotestamentaires attribuaient au serviteur de Dieu par qui adviendra le règne de Dieu. Il est appelé Messie de Dieu (Lc 8, 20 ; Lc 2, 22-32), Fils de l'homme (Lc 17, 24-26) et il a été jugé Juste devant Dieu et les hommes (Lc 23, 13-15). Cela signifie qu'en la personne même de Jésus, le Royaume de Dieu est rendu présent dans l'histoire (Lc 4, 16-30). Son entrée dans notre humanité inaugure en réalité le règne nouveau. Par ailleurs, l'enseignement de Jésus, son triomphe de Satan, ses miracles et ceux de ses disciples par la suite sont aussi des signes de la présence même du Royaume (Lc 7, 22 voir Is 26, 19 ; 29, 18s ; 35, 5-6 ; 61, 1).

Ensuite, Luc présente le règne de Dieu comme étant une réalité dynamique dans les cœurs des croyants, c'est-à-dire que le Royaume semé par l'annonce de l'Évangile travaille le cœur des chrétiens à poser des signes prophétiques qui sont des preuves d'un Royaume latent dans le temps. Jésus dira « le Royaume est en vous » (Lc 17, 20-21). Par sa passion, sa mort et sa résurrection, le Christ a rendu la terre ainsi que les âmes de ses fidèles fertiles à porter le grain du Royaume qui grandit sans aucun effort de leur part. La parabole du grain de sénevé et de la mesure du levain en Luc 13, 18-21 souligne cette passivité de l'homme dans la croissance du Royaume en lui et autour de lui. Il est question de s'ouvrir à la providence. Luc nous révèle aussi que notre propre conversion à Jésus concourt de manière à hâter ce Royaume en nous (Lc 23, 42).

Enfin, à travers les expressions telles que « Que ton règne vienne » (Lc 11, 2), « le règne de Dieu est proche de vous » (Lc 10, 9.11 ; 21,

31), « heureux les invités au festin du Royaume... » (Lc 13, 28-29 ; 14, 15 ; 22, 16.18 ; 22, 28-30), le Royaume de Dieu se trouve être une réalité qui se profile à l'horizon dont la venue du Messie dans l'histoire n'a été que l'instant initial qui a enclenché dans le cours de l'histoire un processus qui ne s'accomplira qu'à la parousie (Cf. Rm 8, 18-19). Nous sommes donc tous embarqué dans cette attente active que s'établisse enfin ce Royaume promis au peuple de l'Alliance et aux fidèles du Christ.

APÔTRE POUR LE RÈGNE DE DIEU EN TEMPS, EN CONTRE TEMPS ET DANS L'ENTRETEMPS...

Dans l'attente de l'accomplissement du règne de Dieu, les fidèles du Christ demeurent en ce monde des signes et des ferments du Royaume. C'est ce que nous croyons être quand nous nous disons ouvriers du Royaume et hommes de notre temps. Si le fait d'être signes nous rend passifs à l'œuvre du Royaume qui s'accomplit en nous, notre vertu en tant que ferments enfouis dans le monde et dans l'Église, devrait caractériser notre ouvrage qui sert à gonfler la pâte du Royaume au tour de nous. Pour cela, nous avons constamment à faire preuve de conversion personnelle et communautaire, d'audace et d'inventivité dans la recherche des priorités du Royaume à chaque époque de l'histoire que nous habitons.

Religieux en mission en Israël, je peux aujourd'hui définir le Royaume de Dieu en m'appuyant sur cette adaphore paulinienne : « Le royaume de Dieu ne consiste pas en des questions de nourriture ou de boisson ; il est justice, paix et joie dans l'Esprit Saint. » (Rm 14, 17). Le monde que je découvre peu à peu a besoin de cette joie, signe de la présence du Royaume. Une joie que procure la paix qui ne peut être acquise sans effort de justice. C'est peut-être cela la grande cause de Dieu et de l'homme pour notre temps. Notre ouvrage dans la construction du Royaume qui vient, anticipe en même temps les attributs de ce règne dans la vie des hommes et femmes vers qui nous sommes envoyé. Ce règne qui est semé petitement est destiné à grandir, à devenir ce grand arbre qui abrite sous son ombre les oiseaux du ciel. La logique du Royaume est donc concrète. Elle ne consiste guère à faire miroiter un avenir hypothétique et ne table pas sur des

hommes atypiques mais unie laïcs et religieux au service de la même cause : Dieu et l'homme.

Je ne pourrais dire que c'est en Israël que je découvre le Royaume. Telle une réalité présente mais aussi à venir, le Royaume de Dieu est à l'œuvre dans l'expérience de vie de tout chrétien où qu'il se trouve. Mais vivant dans ce contexte assez particulier de mon actuel enracinement apostolique, je découvre, cependant, la portée de certains aspects contemporains du charisme de l'Assomption. Il s'agit entre autres de la question du dialogue entre les peuples et les religions, de l'épineux problème de l'accueil de l'étranger, des questions relatives à la vérité, à la justice et à la paix. Sans oublier celles liées à la mission évangélisatrice, à la préservation et intégration de la création. Venant de la République Démocratique du Congo, un pays sur lequel pèse une guerre qui lui est imposée injustement à cause des richesses naturelles de son sol et sous-sol, et habitant une terre "sainte" où l'unité et la paix sont le seul avenir viable m'induisent à m'interroger sur la pertinence de notre charisme en tant qu'ouvriers au service du Royaume et les raisons qui nous pousseraient à maintenir notre présence ici ou ailleurs.

Mon expérience apostolique auprès des familles chrétiennes des migrants en Israël me fait toucher les limites des hommes et des femmes, adultes et adolescents expatriés pour qui l'accès à la terre, au toit et à un travail décent demeurent le quotidien de leurs préoccupations. Ceux-ci attendent aussi le Royaume. Bien plus, les conditions de vie des minorités des communautés chrétiennes présentes en terre sainte, les effets collatéraux du conflit israélo-palestinien me font penser que notre siècle assiste à une nouvelle forme de migration que je qualifierais de « migration interne ». Elle s'explique par le fait que des êtres humains vivent en exilés sur leur propre terre, où ils sont cloisonnés des murs de séparation, suffoquent et se grippent. C'est une expérience que traverse également d'autres peuples de la planète. C'est à ces peuples que nous sommes envoyés pour être, à travers notre présence sacramentelle, témoins et ferments du Royaume. Il est vrai que nous ne pourrons tout faire. Toutefois, notre engagement au quotidien en tant qu'ouvriers de la cité de Dieu est de rester attentifs aux causes prioritaires de Dieu et de l'homme. La cause pour la justice, la paix et l'unité. C'est peut-être là que le Seigneur nous attend.

Notre présence en Israël comme qu'Assomptionnistes s'inscrit essentiellement dans le pôle œcuménique de notre action apostolique. Nous accueillons et accompagnons les pèlerins de la foi qui visitent la terre sainte. Notre apport à l'Église locale du Patriarcat Latin de Jérusalem consiste à encourager et à soutenir la présence chrétienne sur la terre de Jésus, mais aussi à œuvrer à la promotion et au dialogue interreligieux. Emmanuel d'Alzon nous y a précédés. Un regard historique sur nos origines en terre sainte nous renvoie à notre vénéré fondateur. Nous savons qu'il était sur le point d'acheter le Cénacle pour en faire un séminaire destiné à la formation des prêtres syriaques catholiques dans le but de colmater le schisme par le rapprochement de l'Orient à l'Occident. Après un long détour par des nouvelles fondations en Bulgarie, l'Assomption finira par poser des assises en terre sainte à travers le biais des pèlerinages Notre Dame de Salut (1882) qui ont donné naissance à l'Institut Notre Dame de France (1887) et à Saint Pierre en Gallicante (1931).

Aujourd'hui, l'Assomption n'a pas à rougir de son passé en terre sainte. Nos aînés ont œuvré, chacun selon sa grâce, à l'avènement du règne de Dieu sur cette terre qui a accueilli en premier le message du Royaume. Dans notre mission d'aujourd'hui, nous voulons être à la fois fidèles au charisme de l'Assomption et héritiers des fondateurs. Notre projet communautaire a ouvert la possibilité d'accueillir un foyer interreligieux d'étudiants à Saint Pierre en Gallicante. Cette nouvelle expérience pourra se cristalliser aux jours à venir en un centre d'échanges sur l'œcuménisme et le dialogue interreligieux. C'est notre manière de rendre vivant notre charisme au service du Royaume et de travailler de manière à revitaliser la Mission d'Orient.

L'ASSOMPTION DANS LE MONDE DE CE TEMPS POUR QUELLE MISSION ?

Que nous reste-t-il à faire ? Il y a seize ans, nous ré-exprimions notre charisme assorti de cette orientation fondamentale qui nous a définis comme hommes de communion, proposant la foi et solidaires des pauvres. Il y a une décennie, nous avons réitéré notre fidélité à Emmanuel d'Alzon pour l'avènement du Royaume. Et, il y a peu que nous avons mis du vin nouveau dans les outres neuves afin que le Christ parle aux hommes et aux femmes d'aujourd'hui. Il reste que

notre monde demeure encore divisé. L'individualisme, l'ethnocentrisme, le nationalisme à outrance et l'obsession à la propriété repoussent la valeur du bien commun, le désir de vivre ensemble et rendent assez difficile notre communion.

Puisque le Royaume, nous le professons, doit s'étendre d'abord en nous avant d'atteindre les périphéries existentielles de notre monde, il y a lieu de promouvoir une Assomption missionnaire dans le but de prévenir une fragmentation identitaire. Une Assomption intrinsèquement unie autour du Christ pour faire face comme un corps aux défis du monde présent. J'estime qu'il est encore temps de réévaluer les acquis de ces précédents chapitres généraux aux fins, d'une part, de progresser de façon plus concrète sur le chantier déjà entamé de l'internationalité et de l'interculturalité, de l'unité dans la mission, de l'œcuménisme et du dialogue interreligieux et de l'autre part, d'approfondir et de rendre visible notre engagement apostolique sur des questions de justice et paix, de l'écologie et de la communication qui devrait exploiter au maximum des possibilités qu'offre le continent numérique.

Nous venons aussi de célébrer timidement nos 175 ans de fondation à cause de la pandémie due à la Covid-19 qui a bousculé nos choix, nos modes de vie et de penser. 175 ans après, près de deux siècles, le monde a beaucoup évolué, l'Église et la théologie aussi. Voudrions-nous malgré cela continuer à appliquer des remèdes d'autrefois aux problèmes du monde de ce temps ? Je précise ici qu'il ne s'agit pas de changer radicalement ou littéralement l'intuition du fondateur, mais qu'en se disant hommes de notre temps, l'Assomption d'aujourd'hui – s'abreuvant à son charisme vivant bien sûr – soit à même de porter encore son projet apostolique de façon beaucoup plus intégrale en repérant ce qui pourrait être des multiples facettes de l'homme d'aujourd'hui, lesquelles cachent des espoirs d'un monde nouveau et inspirent des possibles chantiers à explorer dans l'attente que s'établisse définitivement le règne de Dieu. Tels sont les défis à relever, parmi tant d'autres, qui attendent le prochain chapitre général qui devra justifier notre raison d'être à travers la pertinence de notre action apostolique dans le monde de ce temps.

P. Jean-Glory MUKWAMA LUWALA
St.-Pierre-en-Gallicante, Jérusalem

P. JEAN-PAUL SAGADOU

Royaume de Dieu et lecture du réel historique africain

Ne vous laissez pas impressionner par le titre de ce texte ! Il est aiguillonné par un questionnement, préalable à une demande qui m'a été faite : écrire sur *l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui en Afrique*. Mais comment écrire sur le Royaume de Dieu dans un continent meurtri, brisé par le poids de la souffrance et qui cherche son équilibre dans le croisement des paradigmes endogènes et exogènes ? Comment envisager un avenir humain, avec Dieu, au milieu du brouillage des repères, de telle sorte que l'homme Jésus, qui proclame au début de son évangile que « *les temps sont accomplis : le règne de Dieu est tout proche* », puisse sortir les pieds des Africains du fumier et de la boue pour les déposer sur le roc du salut ? Marqués au fer rouge par les massacres incessants au Nord-Kivu et tenaillés de toute part par le terrorisme au Sahel, les « damnés de la terre » (Frantz Fanon) peuvent-ils écrire leur « histoire », en lien avec le Royaume de Dieu, sans que ce ne soit avec le sang ? « *Écris avec ton sang : et tu sauras que le sang est esprit* », proclamait Nietzsche.

L'heureuse aventure internationale et interculturelle dans laquelle est engagée l'Assomption indique l'immense effort qu'il y a, pour chacun d'entre nous, à repenser, à partir de chaque condition historique particulière, le Royaume de Dieu, déjà là et en gestation. Attelons-nous à cet exercice, avec l'espoir de ne pas proposer que des mignardises et des fioritures. Bien évidemment, mes réflexions seront inséparables de mon expérience, à partir du lieu où je vis, et de la réalité d'une congrégation qui a compris que « *l'interculturalité est l'impératif historique et culturel le plus important pour la survie de notre humanité* »¹. Je serai attentif à l'espérance qui anime un continent qui sait aller puiser dans ses traditions des valeurs pour se penser, se représenter et se projeter. Je parlerai des ambitions de l'Église-Famille de Dieu en Afrique pour l'annonce du Royaume de

¹ Raimon PANIKKAR, *Pluralisme et interculturalité*, Cerf, Paris, 2012, p. 314.

Dieu. Mais je vais commencer par une réflexion sur les utopies africaines.

ROYAUME DE DIEU ET UTOPIES AFRICAINES

Écartons, d'emblée, l'idée qui fait de l'utopie un synonyme de l'impossible. Concept large et profond, l'utopie s'appuie sur la confiance dans le possible. Elle ouvre au sens de la responsabilité du futur et essaie de transmettre l'idée qu'une meilleure société est possible. Fonder une utopie, « *ce n'est point se laisser aller à une douce rêverie, mais penser des espaces du réel à faire advenir par la pensée et l'action* »². Ce qui importe donc, c'est d'être attentifs aux signes et aux germes du temps présent. L'annonce du Royaume de Dieu en Afrique peut-elle rouvrir le champ des possibles et dessiner de nouvelles utopies pour l'Afrique ? Comment présenter le Royaume de Dieu pour redonner vie « *à nos utopies les plus colorées, mais aussi aux cauchemars qui nous empêchent de dormir* »³? Comment faire pour que les « *damnés de la terre* » ne deviennent pas « *les damnés de la foi* »⁴ ? Mais tout d'abord, que faut-il entendre par Royaume de Dieu ?

José Antonio Pagola a proposé des réflexions éclairantes sur la notion de Royaume de Dieu dans son livre *Jésus. Approche historique*⁵, où il consacre un chapitre au « Prophète du Royaume de Dieu ». Selon lui, en passant de Jérusalem à la Galilée, Jésus n'avait qu'un seul désir qui enflammait son cœur : annoncer la nouvelle d'un Dieu qui vient libérer son peuple des souffrances et de l'oppression qu'il endure et « *le Royaume de Dieu ne peut être annoncé que par le contact direct avec ceux qui ont le plus besoin de soulagement et de libération* »⁶. Ainsi, le noyau fondamental de la prédication de Jésus,

² Idem, p. 14.

³ Cf. Expression du philosophe ivoirien Yacouba Konaté : https://www.lemonde.fr/afrique/article/2020/02/23/le-grand-retour-de-l-utopieafricaine_6030544_3212.html

⁴ J'emprunte cette expression à Achille MBEMBE, *Politiques de l'inimitié*, La Découverte, Paris 2016, p. 74.

⁵ José Antonio PAGOLA, *Jésus. Approche historique*, Cerf, Paris, 2012.

⁶ Idem.

sa conviction la plus profonde, la passion qui anime toute son activité, c'est le Royaume de Dieu et chez lui, ce qui signifie annoncer le projet d'une vie plus digne pour tous, un règne de justice, de miséricorde et de joie. Le Royaume de Dieu est donc une expression qui, à elle seule, résume toutes les utopies que les hommes imaginent pour conjurer les malheurs.

Assomptionnistes, nous pouvons travailler à incarner cette forme du Royaume de Dieu en Afrique. Il faudra alors opérer une lecture du message chrétien qui laisse entendre que l'attente de l'autre monde ne saurait nous détourner de ce qui se passe en Afrique. Si l'histoire est le lieu où le Royaume de Dieu se cherche et se construit, si la terre où chacun vit est le nouveau lieu où il peut accueillir le salut de Dieu, alors il nous faut retrousser nos manches pour travailler, mais sans tomber dans la tentation de conformer Dieu à nos attentes sociales africaines.

Pour cela, imagination et créativité seront des maîtres-mots. L'annonce du Royaume de Dieu doit nous orienter vers un avenir meilleur de justice, de paix et de fraternité. En 2001, à la question : quelle est la question la plus importante pour le XXI^e siècle ?, le théologien Edward Schillebeeckx répondait : « *Pour moi, le problème crucial qui continue de se poser à l'aube de ce XXI^e siècle est la réalité des gens qui sont menacés et qui souffrent dans leur personne. Les hommes souffrent à cause de la maladie, de l'injustice sociale, du mal qu'ils se font réciproquement et comme on l'a vu par le passé, ils ont connu l'holocauste massif incroyable et de nombreuses formes de génocides se perpétuent. Cette réalité est grave et me place devant le problème de la nature du rapport qu'il peut y avoir entre l'humanité qui souffre et l'Église.* »⁷

L'Afrique est un des continents où « *la réalité des gens qui sont menacés et qui souffrent dans leur personne* » est la plus manifeste. Notre histoire est faite de violence, de tensions et de conflits. C'est donc un lieu où l'Assomption doit prendre au sérieux son engagement au service de la justice, de la paix et de l'intégrité de la Création. Il

⁷ *Les défis de l'Église au XXI^e siècle* (dir. Francesco STRAZZARI), Trad. de l'italien par Simone Rouers, Ed. Saint Augustin, 2001, p.194.

s'agit de communier aux humiliations et aux situations d'injustices et de domination que vivent bien de gens et, du même coup, devenir des signes concrets de la présence du Royaume de Dieu. Il faudra alors commencer par engager quelques religieux dans des formations spécialisées et étudier la possibilité de la mise en place d'un observatoire assomptionniste sur les questions de justice et de paix. La foi comporte des enjeux sociaux, et la situation particulière de l'Afrique exige un effort de réflexion hardie, courageuse et audacieuse.

Pour se réinventer, l'Afrique a besoin de s'unir. L'annonce du Royaume de Dieu peut s'orienter aussi vers la recherche de l'unité et la fraternité entre les hommes. Pourquoi les assomptionnistes ne feraient-ils pas de la question de l'unité de l'Afrique leur préoccupation, eux qui se définissent comme des « *hommes de communion dans un monde divisé* » ? L'approche panafricaine de la réalité africaine pose question pour beaucoup de personnes, parce qu'elles y voient une forme de rejet de l'Occident. Mais une des recettes de la promotion économique de l'Afrique, c'est l'unité africaine. Nous habitons un continent divisé, empoigné, partagé, dépecé, qui ne semble avoir qu'un seul rôle à jouer pour le reste du monde : fournir des matières premières. Travailler à renforcer les liens entre populations séparées par la colonisation ou habituées à magnifier leurs différences est une manière originale de travailler à l'avènement du Royaume de Dieu. Ne percevons-nous pas que l'Afrique a besoin de se nourrir du meilleur de chacun de ses espaces pour avancer, pour se regarder sans avoir honte de soi et de son histoire et par là, s'éveiller à soi pour être capable de s'éveiller aux autres ?

En fait, sans l'unité, l'Afrique aura du mal à faire surgir ce qu'Emmanuel Mounier appelait « *l'éveil de l'Afrique noire* ». Il nous faudra alors des religieux assomptionnistes « aux mains sales », c'est-à-dire, des gens qui acceptent de sortir du nid douillet de leur communauté pour se mêler aux problèmes des gens. Il est possible de comprendre *autrement* et d'annoncer *autrement* le message chrétien que ceux qui l'ont promu comme parole révélée, sur le continent, il y a un peu plus d'un siècle. Aujourd'hui, l'Église-Famille de Dieu en Afrique s'attelle à annoncer un Royaume de Dieu qui soit signe de

libération pour tous, en tenant « *la Bible d'une main et la 'daba' dans l'autre* », pour paraphraser le théologien Karl Barth⁸.

ÉGLISE-FAMILLE DE DIEU EN AFRIQUE ET ROYAUME DE DIEU

À la suite de la célébration du 50^e anniversaire du Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar (Sceam), en juillet 2019, les évêques africains ont publié un document⁹ qui contient un chapitre intitulé : « Le Royaume de Dieu et les signes de sa présence parmi nous »¹⁰. La question des évêques est la suivante : « *Quel est donc le destin de l'Africain et son espérance dans l'Église-Famille de Dieu en vue du Royaume ?* » Ce qu'on peut retenir, c'est que le salut de chaque homme, don de Dieu par le Christ, commence maintenant sur la terre, même s'il atteint sa plénitude dans la résurrection. La conséquence est énorme : les structures de l'Église doivent contribuer à faire étendre le Royaume du Christ autour de l'amour, de la justice et de l'espérance. Proclamer le Royaume de Dieu, comme signe de la présence de Dieu, sans œuvres d'amour, sans solidarité fraternelle et sans créer les conditions qui améliorent la vie des gens, c'est proclamer un Royaume fictif, chimérique, hors-sol, désincarné.

Si, parlant des assomptionnistes, « *l'esprit du Fondateur nous pousse à faire nôtres les grandes causes de Dieu et de l'homme, à nous porter là où Dieu est menacé dans l'homme et l'homme menacé comme image de Dieu* » (RV n. 4), on peut dire que l'Afrique est ce « lieu » où l'homme est en permanence « *menacé* » comme image de Dieu. Cela engage les assomptionnistes à opérer des transformations sociales audacieuses, pour faire naître ce que les évêques appellent « *l'Africanus novus* », l'Africain nouveau, témoin d'un Royaume à venir qui projette déjà ses rayons de lumière, de paix, de sécurité sur

⁸ Karl Barth disait que le « *pasteur devait tenir la bible dans une main et le journal dans l'autre* ». La « *daba* » remplace ici le journal. La « *daba* » est un outil africain servant aux cultivateurs.

⁹ Sceam, *Exhortation pastorale du Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar, Document de Kampala*, Bayard Africa, éditeur partenaire, Kampala 2019.

¹⁰ Idem, cf. n° 177.

la terre des hommes. Malgré le poids des souffrances, les Africains croient que l'histoire actuelle de l'Afrique reste ouverte au Royaume de Dieu et que le désespoir et le pessimisme ne peuvent constituer un horizon d'avenir.

Dans le Document de Kampala, « *un appel particulier est lancé à toutes les familles religieuses dont le charisme principal est l'éducation catholique de ne pas abandonner ce terrain important de la promotion humaine* »¹¹. Cet appel ne nous remet-il pas au centre d'une de nos principales missions : l'éducation ? Le Provincial d'Europe a appelé récemment à « *retrouver notre vocation d'éducateurs* »¹² pour « *forger les intelligences et les cœurs [et] travailler à l'unité* ». L'éducation par l'enseignement est la voie pour ne pas livrer des milliers d'Africains à la dérive, dans des sectes multiples où s'opère la manipulation du croyable et où de nombreux jeunes sont jetés entre les mains de démagogues horribles, répandant ici et là des idéologies aliénantes. Il se trouve que c'est là notre mission, puisque dans les buts qu'il donne à sa congrégation, le P. d'Alzon met en priorité « *l'enseignement entendu dans le sens le plus absolu du mot, c'est-à-dire les collèges, les séminaires, l'enseignement supérieur* ».

Ne laissons pas croire autour de nous que la vie de l'Église en Afrique doit être essentiellement tournée vers le culte, les dévotions, la morale, les longues homélies, le catéchuménat, les sacrements, les temps de louange prophétique... Tout cela est bien, mais ne suffit pas pour annoncer le Royaume là où « *le corps du Seigneur est fait des douleurs de l'homme écrasé par l'injustice* ». Jean Michel Brochec rappelle que dans « *le Collège de l'Assomption, il n'y avait pas de dévotions particulières. La liturgie romaine, très soignée, et les sacrements tenaient une grande place dans la vie du collège. Mais l'assistance quotidienne à la messe n'était pas obligatoire ni l'adoration du Saint Sacrement* » : pour D'Alzon, « *nous ne nous proposons pas de faire des hommes de cloître, mais des hommes du*

¹¹ Cf. n°204.

¹² Éditorial de *ATLPE* n° 33, décembre 2021.

monde qui s'y posent de manière à faire aimer et respecter leur foi »¹³.

En Afrique, s'engager dans l'éducation à travers des établissements scolaires assomptionnistes répond au désir d'« *éduquer ou périr* »¹⁴. Travailler à mettre en valeur le capital humain par l'éducation et le développement des compétences est une manière saine de travailler à l'avènement du Règne de Dieu. Donc, si elle veut être présente dans l'histoire actuelle de l'Afrique, l'Assomption doit s'engager à former les jeunes dans des espaces qui soient de véritables lieux de créativité, d'innovation et de recherche des solutions aux problèmes complexes des sociétés africaines¹⁵. C'est peut-être par là qu'elle ouvrira, pour l'Afrique, les portes de l'espérance.

ESPÉRANCE ET DYNAMIQUE DU ROYAUME DE DIEU

Corruption, mal gouvernance, chômage, épidémies, pandémies, guerres et terrorisme : tout cela fait de l'Afrique une terre de misère et un « *lieu négatif* » (Chinua Achebe). Mais, sans être naïf sur la réalité africaine, on peut faire l'hypothèse que l'espérance est le meilleur choix que nous puissions faire pour cette partie de l'humanité. Ce choix de l'espérance est fondé sur la capacité à ouvrir des possibilités à un devenir, à un avenir meilleur. Il n'existe aucune fatalité à ce que le destin de l'Afrique soit placé sous le signe de la violence, de la misère et de la tyrannie. En fait, sans faire l'apologie des grands récits enthousiastes sur « l'essor de l'Afrique », on peut dire qu'une « autre Afrique est possible ». Nous pouvons envisager l'annonce du Royaume de Dieu sous le mode de l'espérance. Quand Ernst Bloch publiait *Le Principe espérance*, il attirait notre attention sur les dangers « *d'un monde clos, un monde sans projet ni dessein* »¹⁶. Mais l'espérance est avant tout une vertu théologique pour les chrétiens que nous sommes.

¹³ Jean Michel BROCHEC, *Le P. d'Alzon : un charisme au service de la formation des jeunes*, Chevilly-Larue, 26 septembre 2019.

¹⁴ Cf. Joseph KI-ZERBO, *Éduquer ou périr*, Unicef-Unesco, 1990.

¹⁵ *Document de Kampala*, 2019, n° 205.

¹⁶ Cf. Ernst BLOCH, *le Principe Espérance*, Gallimard, Paris, 1982.

Le contexte de l’Afrique inspire des idées de fatalité qui donnent l’impression que nous sommes condamnés à vivre dans une forme de « *clôture de l’avenir* »¹⁷. Mais, « *quand croît le péril, croît aussi ce qui sauve* » (Hölderlin), et ce qui peut sauver en ce moment l’Afrique, c’est l’espérance. Toutefois, il nous faut beaucoup d’énergie et d’imagination pour donner, notamment à la jeunesse, des raisons d’espérer. Le projet des Voyages d’intégration africaine (V.I.A), lancé en 2009 à partir du Togo, s’inscrivait dans cette dynamique, avec l’idée que le pire n’était pas toujours certain et que l’espérance était possible. D’ailleurs, le Ressuscité n’est-il pas celui qui ouvre pour nous le champ inépuisable des possibles ? Les imaginaires africains peuvent nous aider à penser l’annonce du Royaume de Dieu. Créons les conditions pour devenir des tisserands du Royaume de Dieu.

DEVENIR DES TISSERANDS DU ROYAUME DE DIEU

L’Afrique aura besoin de tisser de nouvelles relations, entre humains mais aussi avec le reste du vivant. Au Nouveau Sommet Afrique-France d’octobre 2021 à Montpellier, n’était-il pas question des « *nouvelles relations Afrique-France* » pour « *relever ensemble les défis de demain* » ? Le Rapport Achille Mbembe lance plusieurs appels en faveur de la « *construction d’un nouvel imaginaire partagé* », à « *éclairer la réalité du colonialisme afin de rebâtir l’ensemble* », à « *tisser un nouveau narratif entre l’Afrique et la France* », à « *reconnaître et à célébrer la diversité* »¹⁸, etc. Ce rapport pourrait être un support qui permette des échanges dans nos communautés. À l’Assomption, nous avons besoin de tisserands du Royaume de Dieu qui soient conscients de l’urgence de construire un monde qui respire, aussi bien sur le plan social et que sur le plan environnemental.

En entrant à l’Assomption, je rêvais d’un espace de recherche et de réflexion où il était possible d’explorer des chemins nouveaux qui donnent des solutions aux impasses de notre temps. La pensée de Bruno Chenu sur les Noirs américains et ce qu’il appelait la théologie

¹⁷ Expression empruntée à J.-C. Guillebaud, p. 14.

¹⁸ Cf. file:///C:/Users/hp/Documents/Rapport%20Mbembe.pdf

des « tiers -mondes », n'a pas déçu ce rêve. Mais portons-nous assez, aujourd'hui, les préoccupations, les inquiétudes, les luttes et les espoirs des hommes de notre temps ? Nous penser comme des « tisserands », nous met en face d'un défi énorme : trouver le bon « fil » qui servira au tissage. Par nature, un fil tout seul est fragile. Il faut donc en prendre soin. Une fois noué et tissé à d'autres, le fil devient plus solide, car l'un consolide l'autre. Ainsi, personne ne peut vivre seul.

« *Tisser, c'est penser à l'avenir.* »¹⁹ Pour l'Afrique, le « tissu » a été déchiqueté depuis longtemps par la traite et par la colonisation. Il y a eu « *une mise en pièces du tissu africain* »²⁰. Comment tisser à nouveau les liens, comment nouer les relations entre nos pays, entre l'Afrique et le reste du monde ? Et que peut y faire notre petite famille religieuse, sachant que « *faire monde, c'est tisser les différences ensemble pour un meilleur-vivre-ensemble et une augmentation de la force vitale* »²¹ ?

Un des maîtres-mots pour les temps à venir, pourrait être celui de « relation ». Édouard Glissant dit que « *ce qui fait la grandeur d'un lieu particulier, c'est qu'il est en relation* »²². Se concevoir comme des êtres en relation, dans tous les domaines de la vie, c'est travailler à devenir humain par la reconnaissance de l'autre et à ne pas « *saccager la relation à l'autre* »²³.

C'est sans doute une des raisons pour lesquelles on peut être attentif à la notion d'*ubuntu*. Cette notion, qui signifie « *Je suis, parce que nous sommes* », nous engage à faire humanité ensemble, ce qui n'a rien à voir avec l'idée de supprimer les différences. Les Malgaches continueront à aimer le riz, les Vietnamiens aussi, les Français leur fromage, les Italiens leur *pasta*, etc. Mais ces différences (et ici, il ne s'agit que d'exemples alimentaires) ne seront pas des *murs*, mais des

¹⁹ Jean-Luc RAHARIMANANA, « Tissage, un métier à penser. Écrire et penser en Afrique, ou le nœud du Grand récit du monde », in *Politique des Temps. Imaginer les devenirs africains*, éd. Philippe Rey/Jimsaan, Dakar 2019, p. 74.

²⁰ Idem, p. 81.

²¹ Séverine KODJO-GRANDVAUX, *Devenir vivants*, Philippe Rey, 2021, p. 117.

²² E. Glissant, F. Noudelmann, *L'entretien du monde*, Presses universitaires de Vincennes, Paris, 2018, p. 12.

²³ Cf. Mgr Albert ROUET, *J'aimerais vous dire*, Bayard, p.199.

passages. Il semble que les humains n'ont pas l'appétit du semblable. Ils ont l'appétit du différent. À l'intérieur donc des différences, nous pouvons tisser la relation, car, elle a quelque chose à voir avec l'Alliance entre Dieu et son peuple et elle sera, entre nous, le signe du royaume de Dieu. C'est « facile » de vivre en communauté, mais c'est difficile de construire la relation. Pour vivre la relation, il faut changer nos imaginaires sur les autres.

À l'Assomption, nous parlons beaucoup de l'unité et de la communion et, en fait, la meilleure façon de réussir cela, c'est de « relier », de nous « relier ». Depuis de nombreuses années, nos frères et sœurs de l'Assomption de la RD-Congo, en solidarité avec les populations, cherchent un « art » de vivre l'Évangile au milieu de la violence et de la misère, ne désespérant pas que Dieu s'identifie à l'homme dans sa situation. Ils nous donnent une leçon de résistance, de résilience, mais ils nous appellent aussi à tracer avec eux les chemins de la résurrection. Bien sûr, l'Histoire prouve qu'il y a toujours la conscience humaine qui fait que, rabaissé plus bas que terre, l'être humain se redresse, affirme qu'il est enfant de Dieu. Dans un texte inédit, Bruno Chenu écrit que « *l'urgence est de pister la présence du Christ serviteur souffrant et de le rejoindre au lieu où il nous parle : dans la communauté des déshérités* »²⁴. La question des liens à nourrir, des relations à tisser est si fondamentale qu'il est possible de la prolonger en pensant le Royaume dans une perspective *ubuntu*.

UBUNTU ET DYNAMIQUE DU ROYAUME DE DIEU

Il existe, sur le continent africain, un réservoir de mots, d'images et de symboles, de catégories concrètes, susceptibles d'enrichir le champ des moyens de l'annonce du Royaume de Dieu. Si l'Assomption parle le langage de la communion, de l'interculturalité et de l'internationalité, elle peut s'ouvrir à elles, en voyant comment elles peuvent renouveler notre façon de vivre et d'annoncer le Royaume.

²⁴ Bruno CHENU, « Naissance d'une théologie politique », texte inédit.

Une des catégories que je veux mettre en valeur et la partager avec les autres se dit en un seul mot : *ubuntu*. Issu des peuples bantous, ce mot peut être traduit par « *Je suis, parce que nous sommes* » ou par « *faire humanité ensemble* ». Ce mot a suscité un grand intérêt dans des domaines aussi divers que la politique, la philosophie, la théologie, l'économie, l'écologie, la spiritualité, l'art, etc. Le « *Je suis parce que nous sommes* » peut donner la possibilité à chaque individu de se construire, de se penser en tant qu'être humain, libre et responsable. *Ubuntu* peut être perçu comme un lieu d'élaborations de nouvelles intelligibilités où les personnes et les communautés peuvent se reconnaître mutuellement. Desmond Tutu, qui vient de nous quitter, considérait l'*ubuntu* comme « *l'essence de l'être humain* »²⁵, et il percevait dans ce mot une philosophie centrée sur la volonté collective et le principe selon lequel les humains ne peuvent vivre isolés, et n'existent même pas les uns sans les autres.

Dans son livre *Pourquoi donc être chrétien ?*²⁶, Timothy Radcliffe, intitule un chapitre « Je suis parce que nous sommes », où il affirme : « *Le Royaume de Dieu n'est pas un autre endroit, caché dans quelque part éloignée et où l'on espère aller un jour. C'est l'unité de tous les êtres humains dans le Christ.* »²⁷ Et l'ancien maître des dominicains de nous inviter, dans le village global où nous sommes, à « *apprendre à dire 'Nous'* », au-delà de nos identités, souvent trop étroites. Ce faisant, nous serons capables de dépasser la tendance qui favorise une certaine façon d'envisager l'être humain, comme être solitaire. Pour réussir ce « *dépassement* », Radcliffe propose de s'appuyer sur la conception africaine de la personne qui dit : « *Je suis, parce que nous sommes* ». Une personne devient une personne grâce à d'autres. L'identité n'est pas une possession solitaire, découverte au terme d'une introversion mentale. Elle est donnée dans l'appartenance à une communauté, famille, clan, tribu ou nation. On devient une personne en s'intégrant à la communauté, en adoptant sa position, en jouant son rôle.

²⁵ Desmond TUTU, *Il n'y a pas d'avenir sans pardon* (1999), trad. Josiane et Alain Deschamps, Paris, Albin Michel, 2000.

²⁶ Cerf, Paris, 2006.

²⁷ *Idem*, p. 184.

Dans le cadre de l'interculturalité, le « *Je suis, parce que nous sommes* » est une invitation à redécouvrir un sens de l'identité moins solipsiste et moins fragile²⁸. En fait, la philosophie africaine traditionnelle définit l'individu comme n'ayant de sens qu'en relation avec les autres. Lors de leur assemblée à Kampala, les évêques africains ont rappelé la centralité de cette notion d'*ubuntu* au cœur des valeurs qui permettent de retrouver le sens de l'hospitalité, de la communauté et de la coresponsabilité²⁹. *Ubuntu* permet de mettre au jour de nouvelles manières de se fréquenter qui favorisent l'épanouissement pour tous. C'est une vision alternative authentique de la vie, qui invite à prendre conscience que l'amour des siens ne trouve pas forcément sa source dans le rejet de l'autre. *Ubuntu*, c'est l'affirmation d'un désir de fraternité et sans en avoir nommé le mot, le pape François y a fait référence dans *Fratelli tutti*³⁰.

Appliqué à l'Assomption, *ubuntu* nous permet de retrouver le sens de la relation évoquée plus haut et à réapprendre la valeur et l'art du dialogue, de la parole et de l'action, du respect de la dignité de l'autre, de la convivialité, de l'hospitalité, etc. C'est un espace à partir duquel nous pouvons reconstruire d'authentiques communautés. Au cœur de notre *Règle de Vie* figure en bonne place le mot « communauté ». Mais nous avons à construire la « relation » à l'intérieur de la communauté et dans nos sociétés. C'est la relation qui nous fait être et qui constitue la communauté. Le « cogito social » qu'est l'*ubuntu* pose l'importance première de la relation, et la primauté de la relation suggère que nous serions incomplets sans l'autre. La communauté n'est pas un donné, mais un édifice à construire, par des relations et il ne saurait y avoir de véritable relation que celle qu'on entretient.

À l'Assomption, nous n'avons pas à être « prisonniers » d'une certaine conception de la communauté qui nous referme/renferme sur nous-mêmes et nous rend aveugles aux différentes formes de solidarité

²⁸ Timothy RADCLIFFE, *op. cit.*, p. 192.

²⁹ Symposium des conférences épiscopales d'Afrique et de Madagascar, *Exhortation Pastorale*, Document de Kampala, Ed. Bayard Africa, 2019, n° 141.

³⁰ Dans *Fratelli tutti*, le pape François reprend, presque mot pour mot, ce que signifie le mot *ubuntu* : « *Chacun de nous est pleinement une personne lorsqu'il fait partie d'un peuple ; en même temps, il n'y a pas de peuples sans respect de l'individualité de chacun.* » (n. 182)

et d'engagement avec les pauvres et les opprimés. L'expérience humaine montre que certaines choses ne peuvent naître et grandir que dans l'échange, dans la mise en commun, dans des rêves partagés. C'est ce qu'autorise la philosophie de l'*ubuntu*.

Vu d'Afrique, nous avons souvent le sentiment que l'Occident a rusé avec les principes et les valeurs de la foi chrétienne, notamment en justifiant que l'on commette les pires atrocités sur d'autres humains. Mais la leçon d'*ubuntu*, pour les Africains, c'est aussi de pouvoir assumer le regard de l'autre sur soi. S'il est vrai que nous n'avons pas à chercher notre avenir dans le passé des autres, nous ne devons pas oublier que, pour tout groupe humain, les questions d'identités (culturelles, religieuses, etc.) ne sont pas fixées une fois pour toutes. Elles sont marquées par des ruptures, des continuités, des tensions, des défis. Il n'y a donc pas à se couper du reste du monde, mais à s'y faire une place, en ayant en tête que le défi majeur est celui-ci : grandir en humanité ensemble. On peut « *habiter divers imaginaires, offrir à l'autre ce que l'on a produit de meilleur et lui emprunter ce qu'il a à offrir pour nous réaliser* »³¹. *Ubuntu* nous appelle, selon la belle expression d'Édouard Glissant, à être capables « *de changer en échangeant, sans se perdre* », mais au contraire en se réalisant, en se créant, en se réinventant. Au final, dans le processus de l'annonce du Royaume de Dieu, il est important d'accompagner le continent dans son désir de « *se nourrir du passé pour mieux aller de l'avant* ».

DYNAMIQUE SANKOFA DE LA RÉALITÉ AFRICAINE ET ROYAUME DE DIEU

L'expérience des Voyages d'intégration africaine (V.I.A) m'a donné de penser que les Africains, notamment les jeunes, ont besoin de lieux de culture, de convivialité, de vivre-ensemble où il est possible de faire communauté, de construire un monde de l'*en-commun*. À l'intérieur de cette quête d'un autre monde se joue la question de la réappropriation des espaces informels traditionnels comme sources et ressources pour examiner l'avenir, en prenant en compte le réel du présent et la mémoire du passé.

³¹ Séverine KODJO-GRANDVAUX, *Devenir vivants*, Philippe Rey, 2021, p. 151.

C'est en cela que la dynamique *Sankofa* est intéressante. Le terme *Sankofa* veut dire « *se nourrir du passé pour mieux aller de l'avant* ». Le *Sankofa* est un symbole de la sagesse Akan (peuples habitant le Ghana et la Côte d'Ivoire). C'est une juxtaposition de différents mots Akan : San qui signifie « Retourne », Ko qui veut dire « Va », et Fa qui signifie « Rappelle », l'ensemble pouvant se traduire par : « *Aller chercher l'information à la source* » ou « *Retour aux sources, pour se nourrir du passé pour mieux faire face au futur* ». Le symbole du *Sankofa* est un oiseau mythique. On dira plutôt un oiseau migrateur qui vole vers l'avant et qui dans le même temps, a la tête tournée en arrière. Ce symbole démontre que le passé peut guider et indiquer le chemin au présent pour préparer l'avenir. En plus, cet oiseau se retourne pour attraper son œuf perdu. De là, il n'y a qu'à comprendre que le passé est le chemin de la connaissance, symbole de la sagesse et du respect de la nature, donc de soi. C'est un peu comme l'automobiliste qui regarde dans son rétroviseur pour avancer en toute sécurité. Il ne faut donc pas reprocher aux Africains de ressasser le passé, car « *la voie la plus courte vers l'avenir est toujours celle qui passe par l'approfondissement du passé* » (Aimé Césaire). En fait, l'histoire sans mémoire mène à l'aliénation du passé, et une discontinuité avec l'avenir. Le *Sankofa* permet de dialoguer avec le passé et l'avenir pour faire naître des idées nouvelles.

Séverine Kodjo-Grandvaux écrit que « *faire mémoire, c'est porter en soi une utopie active* »³². Le *Sankofa* enseigne qu'il est possible pour l'Afrique de rechercher le meilleur de sa tradition à travers les voies de sa propre modernité. D'où l'importance de travailler à faire connaître l'héritage des traditions de sagesse qui animent le tissu social africain. L'écrivain malien Amadou Hampâté Bâ a œuvré inlassablement pour préserver le patrimoine culturel africain, dont il considérait que l'oubli ou la méconnaissance priveraient les Africains des ressources morales et intellectuelles indispensables et les livreraient aux façons de penser des autres ; ce qui les empêcherait de participer sur le même pied que les autres au concert des civilisations. Si je pense comme toi, que pourrai-je t'apporter de nouveau ?

³² Séverine KODJO-GRANDVAUX, idem, p. 153.

Le *Sankofa* enseigne au religieux assomptionniste africain de développer « *un désir de connaissance* »³³ de l'histoire de l'Assomption, de l'histoire du fondateur, avec la vision qui a été la sienne, le projet qu'il a formulé et la mission qu'il a donnée à ses héritiers. Mais, comme une « *fondation n'est pas uniquement un acte du passé* », le religieux assomptionniste africain doit s'autoriser un « détour » du côté des ressources culturelles africaines, à partir d'une analyse rigoureuse de la situation actuelle de l'Afrique, pour trouver des réponses aux défis actuels. Les « nouveaux venus » que sont les religieux des jeunes fondations, en Afrique et en Asie, appuyés sur l'expérience des anciens, sont bien placés pour inventer l'avenir. « *L'avenir est ce que nous créons.* »³⁴ Il n'y a pas d'avenir prédéterminé, parce que l'avenir est, selon Paul Valéry, *construction*. Il est du domaine de la liberté. Il dépend de nous.

Très peu de familles religieuses internationales ont pris le temps de « faire mémoire » du passé où les relations entre les hommes ont souvent été compliquées. En novembre 2014, en ouvrant l'Année de la Vie consacrée, le pape François avait fixé trois objectifs : « *regarder le passé avec reconnaissance, vivre le présent avec passion et embrasser l'avenir avec espérance* ». C'était la meilleure voie pour s'engager dans l'interculturalité et dans l'internationalité. Mais, ici et là, on s'est contenté de « répéter » les mots du Pape sans en faire véritablement des sujets de réflexion. Les Sœurs de la Providence de la Pommeraye auront été plus audacieuses que d'autres, en organisant un colloque international sur « *Dignité sans frontières, une mémoire à libérer, une histoire à construire* »³⁵. Elles ont compris que nul ne sort indemne de l'oppression coloniale : ni le colonisé, qui intériorise les façons de penser du colonisateur, ni le colonisateur, que corrompt psychologiquement la culture de l'oppression³⁶.

³³ Cf. Jean-Michel BROCHEC, « Emmanuel d'Alzon encore fondateur aujourd'hui ? » Conférence donnée à Layrac le 17/11/2021 à l'occasion des 141 ans de la mort du P. d'Alzon.

³⁴ Souleymane Bachir DIAGNE, *L'Encre des savants. Réflexions sur la philosophie en Afrique*, Paris-Dakar, Présence africaine-Codesria, 2013, p. 64.

³⁵ Cf. *Dignité sans frontières. Une mémoire à libérer, une histoire à construire*, Mariannick CANIOU et Jean-François PETIT (dir.), Karthala, Paris 2019.

³⁶ Cf. Ashis NANDY, *L'Ennemie intime. Perte de soi et retour à soi sous le colonialisme* (1981), trad. Annie Montaut, Paris, Fayard, 2007.

Lors de son discours de clôture de la Conférence épiscopale de France, le 8 novembre 2021, Mgr Éric de Moulins-Beaufort a laissé entendre que « *la mémoire de l'esclavage mériterait de notre part un examen de conscience. C'est la croix et ce sera la gloire de notre époque que de regarder sans illusion les relations entre les humains* »³⁷. On ne peut sauter à pieds joints, sans des préalables, dans la culture de l'interculturalité et l'internationalité. Ce que Paul Ricœur appelle « *des blessures symboliques appelant guérison* »³⁸ sont emmagasinées souvent dans les archives de nos mémoires collectives sur lesquelles il nous faut travailler. Par ailleurs, beaucoup de fruits, hérités de la pensée africaine, se trouvent encore exposés à une forme d'ignorance, alors que certains de ses systèmes de pensée peuvent inspirer l'intelligence collective de l'humanité. Il nous faudra être attentif à cela, dans la formation.

FORMER AU SERVICE DU ROYAUME DE DIEU

Aujourd'hui, les trois-quarts des religieux de notre congrégation ne sont pas européens. Les notions de « basculement » et de changement de « paradigmes » ont déjà été évoquées ailleurs. Peut-être, parlerons-nous un jour de « basculement épistémologique » ! De mon point de vue, la présence *qualitative* à l'Assomption importe plus que la présence *quantitative*. La raison est simple : les défis auxquels nous faisons face dans l'annonce du Royaume de Dieu appellent une révolution des pratiques, notamment dans la formation des ressources humaines pour la congrégation.

Les réalités de nos communautés assomptionnistes en Afrique ne sont pas au-dessus de tout soupçon. Peut-être même, dans les vocations africaines, réside-t-il des surprises d'un avenir qui cherche à naître pour l'Assomption. Qui sait ? Mais, peut-être aussi que ce que l'on considère comme un signe de vitalité, du fait du nombre des

³⁷ <https://eglise.catholique.fr/actualites/dossiers/assemblee-pleniere-de-novembre-2021/520477-discours-de-cloture-de-lassemblee-pleniere-de-la-conference-des-veques-de-france-le-lundi-8-novembre-2021/>

³⁸ Cf. Paul RICŒUR, *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, Paris, Seuil, 2000, p. 96.

vocations, peut constituer une source d'interrogations. Chez beaucoup d'entre nous cohabitent, pour le pire, diverses figures, soit simultanément, soit successivement. Des vies morcelées, pas assez unifiées, qui nous éloignent de notre identité. Il suffit de lire souvent certaines *Cartes de visite* du Supérieur Général pour s'en rendre compte.

Bien sûr, on a souvent repris la phrase de saint Augustin : « *Mieux vaut un boiteux sur la route qu'un coureur hors de la route.* » (Sermon 169) Cela dit, quand nous sommes trop nombreux à boiter sur plusieurs registres, sur la route, cela devient difficile pour le dynamisme de la congrégation dans l'annonce du Royaume. Le contexte socio-économique du continent africain fait que souvent l'entrée en religion ressemble à une véritable « *aventure ambiguë* ». De fait, le fantasme à combattre, selon les mots du pape François, « *est l'image de la vie religieuse vue comme refuge et consolation devant un monde 'extérieur' difficile et complexe* ». Pour y arriver, il faut donner du temps au temps de la formation. Il faut aussi, dit-il, « *des formateurs capables de suivre vraiment les personnes* ».

Selon le pape François, « *nous devons former le cœur. Autrement, nous formons des petits monstres. Et ensuite, ces petits monstres forment le peuple de Dieu* ». Ce qu'enseigne le pape, c'est que la formation ne doit pas être orientée seulement vers la croissance de la personne (ce qui semble être souvent le cas actuellement à l'Assomption), mais aussi et surtout vers la perspective finale de la formation : le peuple de Dieu. En formant les personnes, il faut penser à ceux et celles auprès de qui les religieux seront envoyés. Il faut intégrer cela comme un « critère » de discernement. En clair : n'ayons pas la hantise du nombre, mais celle de la « qualité ». Le pape François ne parle pas de crise des vocations, mais de crise de « qualité ». Aux participants au congrès pour les formateurs de personnes consacrées, en avril 2015, il disait : « *À vous voir si nombreux, on ne dirait pas qu'il existe une crise des vocations !* » Et il ajoutait : « *La crise de qualité... Je ne sais pas si c'est écrit, mais il me vient maintenant l'envie de dire : regarder les qualités de beaucoup, beaucoup de personnes consacrées...* »

On l'aura compris : pour l'annonce du Royaume en terre africaine, « *nous devons nous habituer à penser* » (pape François). Cela suppose

que chacun prenne au sérieux la question de la formation et de la formation permanente. Les poulets grillés à l'ail du Burkina Faso, l'attiéké-poisson de Côte d'Ivoire, la bonne bière du Togo et de la RDC ne suffisent pas à faire de nous des religieux solides, heureux, tisserands et architectes du Royaume. Sur le continent, l'Assomption a besoin de religieux-bâisseurs.

L'Afrique a besoin d'architectes du Royaume : des bâtisseurs du Sahel, du désert, de la montagne, de la savane arborée, de la forêt aussi³⁹. Dit autrement, nous avons besoin de religieux enracinés dans le réel, connectés à la culture, à la société, au climat, à la géographie humaine et physique des lieux où ils sont envoyés en mission. C'est de cette manière que leur « art » au service du Royaume de Dieu aura du sens pour leurs contemporains. Nous n'avons pas à être des « produits exotiques » au sein de la congrégation, mais des passeurs.

En tout cas, même dans les congrégations comme la nôtre, les connaissances ne peuvent être simplement transférées (je pense par exemple aux modalités de gestion des affaires économiques). Elles doivent être acquises, apprises et réinventées, sur la base des vastes réservoirs de savoirs locaux. L'Assomption n'est pas une congrégation abstraite. Elle s'établit en des géographies différentes, lesquelles influent sur nos pratiques qui façonnent différentes manières d'être dans la congrégation. Notre présence au côté des jeunes peut ouvrir des portes à des sauts qualitatifs vers des situations nouvelles pour l'Afrique.

LE « ROYAUME AUJOURD'HUI » ET LA JEUNESSE AFRICAINE

Pour annoncer le Royaume de Dieu en Afrique, l'Assomption ne peut tenir en médiocre estime la pastorale de la jeunesse. « Pastorale » ? Est-ce vraiment le mot qui convient ? « Compagnonnage », peut-être ! Car, à lire l'exhortation *Christus vivit* du pape François, l'enjeu n'est plus tellement d'imaginer, ici et là, un manuel de pastorale des jeunes ou un guide de pastorale pratique, mais de dégager des pistes pour une plus grande implication des

³⁹ Je me laisse aisément inspirer par ce qu'écrit Felwine Sarr, dans *Afrotopia*, p. 144.

jeunes dans la vie de l'Église et de nos sociétés, en leur faisant confiance. En fait, pour l'Afrique et en Afrique, il nous faudra tracer des perspectives toniques pour une jeunesse africaine nombreuse et l'inviter à s'affirmer dans la pensée et dans l'action, et pas seulement dans des « réactions postcoloniales ou des indentifications chromatiques »⁴⁰.

Les Voyages d'intégration africaine peuvent prétendre avoir travaillé dans ce sens, depuis plus de dix ans. En fait, on observe que l'explosion du nombre de jeunes en Afrique, représente un défi. On estime même que dans moins de trois générations, 41% de la jeunesse mondiale sera africaine. Or, actuellement, environ 54% des jeunes africains sont sans emploi, et plus de trois quarts vivent avec moins de 2 dollars US par jour⁴¹. L'investissement dans la jeunesse, selon qu'il sera élevé ou faible, constituera une bénédiction ou une malédiction pour le continent.

L'Assomption doit assumer les interrogations des jeunes. C'est parmi eux que sortiront les cadres dirigeants, les hommes d'affaires, les penseurs et les artistes susceptibles de marquer le destin de l'Afrique⁴². Parce qu'elle est centrée sur le Royaume de Dieu, la congrégation des Augustins de l'Assomption devra travailler à fonder une utopie active – rien à voir avec de douces rêveries – qui repère les signes du moment, ainsi que ce qui germe sur le continent. Ici, très précisément, l'utopie africaine consistera à frayer de nouveaux chemins du vivre-ensemble, à réentendre la Parole de Dieu sur le Royaume comme une réponse qui ouvre de nouvelles possibilités d'existence pour les jeunes. En clair, il s'agira de créer les conditions de vie meilleures pour les jeunes dans un monde où ils sont condamnés à « rêver » de partir, quitte à aller mourir dans le désert ou en mer aux portes de l'Europe. Il nous faut inventer les moyens de démystification de l'Eldorado occidental. Notre foi d'assomptionnistes

⁴⁰ Cf. Ibrahima Thioub, « Stigmates et mémoires de l'esclavage en Afrique de l'Ouest : le sang et la couleur de peau comme lignes de fracture », *Nouvelles Annales africaines*, édition spéciale, 2012, 14-24.

⁴¹ Carlos LOPEZ, *L'Afrique est l'avenir du monde. Repenser le développement*, Seuil, Paris, 2021, p. 167.

⁴² Cf. Jean-Marc ELA, *De l'assistance à la libération. Les tâches actuelles de l'Église en milieu africain*, Ed. L'Épiphanie, Kinshasa, 1980, p. 3.

africains nous appelle à hâter la venue de conditions de vie meilleures, et des perspectives heureuses pour nos contemporains. De l'intérieur, comme dans ses diasporas, les jeunes rêvent d'une Afrique debout, puissante et singulière au sein de l'humanité, une Afrique capable de greffer sur des traditions autochtones millénaires un noyau de technologie futuriste.

Fondamentalement, au moins pour l'Afrique, le prochain Chapitre général des assumptionnistes devrait se donner comme priorité la jeunesse. Un des grands défis actuels de l'Afrique est la formation de sa jeunesse, pour qu'elle construise ses propres pyramides. L'Assomption sera un « signe » du Royaume de Dieu pour l'Afrique si elle réussit à donner aux générations actuelles les raisons de vivre et d'espérer.

En lançant les voyages interreligieux et interculturels d'intégration en 2009, nous cherchions, entre autres, à dépasser les survivances du rapport colonial et à mettre en place les éléments de l'estime de soi, de la confiance en soi, par le détour d'une meilleure connaissance historique, culturelle, épistémique et politique du continent. Nous assumions ainsi, à notre manière, à partir de l'Afrique de l'Ouest, l'interrogation qui sera plus tard celle du pape François dans *Christus vivit* : « *Si quelqu'un vous fait une proposition et vous dit d'ignorer l'histoire, de ne pas reconnaître l'expérience des aînés, de mépriser le passé et de regarder seulement vers l'avenir qu'il vous propose, n'est-ce pas une manière facile de vous piéger avec sa proposition afin que vous fassiez seulement ce qu'il vous dit ?* ». En tout cas, ces Voyages, auront été, à leur manière, une voie pour rompre avec les « *dénominations handicapantes, limitatives, réductionnistes, celles qui confinent à une dimension déficiente* », ne voyant en l'Afrique et en les Africains que des « *sous-développés* », des « *pauvres* », des « *clandestins* ». La reconquête de soi, celle de la confiance de soi, passe par une narration de son histoire.

CONCLUSION

Pour parler de l'annonce du Royaume de Dieu aujourd'hui en Afrique, j'ai suggéré de prendre en compte les utopies africaines, en ayant à l'esprit que dans la notion de Royaume de Dieu se résument

toutes les utopies que les hommes imaginent pour conjurer les malheurs. Cela a des conséquences pratiques, comme s'engager en faveur des questions de justice et de paix, ou encore accompagner le continent africain, dans son désir d'unité. Notre mission en faveur du Royaume de Dieu ne pourra pas non plus faire l'économie d'une vraie collaboration avec l'Église, car l'annonce de l'espérance du Royaume est une aventure solidaire, qui prend en compte, non seulement les besoins, mais aussi les imaginaires et les symboles des populations. Nous avons besoin d'inventer et de créer une autre Afrique à la mesure des enjeux du moment. L'histoire africaine sollicite nos initiatives, nos audaces.

L'économiste togolais Kako Nubukpo l'a indiqué récemment, « *l'éducation est un des enjeux majeurs du continent africain, compte tenu du fait que la majorité des individus a moins de 20 ans* »⁴³. C'est l'éducation qui nous permettra d'inventer le monde de demain. Le mot du savant antique peut être repris ici : « *Donnez-moi un levier et je soulèverai le monde* » - autrement dit, travaillons à l'Unité africaine et à la formation de la jeunesse, et nous aurons contribué à l'avènement du Royaume de Dieu. Bien sûr, en Afrique, rien n'est facile, mais il y a des raisons d'espérer, car à côté des forces négatives il existe des forces positives puissantes qui poussent le continent dans le bon sens. Et puis, il faut compter aussi avec le tempérament africain, qui est aussi capable du meilleur ; et ce facteur humain, souvent négligé par ceux qui projettent leurs fantasmes sur le continent, peut jouer un rôle positif, justifiant, mais cette fois-ci dans le sens positif et salutaire, l'antique et fameux adage : « *Ex Africa semper aliquid novi.* » De l'Afrique, il faut s'attendre à voir jaillir toujours quelque chose de nouveau.

P. Jean-Paul SAGADOU
Abidjan, Côte d'Ivoire

⁴³ Cf. Kako NUBUKPO, *L'urgence africaine. Changeons le modèle de croissance !* éd. Odile Jacob, Paris, 2019, p. 214.

P. BERNARD HOLZER

Missionnaire pour le Royaume en Asie

Je suis parti vivre en Asie il y a 16 ans. Je débarquais à Manille, aux Philippines. J'avais 58 ans. La foi catholique y est arrivée cinq siècles plus tôt.

Je commence par découvrir des églises pleines, une foi vibrante et fervente, de nombreuses traditions populaires : la fête du Black Nazarene, du Santo Nino, la Semaine sainte avec ses processions, ses flagellants et ses crucifiés, les veillées sur les tombes à la Toussaint... Dès le 1^{er} septembre, les chants de Noël inondent les supermarchés, les transports, les radios... Noël est célébré pendant près de six mois. Les Philippins aiment la Vierge Marie, l'adoration au Saint-Sacrement, les neuvaines, les messes – il y en a dans les grands magasins le dimanche, dans les banques, dans les commissariats de police... Les religieux portent l'habit et les religieuses sont fières de leur voile. Les images et les statues des saints sont partout. On prie avant les repas (même au restaurant), au début et à la fin des réunions, avant le Conseil des ministres. La séparation de l'Église et de l'État à la mode philippine ferait sourire plus d'un Français !

Quel choc pour un religieux français qui a pourtant vécu douze ans à Rome ! La présence et le poids de l'Église sont plus prégnantes que dans mon Alsace natale dans les années 1950 !

Je découvre aussi le fossé entre riches et pauvres, les murs établis entre ceux qui vivent dans des villages sécurisés et fortifiés et ceux qui vivent dans des bidonvilles. Ces pauvres sont mal à l'aise dans les églises climatisées. Je suis sidéré par la corruption à tous les niveaux, les addictions aux jeux, à la drogue, à internet. Ce pays qu'on dit le plus catholique d'Asie est le plus corrompu du continent ! Sans parler de la violence et de l'impunité.

Au fil des ans, je constate combien la sécularisation et le matérialisme ont gagné la société, l'absence de la jeunesse dans les églises, le déclin des vocations.

NAISSANCE D'UNE VIE MISSIONNAIRE

En relisant mon cheminement, je redécouvre combien Dieu a conduit mes pas en se servant de nombreux intermédiaires.

Enfant, j'ai été fasciné par l'Asie à travers des récits d'aventuriers, de saints et de missionnaires (la plupart martyrs), les aventures de Tintin (*Le Lotus bleu* et *Tintin au Tibet*). En classe, je rêvais devant les grandes cartes murales aux noms évocateurs : Pondichéry, Phnom Pen, Saïgon, Shanghai, Canton, Pékin... Je vibraï devant les découvertes, les conquêtes, les résistances... Plus tard, les romans de Pearl Buck et d'André Malraux...

A l'alumnat de Scherwiller, j'ai connu des assumptionnistes anciens missionnaires de Mandchourie. Puis, à Miribel-les-Échelles, le P. Antoine Wenger, rédacteur en chef de *La Croix* venu rédiger là ses chroniques de Vatican II, nous racontait son voyage en Chine...¹ J'étais attiré déjà par ce continent le plus peuplé du monde.

Mon noviciat à Pont-l'Abbé d'Arnould fut ma première expérience internationale avec des frères de Belgique, d'Espagne, d'Irlande, d'Italie, de Yougoslavie et de Madagascar. Au fronton de la grande porte d'entrée, ce titre évocateur : « *Séminaire des Missions Assumptionnistes Françaises en Orient, Afrique et Amérique du Sud* ». Une invitation à découvrir le monde !

A Layrac, dans notre séminaire de philosophie, la rencontre de missionnaires assumptionnistes d'Amérique latine et de Madagascar enflammaient nos esprits. Je me souviens particulièrement du témoignage du P. Paul Riou, engagé dans les bidonvilles de Rio de Janeiro, et aussi des frères engagés dans le monde ouvrier.

¹ Cf. *Les trois Rome*, DDB 1991, p. 167-171, et le journal du P. Antoine édité par Françoise Paoli, 1919-2009. *Une passion russe et quelques jalons œcuméniques*, Rome 2013, Tome I, notamment p. 282-283.

L'AVENTURE DU CCFD

Après des études de théologie à Strasbourg, où je suivais des cours sur les religions et les traditions asiatiques, ma découverte de l'Asie s'est faite comme responsable du CCFD (Comité catholique contre la faim et pour le développement)². J'ai fait un premier voyage en Indonésie, au temps où le passage des Tropiques était salué par du champagne et la remise d'un diplôme. Je me suis rendu aux Philippines au temps du dictateur Marcos et du cardinal Sin, en Malaisie puis en Corée du Sud où j'ai été reçu par le cardinal Kim. En Inde, je rencontrais des paysans hindous et des dalit (« intouchables »). J'ai eu la chance d'une rencontre privée avec le Dalaï Lama. Je découvrais l'Asie militante, des hommes et des femmes qui luttait pour leur dignité et leur liberté.

Je me suis rendu pour la première fois au Vietnam en 1984, sous un strict contrôle des services de sécurité du Parti communiste. Notre congrégation n'y était pas encore établie. J'y retournerai souvent. Les églises étaient pleines. Les fidèles – toutes générations confondues – se rassemblaient quotidiennement à 4h30 du matin pour le chapelet et la messe.

Puis j'ai eu la chance d'être invité à en Chine. J'y avais été encouragé par le cardinal Silvestrini, alors Secrétaire pour les relations du Saint-Siège avec les États, et le pape Jean-Paul II lui-même qui souhaitait s'y rendre. Le cardinal Etchegaray m'invitait à la persévérance et à la patience, à l'ouverture d'esprit aussi : « *Si vous voulez travailler avec la Chine, ne pensez pas en années ou en siècles, mais en millénaire !* » Ceux et celles qui travaillent avec ce peuple en font régulièrement l'expérience. Je me suis aussi rendu au Cambodge à la sortie du génocide khmer et j'ai visité le Japon.

Je découvrais ainsi un continent extraordinairement divers : l'Asie du Sud (Inde, Pakistan, Sri Lanka et Bangladesh – que je connais peu), l'Asie « des baguettes » (Chine, Corée et Vietnam) et l'Asie des îles (Philippines et Indonésie). Je prenais conscience de la diversité des peuples, des cultures, des traditions, des religions, des écritures et des langues, des histoires douloureuses y compris des colonisations et des

² Cf. mes deux livres, *Les risques de la solidarité* (Fayard, 1989) et *Les leçons de la solidarité* (Centurion, 1994).

missions chrétiennes. Sans oublier les paysages, les plages, les terrasses de rizières, les traditions culinaires (il y en a de fameuses !)... Je ne parlerai plus guère de « l'Asie » en général !

Derrière les sourires, des régimes souvent très durs et violents comme en Chine, au Myanmar, en Thaïlande, au Vietnam, aux Philippines, en Indonésie et en Corée. L'histoire des persécutions est un révélateur pertinent de la difficulté des rencontres de cultures.

Dans ce continent des grandes religions où l'Église catholique reste très minoritaire (sauf aux Philippines), les évêques prônent un triple dialogue : avec les cultures, les religions et les pauvres, auquel ils ont ajouté récemment le dialogue avec la nature.

LE PLONGEON AUX PHILIPPINES

Pendant douze ans à Rome, j'ai été le conseiller de deux Supérieurs généraux. J'ai suivi avec intérêt l'accueil de nos premières vocations asiatiques, venues de Corée, du Vietnam et des Philippines. J'ai aussi eu la chance d'organiser un colloque d'histoire sur l'aventure missionnaire assomptionniste³.

Pour accueillir les candidats philippins, on jugea préférable de les former aux Philippines mêmes. Au cours d'un voyage exploratoire, l'archevêque de Manille, Mgr Gaudencio Rosales, nous a partagé ses rêves pour une nouvelle congrégation en passe d'arriver dans son diocèse : *« Aidez-nous à former des laïcs, religieux et prêtres pour passer d'une religiosité populaire à une foi personnelle en Jésus Christ qui transforme la société. Donnez-nous des prêtres prêts à vivre avec les pauvres, car je n'en trouve guère ! Trouvez des moyens pour aider l'Église qui est en Chine, car chaque fois que je vois le pape – j'en ai rencontré plusieurs -, il me demande comment nous prenons soin de cette Église. »* Ces paroles d'un pasteur allaient orienter nos premiers apôtats

³ *L'aventure missionnaire assomptionniste*, actes du Colloque d'histoire pour le 150^e anniversaire des Augustins de l'Assomption (Lyon-Valpré, 22-26 novembre 2000), Collection « Recherches Assomption » n° 1.

Notre petite communauté⁴ a commencé à s'installer, découvrir le pays, apprendre la langue locale (le tagalog), créer des relations... Puis à lancer les premières initiatives pastorales en nous souvenant des propos du cardinal de Manille : implanter Bayard en adaptant ses outils de formation, créer une ONG (Kaloob) pour être proches des pauvres et une école de langues pour les religieuses et prêtres chinois venant étudier à Manille (ils étaient près de 500 vers 2010).

Pour nous aider, la famille de l'Assomption⁵, la famille augustinienne réunit au sein de l'APAC (Asia Pacific Augustinian Conference), les formateurs d'autres congrégations dans le cadre de l'inter-noviciat et de l'inter-postulat et de l'Association des Supérieurs Majeurs. Le partage de nos préoccupations avec des Philippins nous a aidés beaucoup.

Le Supérieur général m'a confié l'animation de la Coordination inter-asiatique assomptionniste, voulue par le Chapitre général de 2011. Pendant plus de dix ans, j'ai essayé de fédérer les frères d'Asie pour constituer ce qui va devenir le Vicariat d'Asie-Océanie. Le dialogue interculturel reste un défi, sans langue commune entre nous. Il s'agit d'apprendre à se connaître, à accepter et respecter les différences pour en faire un enrichissement mutuel, apprendre à « *tirer de son trésor du neuf et du vieux* » (Mt 13, 52). L'expérience de l'Indonésie cherchant à respecter l'interculturalité serait intéressante à explorer ici. Cet apprentissage a pour cadre aujourd'hui ma communauté de Manille, où je vis aujourd'hui avec cinq Philippins, deux Vietnamiens, un Indonésien, un Coréen et deux Burkinabé.

VISAGES DE LA MISSION AUJOURD'HUI

Dans notre Vicariat d'Asie, la mission la plus exigeante est la formation de religieux et de prêtres qui annoncent et vivent le message de Jésus dans leur propre culture. Les lignes d'action que nous avaient

⁴ Les autres membres en étaient les PP. Gilles Blouin, Québécois, Jean-Marie Adubango Chuvi, Congolais, et deux Philippins, Alex Castro et Clemente Boleche.

⁵ Religieuses de l'Assomption (présentes aux Philippines depuis 1892), Petites Sœurs de l'Assomption (2000-2014), Oblates de l'Assomption (2010-2018) et Orantes de l'Assomption (2010-2019).

indiquées le cardinal Rosales, confirmées par le cardinal Tagle, restent des balises sûres :

- D'abord, passer d'une religiosité populaire à une foi personnelle en Jésus-Christ qui transforme la société.

La religiosité populaire est profondément enracinée dans la société philippine, rassemblant des millions de fidèles. La résilience, marquée par une foi en un Dieu protecteur : « *Dieu sait pourquoi* », est comme une seconde nature.

Plusieurs évêques dénoncent cependant le « parochialisme » et le cléricisme ambiants : une Église centrée sur la paroisse, son organisation et son curé. Ces traits sont encore accentués dans des pays où l'Église catholique est minoritaire, attaquée, persécutée, dans des cultures baignées de confucianisme et de communisme. Les paroisses sont superbement organisées, mais Jésus est-il annoncé ? Beaucoup de prêtres en ville ne se rendent pas compte que leur église se vide peu à peu, que les pauvres et les jeunes n'y ont pas leur place, tant nos langages et nos rites sont loin de leur compréhension et de leurs préoccupations immédiates. Cela demande une formation sérieuse et adaptée. C'est une urgence.

- En même temps, il s'agit d'aller vers les pauvres, non pour leur délivrer nos savoirs et nos dogmes, mais pour les écouter et les encourager dans leurs efforts pour vivre dignement. La « sortie » vers les pauvres et les périphéries, souhaitée par le pape François, demande détermination, formation et imagination.

La préparation du Synode sur la synodalité a bien illustré ce point. Dans certains diocèses, peu de concertation ; dans d'autres, une discussion confisquée par les équipes en place ; ailleurs, des sorties à la rencontre des habitants des bidonvilles, des ouvriers, des pêcheurs. Commentaire du cardinal Advincula, archevêque de Manille : « *Au cours de nos consultations synodales aux Philippines, l'une des prises de conscience les plus troublantes est que notre Église locale est loin d'être l'Église des pauvres que nous aspirons à être... Il y a un fossé sombre et large entre l'Église et les pauvres de notre pays. L'Église ne connaît pas les pauvres, et ces pauvres ne connaissent pas l'Église. Nos frères pauvres et marginalisés ont le sentiment que leurs points de vue et leurs valeurs sont ignorés dans nos communautés et organisations ecclésiales.* »

Les communautés ecclésiales de base sont de vrais laboratoires pour répondre à ces deux défis. Elles réunissent chaque semaine les gens des quartiers en l'absence d'un prêtre (qui ne peut leur rendre visite qu'une fois par mois ou tous les deux mois) : on y écoute la Parole de Dieu, on la médite ensemble, on prie pour les besoins de la communauté et du monde, on s'entr'aide. Cela a été particulièrement vrai pendant la pandémie de la Covid-19 et quand surviennent les typhons.

Enfin, il s'agit toujours de sortir pour être attentifs à ceux qui s'éloignent de l'Église pour connaître et soutenir les Églises-sœurs, dialoguer avec les autres religions, et s'unir au service des grandes causes d'aujourd'hui comme la crise climatique, les droits de l'homme, la corruption, l'exclusion, la faim... Autant de lieux où le témoignage de la vie consacrée est attendu. Cela requiert de l'imagination et du courage pour inventer de nouvelles formes de présence, un langage qui puisse être compris de tous. Il faudrait reprendre à nouveaux frais l'effort d'inculturation en panne, me semble-t-il, ces dernières années.

ALLER À LA RENCONTRE DE L'AUTRE

« Le Royaume des cieux est comparable à du levain... à un filet qu'on jette en mer et qui ramène toutes sortes de poissons... » (Mt 13, 33, 47)

La mission, nous l'aurons vu à travers ce cheminement, ne se fait pas seul, mais avec beaucoup d'autres. Dans le silence aussi et la prière. Les larmes parfois.

Pour nous Assomptionnistes, elle se vit en communauté, en Église.

Nous faisons alors l'expérience que Dieu nous précède. Il nous accompagne et nous guide patiemment et de façons souvent inattendues, voire surprenantes. Il nous donne sa force - en son temps -, celle de la patience et de la persévérance ; de l'action de grâce aussi, car c'est lui qui agit : *« Qu'il dorme ou qu'il soit debout, le nuit et le jour, la semence germe et grandit, il ne sait comment. » (Mc 4, 27)*

Pour moi, être missionnaire, c'est aller à la rencontre des autres, ils nous mènent à Dieu.

Mais reste une question lancinante : quelle Bonne nouvelle annonçons-nous à un monde qui a peur... de ceux qui sont différents, pauvres, exilés, immigrés ?

Montre-moi comment tu traites le pauvre et l'étranger parmi vous, et je te dirai si tu crois en l'homme et si tu crois en Dieu !

P. Bernard HOLZER
Manille, Philippines

P. JOSÉ MIGUEL DÍAZ AYLLÓN

El Reino de Dios y la liberación Entre la espera escatológica y la historia de nuestro caminar

El Reino de Dios en la tradición bíblica se nos presenta en una doble dimensión. Por un lado, es la promesa de un horizonte en el que viviremos en perfecta armonía con la voluntad de Dios, que siempre está más allá de nuestro caminar histórico y que se convierte en la meta que anima la marcha y sostiene la comunión del pueblo que peregrina hacia la plenitud en Dios, su Patria definitiva al final de los tiempos. En segundo lugar, el Reino de Dios siempre es proceso histórico, camino que confronta la contradicción del pecado, el sufrimiento y la muerte, y que se alegra en los espacios de la misericordia, el perdón y la acción que libera a las víctimas de la historia del sufrimiento y del pecado. Entre la espera escatológica de la promesa definitiva del amor de Dios que Reina de manera absoluta, y la historia de nuestro caminar, está el compromiso con la liberación.

Reino de Dios designa ante todo un acontecimiento: la decisión de Dios de reinar en su pueblo, en la humanidad y en toda la creación. El Señor no busca imponer su voluntad a toda costa, más bien establece una alianza incondicional, cuyo contenido es una relación personal y personalizadora, que implica una cercanía total, y que, porque está impulsada por el amor, es fuente de libertad. Dios se acerca y se une a la humanidad.

Jesús anuncia de esta manera la Buena Noticia del Reino de Dios. Con su Palabra y sus acciones nos muestra la voluntad del Padre que se actualiza primero en Él mismo y luego en sus discípulos. La soberanía de Dios en Jesucristo es servicio amoroso y entrega total hasta dar la vida.

Pero muchas veces la expresión “Reino de Dios” en el Evangelio se refiere, además de al proceso en el que va anunciando y actualizando el Reino en la historia, al resultado de ese proceso, que es un mundo reconciliado, la salud de los enfermos, la reintegración de los

excluidos en una familia hecha por todos los pueblos, una vida feliz, el gozo de la abundancia y el reconocimiento mutuo, el descanso en la plenitud. Es a ese estado que resulta del proceso integral y total de liberación, que podemos designar propiamente reino de Dios.

Resumiendo, digamos entonces que el Reino de Dios no es sólo la acción definitiva de Dios que se realiza en la Plenitud de los tiempos, sino el camino que hace el mismo Dios con su Pueblo en la historia suscitando en ella procesos de liberación que si bien son parciales e incompletos, apuntan definitivamente a la plenitud.

EL DIOS QUE SE ACERCA

La acción de Dios que reina sobre su pueblo está marcada por experiencias de cercanía, misericordia y justicia que liberan a las víctimas de toda opresión restableciendo su proyecto de paz y fraternidad.

Dios escucha el clamor de su Pueblo y acude en su auxilio. Lo libera y lo guía por largos caminos, a veces muy difíciles, hacía el lugar en el que su promesa se cumple. Esta es la experiencia fundacional del pueblo del Antiguo Testamento:

«Mi padre fue un arameo errante, que bajó a Egipto y habitó allí con pocos hombres, y allí creció y llegó a ser una nación grande, fuerte y numerosa; y los egipcios nos maltrataron y nos afligieron, y pusieron sobre nosotros dura servidumbre. Y clamamos a Yahvé, el Dios de nuestros padres; y Yahvé oyó nuestra voz, y vio nuestra aflicción, nuestro trabajo y nuestra opresión... y nos sacó de Egipto con mano fuerte, con brazo extendido, con grande espanto, y con señales y con milagros.» (Dt 25, 5-8)

Pero esta cercanía de Dios se hace íntima en la encarnación. Jesucristo, Hijo de Dios e Hijo del hombre, asume nuestra fragilidad, vive la marginación y la pobreza, comparte la suerte del refugiado perseguido y del inocente perseguido por la injusta legalidad que termina por condenarlo a muerte en un camino que actualiza el Reino y lo propone, al mismo tiempo, a la humanidad entera a través de sus discípulos.

Por eso, aceptar el anuncio del Reino de Dios y buscar su justicia es en primer lugar, un ejercicio de contemplación. Solo contemplando a Jesucristo podemos poner en práctica su voluntad.

Si contemplamos a Jesús, descubriremos que mira “desde dentro” las situaciones en las que los hombres nos hemos apartado del plan de Dios, su Padre. Jesús mismo se hace pobre y marginado para consolar, enseñar y sanar a los que sufren; se solidariza con ellos y se indigna por su situación. Como discípulos de Jesucristo, nuestro compromiso con el Reino de Dios empieza con el compromiso a mirar de cerca la realidad, a dejarnos tocar por el dolor que no es querido por Dios. Solo mirando de esta manera podemos empezar un camino de compromiso con el proyecto de liberación con el que estamos llamados a actualizar el Reino.

COMPASIÓN E INDIGNACIÓN

Sabemos que la libertad, en su sentido más profundo, no se alcanza a través de un alzamiento armado, pero si exige una decisión de radical ruptura respecto al orden de injusticia, violencia y opresión que destruye la vida de las personas y destruye la creación.

Cómo y por qué tomar la decisión de asumir el conflicto que conlleva el ser diferentes, el conflicto de chocar con la corriente que asume el poder de la riqueza y el inevitable descarte de las personas y las cosas que no resultan útiles y productivas. Para nosotros, la respuesta debe ser más que evidente. Nos oponemos decididamente a todo aquello que destruye la vida porque somos discípulos de Jesús, enviados a anunciar el Evangelio a todo el mundo. No podemos ser cristianos y permanecer en una ambigua y fácil indecisión frente al sufrimiento y sus causas.

Jesucristo se conmovió profundamente, hasta las entrañas al ver el sufrimiento y la indefensión de los pobres. Tuvo compasión de leprosos, ciegos, paralíticos, viudas, niños, pecadores arrepentidos y del pueblo hambriento que lo seguía, pero también se indignó ante aquellos que no fueron capaces de abrir el corazón a la misericordia de Dios, los que se proclamaban santos condenando a la exclusión a los

que no podían ser puros como ellos. En el evangelio escuchamos bienaventuranzas e imprecaciones, Jesús muestra el perdón a la pecadora, pero tampoco dudó en expulsar a los vendedores del templo.

Sentir compasión es el inicio de nuestro compromiso. No podemos ser indiferentes frente al dolor, la enfermedad, el sufrimiento de nuestros hermanos y hermanas. Pero la auténtica compasión implica derribar las barreras con las que tratamos de defendernos para ser capaces de sentir en nosotros el dolor del que sufre. La pregunta del fariseo en el contexto de la parábola del “Buen Samaritano”: “¿Quién es mi prójimo?” deja de tener sentido con el lapidario “Ve y has tu lo mismo” con el que Jesús termina este diálogo. Los seguidores de Jesús debemos salir de nosotros mismos para hacernos prójimos del herido del camino. Tener compasión es aproximarse y compartir el dolor del otro dejándose conmover profundamente para cambiar mis puntos de referencia y actuar como Jesús mismo actuó.

Pero la sola compasión, como práctica aislada y descontextualizada, que no confronta el *status quo*, no basta. Sentir el dolor de las víctimas de la injusticia y la violencia debe llevarnos a una profunda indignación ética. Del mismo modo que no podemos permanecer indiferentes frente a la necesidad del que sufre, no podemos dejar de indignarnos frente a las estructuras sociales y políticas que son la causa de este sufrimiento, y a las personas que en su búsqueda del poder y del dinero, pasan sobre el dolor del inocente y destruyen el futuro de nuestros pueblos.

Seguir a Jesucristo sintiendo una auténtica compasión por el dolor de nuestros hermanos y hermanas e indignándonos profundamente por las situaciones de pecado que causan este dolor están en la base de nuestro compromiso en favor del Reino.

LA LIBERACIÓN, DONDE “LA MISERICORDIA Y LA VERDAD SE ENCONTRARON; LA JUSTICIA Y LA PAZ SE BESARON” (SAL 85, 10)

La liberación de la que hablamos es más que un compromiso social y político con un cambio de estructuras que se imponen para arreglar las injusticias de un pueblo en una situación concreta. Sabemos que los cambios, impulsados por una revolución violenta o por un proceso

democrático, si bien podrían ser mediaciones que resuelven injusticias concretas, no son suficientes para liberar a todo el hombre y a todos los hombres.

La promesa escatológica del Reino y la liberación histórica que Dios realiza en la acción de Jesucristo y de los hombres y mujeres de fe, están marcadas por el deseo de Dios que quiere reinar en todas las dimensiones de la persona humana y en todas sus relaciones y estructuras sociales, políticas y económicas.

Tanto la justicia como la misericordia son susceptibles de ser comprendidos de manera reduccionista. Puede haber justicia sin misericordia y misericordia sin justicia.

La justicia sin misericordia puede llevar a la búsqueda de venganza o al establecimiento de estructuras de poder que imponen leyes que oprimen y crean élites que controlan los órganos de la justicia y el uso legal de la violencia. La sola misericordia, como practica aislada y descontextualizada, que mantiene el *status quo* y calma las conciencias, puede inducir al olvido de la justicia y al mantenimiento de estructuras de muerte que deshumanizan y destruyen la vida de los pobres y el medio ambiente en el que vivimos. Esto puede ocurrir cuando en nombre de la misericordia se pretende, sin crítica alguna, inducir a las víctimas a perdonar a los victimarios, sin que medie el debido proceso de esclarecimiento de la verdad y la reparación del daño restituyendo la dignidad de los que han sufrido violencia.

Sin embargo, en su realidad más profunda misericordia y justicia no pueden desligarse; separarlas equivale a corromper su verdadero sentido.

Para el teólogo jesuita Ignacio Ellacuría, asesinado con algunos de sus compañeros y colaboradores en la Universidad Centro Americana en el Salvador, la justicia es “*la forma actuante del amor en un mundo de opresión*”.

Justicia, misericordia, verdad y paz, están indisolublemente unidas en el proyecto de Dios que se ha expresado en la Ley y los profetas en el Antiguo Testamento. La misericordia de Dios que escucha el clamor de su Pueblo y que actúa liberándolo, continua a manifestarse en la ley

que es consecuencia de la Alianza que surge de la gesta de liberación del pueblo esclavo en Egipto. Recordar y vivir existencialmente esta verdad fundamental crea al Pueblo elegido. El camino de la liberación va entretejiéndose en la historia de Israel que reconoce la acción de Dios como misericordia y justicia que exigen la reconstrucción de la Alianza destruida por el pecado.

La liberación que nos compromete como mediación concreta del Reino, es justicia que nace de la misericordia de Dios que escucha el sufrimiento y libera a sus pobres, proponiéndoles un horizonte de paz y plenitud

Al final de los tiempos la misericordia-amor de Dios triunfará y la justicia y la paz se harán de manera definitiva. El inicio del ministerio de Jesús está marcado por este anuncio: “... *el tiempo se ha cumplido, el Reino de Dios está cerca, arrepiéntanse y crean en el Evangelio*” (Mc 2, 15). Todo su ministerio anuncia que el compromiso misericordioso de Dios se hace presente en el servicio, la compasión, el perdón y la fraternidad vividos en el amor fundamental a Dios y al prójimo. Jesucristo, dando la vida por nosotros nos posibilita a vivir la justicia misericordiosa en lo que somos, anunciamos y hacemos. San Pablo llama a este proceso personal y comunitario de gracia y conversión, justificación.

LOS POBRES Y LA LIBERACIÓN

La promesa del Reino en el que Dios ejerce su voluntad como misericordia y justicia, es en primer lugar esperanza para los pobres, para las víctimas de la historia; para los refugiados y desplazados por las guerras o los desastres naturales, para los discriminados y excluidos. Hablamos de situaciones de pobreza real, situaciones de carencia y fragilidad que ponen en riesgo a personas, familias, comunidades y pueblos enteros, y que, desgraciadamente, adquiere la forma de violencia institucionalizada de la mano de estados corruptos o fallidos. Los pobres sufren la violencia ejercida por grupos de poder económico y político a través de grupos armados, terroristas o represores. La liberación de los pobres, en estas situaciones de violencia institucionalizada, se torna en verdadera lucha por la justicia que no puede desligarse de la misericordia-amor que no busca

simplemente vencer al enemigo, sino reconstruir la paz querida por Dios.

La lucha de los pobres, que sin dinero ni grandes recursos inventa nuevas formas de solidaridad dando testimonio del amor que es capaz de compartir lo poco que se tiene (“*ella, en su pobreza, ha dado todo lo que tenía para vivir*” Mc 12, 44). Nos moviliza y compromete. Escuchar el clamor del pobre nos acerca a su lucha cotidiana para sobrevivir y cambiar su situación.

Los pobres no sólo son aquellos que carecen, son también aquellos que en su necesidad se abren a la voz de Dios y están dispuestos a caminar con él para salir de su situación de necesidad y sufrimiento. Ellos nos enseñan el camino de la conversión al Reino e impulsan nuestro compromiso en favor de la liberación de los hombres y mujeres que hoy son el rostro sufriente de Jesucristo.

LA LIBERACIÓN Y EL COMPROMISO POR LA CONVERSIÓN ECOLÓGICA INTEGRAL

“*Todo está conectado*”, repite con frecuencia el papa Francisco, no podemos hablar de los procesos de liberación de los pobres como mediación del Reino sin atender también el clamor de la Tierra.

El Reino de Dios no puede ser sin un compromiso integral en defensa de la Creación y en favor de la vida de los más vulnerables en la catástrofe ecológica que estamos viviendo.

El proyecto de Dios en nuestra historia nos exige asumir nuestra responsabilidad para cuidar y sanar nuestra “casa común”. La conversión al reino es liberación de las actitudes de indiferencia, individualismo, consumismo y desinterés por la realidad que vivirán las generaciones futuras y la realidad que ya muchos están sufriendo a causa de las sequías, las inundaciones y la crisis social por la falta de alimentos y de energía.

Estamos llamados a acompañar la lucha de las personas y organizaciones que buscan detener y cambiar las estructuras de los poderes económicos que, con el único criterio del beneficio

financiero, mantienen estructuras de explotación extractivista de los recursos naturales, hiriendo profundamente la viabilidad de la Tierra que habitamos todos.

PEQUEÑA CONCLUSIÓN

La conversión al reino de Dios es conversión a los pobres, a las víctimas de la historia; es conversión personal y comunitaria que nos debe llevar a abrazar sus esfuerzos de liberación. Es compromiso radical en defensa de la vida amenazada en nuestra Tierra y en nuestro Pueblo.

La conversión al Reino de Dios es conversión a los procesos de liberación que exige nuestra fe al verse confrontada por el mal y lo malo a nuestro alrededor.

P. José Miguel DÍAZ AYLLÓN
Asistente general - Roma

P. DOMINIQUE LANG

Le Royaume de Dieu et la maison commune

INTRODUCTION

« *Le Royaume des Cieux est semblable à un grain de sénevé qu'un homme a pris et semé dans son champ. C'est bien la plus petite de toutes les graines, mais quand il a poussé, c'est la plus grande des plantes potagères, qui devient même un arbre.* » (Mt 13, 31-32) La célèbre parabole que cite Jésus suit, dans le texte de saint Matthieu, l'autre parabole agraire, plus longue et plus pédagogique, du « *semeur sorti pour semer* » (Mt 13, 3-30). Mais le grain de sénevé, par la force de son paradoxe, va marquer davantage encore l'esprit des disciples, rappelant que le règne du Christ grandit dans la discrétion, la petitesse et l'humilité, loin des mondanités et des puissances de tout temps.

La parabole du grain de sénevé est la seule citation biblique évoquant la réalité du Royaume de Dieu présente dans le texte de l'étonnante encyclique *Laudato si'*, publiée en 2015 par le pape François. Citée au deuxième chapitre (n. 89) qui aborde « L'évangile de la Création », elle permet au pape de souligner un trait de personnalité important de Jésus : son attention fine aux phénomènes naturels qui l'entourent pour en tirer des leçons surnaturelles. Sans doute, les trois premières décennies de son existence familiale l'y ont bien aidé : à force de regarder travailler ses contemporains (et de participer à leurs travaux), le jeune rabbi de Nazareth a développé un grand sens de l'émerveillement pour sa terre et les humains qui y habitent. Au point que son enseignement spirituel en est imprégné, étonnant ses contemporains par cette « *nouveauté* » d'un langage accessible et pourtant exigeant.

LE MONDE COMME UNE MAISON

Il faut rappeler que le sous-titre de l'encyclique du pape François en donne l'intention : évoquer la sauvegarde nécessaire et plus que jamais urgente de la « maison commune ». Là aussi, la simplicité des

expressions du pape argentin frappe ses lecteurs. Car depuis presque un siècle, scientifiques et sociologues, mouvements militants et politiques de tous bords avaient forgé des néologismes complexes (écologie, écosystèmes, etc.) pour aborder les défis environnementaux contemporains. Mais l'expression papale de « maison commune » contourne cet obstacle, rappelant l'essentiel sans emphase : l'humanité du XXI^e siècle sait désormais qu'elle partage un espace unique et limité, qui invite donc chacun à prendre sa part dans le respect de ce bien commun. Si le monde antique opposait la terre des humains au ciel des divinités, les astronomes, à force d'observations, ont fait de ce support glaiseux et stable une « planète », évoquant ainsi son mouvement perpétuel (à l'opposé des étoiles, supposées immobiles). Immobilité et errance est donc notre sort paradoxal, lui aussi. Et quand le nomade trouve sa « terre », il l'habite en y fondant son foyer et sa maison où il « demeure ».

Jésus en fait lui aussi l'expérience. Ayant quitté son village, il trouve chez ses premiers disciples à Capharnaüm une maison (en grec : *oikos*¹) accueillante qui devient la sienne durant quelques temps. D'ailleurs, dit le texte évangélique, le jour où il enseigna la parabole du grain de sénevé, « *Jésus était sorti de la maison et il était aussi au bord de la mer* » (Mt 13, 1). Une précision d'une simple humanité, qui nous rend Jésus encore plus proche. D'autres maisons sauront l'accueillir au fil de son ministère, pour des repas festifs ou des visites amicales, souvent chez des gens de mauvaise réputation. À demi-mot, le texte évangélique laisse entendre que la maison de Marthe, Marie et Lazare, à quelques encablures de Jérusalem, a été elle aussi un lieu de repos et de ressourcement pour lui et ses disciples. Et dans son enseignement, Jésus souligne que ce sont les « *maisons de paix* » qui doivent être visitées, là où la bonne nouvelle de l'Évangile peut prendre racine.

L'avantage de l'expression « maison commune » du pape François est qu'elle permet de rappeler que son texte n'est pas un simple discours d'écologie chrétienne, mais d'abord une encyclique sociale, dans la droite ligne de *Rerum novarum* (1893), *Pacem in terris* (1963)

¹ Cette racine grecque a servi à forger les néologismes contemporains de l'éco-logie et des éco-systèmes.

Populorum progressio (1967), *Sollicitudo rei socialis* (1987) ou *Caritas in veritate* (2009). Il s'agit bien de penser la manière dont cette humanité, sauvée par le Christ, doit continuer à habiter ce monde ici-bas qui lui est confié chaque jour. Car, comme d'incessants coups de boutoir, les conflits mondiaux, les modèles économiques épuisants, les comportements individuels égoïstes et les systèmes aveugles en tout genre continuent de déployer des « structures de péché » qui tendent à rendre la cohabitation des créatures impossible, si ce n'est sous la forme de luttes violentes et de comportements injustes et inégalitaires. À l'opposé, donc, du processus de croissance inhérent à la venue du Royaume de Dieu.

Le pape François souligne d'ailleurs que la sensibilité de Jésus à la beauté d'une graine, d'une fleur des champs ou des oiseaux du ciel, doit être comprise à la lumière de son expérience ultime de mort et de résurrection qui manifeste la puissance du Royaume de Dieu à l'œuvre. « *Les créatures de ce monde ne se présentent plus à nous comme une réalité purement naturelle, parce que le Ressuscité les enveloppe mystérieusement et les oriente vers un destin de plénitude. Même les fleurs des champs et les oiseaux, qu'émerveillé il a contemplés de ses yeux humains, sont maintenant remplis de sa présence lumineuse.* » (n. 100)

LE ROYAUME COMME UN CHAMP

Cet ultime « destin de plénitude » qui est le nôtre, où tout sera récapitulé dans le Christ, se reflète dès à présent dans la nouvelle habitation du monde qui doit être la nôtre, puisque nous savons désormais que « *tout est lié* », comme le répète près d'une dizaine de fois le pape dans son texte :

« Les créatures tendent vers Dieu, et c'est le propre de tout être vivant de tendre à son tour vers autre chose, de telle manière qu'au sein de l'univers nous pouvons trouver d'innombrables relations constantes qui s'entrelacent secrètement. Cela nous invite non seulement à admirer les connexions multiples qui existent entre les créatures, mais encore à découvrir une clé de notre propre épanouissement. En effet, plus la personne humaine grandit, plus elle mûrit et plus elle se sanctifie à mesure qu'elle entre en

relation, quand elle sort d'elle-même pour vivre en communion avec Dieu, avec les autres et avec toutes les créatures. Elle assume ainsi dans sa propre existence ce dynamisme trinitaire que Dieu a imprimé en elle depuis sa création. Tout est lié, et cela nous invite à mûrir une spiritualité de la solidarité globale qui jaillit du mystère de la Trinité. » (n. 240)

Cette prise de conscience est donc décisive, donnant une nouvelle forme à bien des intuitions spirituelles et caritatives du passé. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle rejoint aussi celle du monde scientifique contemporain, qui s'étonne de l'interdépendance des phénomènes biologiques et des étonnants processus de symbiose et de coopération qui assurent aux écosystèmes le maintien d'équilibres toujours en mouvement.

Finalement, les paraboles agraires de Jésus ne le disaient-elles pas aussi ? Ces simples histoires de graines jetées en terre ou d'oiseaux confiants qui nourrissent leurs petits, parlent aussi d'un monde habité tout entier par la tendresse attentive de Dieu, lui qui connaît le moindre moineau qui tombe et le moindre cheveu de nos têtes (Mt 10, 29-30). Le Royaume à venir qui se laisse ainsi entrevoir n'a plus grand chose à voir avec l'ancienne royauté davidique ou les espérances historiques du peuple d'Israël de l'époque de Jésus. C'est la manière d'être au monde de Jésus de Nazareth et du Christ ressuscité qui nous en révèle la dynamique. Un Royaume qui nous invite à assumer notre part d'incarnation – de solidarité active avec cette terre qui nous est confiée – et notre ouverture intérieure aux processus de transformation radicale qui s'opèrent (cette dynamique de vie qu'évoque le mot « miracle » dans les récits évangéliques) comme un avènement spirituel ultime sans cesse maintenu dans l'histoire.

En ce sens, le signe des temps constitué par la prise de conscience des défis écologiques contemporains, doit être accueilli avec lucidité et reconnaissance. Il serait paradoxal que les chrétiens, qui proclament un Père bon et créateur de toute chose, restent indifférents au sort de

son œuvre². Ou, pire encore, se désintéressent par opportunisme ou indifférence des luttes à mener pour sauvegarder le bien commun de notre « maison commune ». Prendre soin du « champs » où est jeté la semence est notre devoir, pour qu'il ne se réduise pas à quelques terres rocailleuses ou envahies de ronces. Rien de tel que des espaces concrets apaisés et plein de vie généreuse pour aider chacun à faire le lien avec le chemin intérieur qui est le nôtre, lorsque le « Semeur » vient semer son grain dans la bonne terre de notre cœur.

Ces « champs » (en grec : *agros*), que Jésus de Nazareth traverse si souvent avec ses disciples, en disent long sur notre capacité à cultiver notre terre : le faisons-nous de manière bienveillante, pour accompagner la générosité intrinsèque des processus vitaux et spirituels de ce monde, ou préférons-nous en faire le siège de notre désir aveugle de domination ?

« Pour le croyant, le monde ne se contemple pas de l'extérieur mais de l'intérieur, en reconnaissant les liens par lesquels le Père nous a unis à tous les êtres. En outre, en faisant croître les capacités spécifiques que Dieu lui a données, la conversion écologique conduit le croyant à développer sa créativité et son enthousiasme, pour affronter les drames du monde en s'offrant à Dieu « comme un sacrifice vivant, saint et agréable » (Rm 12, 1). Il ne comprend pas sa supériorité comme motif de gloire personnelle ou de domination irresponsable, mais comme une capacité différente, lui imposant à son tour une grave responsabilité qui naît de sa foi. » (n. 220)

EN CONCLUSION

Si la manifestation du Royaume de Dieu reste intrinsèquement liée à l'expérience bouleversante de la personne du Christ, mort et ressuscité pour nous, son enseignement et sa manière d'être au monde sont un chemin incontournable pour le comprendre et l'accueillir, pas

² Les pratiques intensives du monde agricole et le respect de ceux qui y travaillent, la préservation des créatures animales et végétales et de leurs écosystèmes, les excès du monde industriel et extractiviste et leurs impacts sur la santé et la vie des populations, vont-ils devenir de vraies causes d'engagements pour les chrétiens de cette décennie ?

à pas. Entre émerveillement et patience, entre attention aux processus de vie les plus discrets et confiance à tout ce qui naît sans cesse dans le souffle de l'Esprit, les disciples du Christ ont aujourd'hui encore beaucoup à apprendre.

Alors qu'au début de ce nouveau siècle, le monde prend la mesure de sa fragilité et que des violences nouvelles menacent la survie même de ses espaces essentiels - entre dérèglements climatiques, perte de la biodiversité, épuisement des écosystèmes, pollution des sols et des océans, etc., où le pape François voit le fruit d'une culture généralisée du déchet et de l'indifférence -, l'attention à la « maison commune » et aux « champs de grain de sénevé » est incontournable. Elle se nourrit, comme l'a fait Jésus, par ces temps personnels et de silence contemplatif au bord de la mer, dans la montagne, etc. Elle se concrétise ensuite dans notre désir de nous mettre au travail, en artisans patients de son Royaume, dans ce monde marqué par tant de dégradations et habité de tant d'espérance.

P. Dominique LANG
Paris

P. DOMINIQUE GREINER

L'Église et le Royaume après les abus et les scandales

« Sois sans crainte, petit troupeau,
car votre Père s'est complu
à vous donner le Royaume. » (Lc 12, 32)

HÉSITATIONS

J'ai longtemps hésité avant de commencer à écrire sur le sujet qui m'a été proposé : « L'Église et le Royaume après les abus et les scandales ». Il aurait été tellement plus facile à traiter s'il avait été ainsi formulé : « L'Église après les abus et les scandales ». J'aurais épilogué sur l'image ternie de l'Église. J'aurais alors rappelé que l'Église faite de pécheurs n'en reste pas moins sainte. J'aurais ensuite dit tout ce qui a changé ces dernières années en matière de prévention, d'écoute, d'accompagnement et d'indemnisation des victimes, de collaboration avec la justice civile, de l'effort de sensibilisation et de formation de l'ensemble du corps ecclésial. J'aurais également parlé des poches de résistance à l'intérieur de l'Église et de tout le travail qui reste à faire... Mais mon sujet était libellé autrement : « L'Église et le Royaume après les abus et les scandales ». Le mot Royaume est là et vient perturber une expertise bien huilée : la simple évocation de ce « symbole eschatologique » – ainsi parlent les théologiens – empêche la pensée de tourner en rond, de se répéter. Elle est provocante.

« L'Église et le Royaume ». La juxtaposition des deux termes rappelle que l'Église n'est pas le Royaume, même s'ils ne sont pas étrangers l'un à l'autre : dans le Nouveau Testament, l'Église est toujours la « communauté des derniers temps ». *« Même si les disciples sont appelés une fois ou l'autre 'coopérateurs du royaume de Dieu' (Col. 4, 11), on n'imaginerait pas de dire qu'ils construisent la cité céleste. L'Église a ainsi sa consistance propre par rapport au Royaume à venir. Elle doit un jour devenir la communauté sur laquelle le Seigneur régnera, mais seulement après l'épreuve*

annoncée par l'Évangile et après la discrimination du Jugement », explicite Bernard Dupuy¹. En attendant ce jour, l'Église est en pèlerinage, comme le souligne *Lumen Gentium*, la constitution dogmatique de Vatican II sur l'Église.

PROPHÈTES DE L'ANTI-ROYAUME

En reprenant cette image biblique de l'Église pèlerine, le Concile rompt avec la représentation d'une Église « triomphante » (les saints du ciel) et d'une Église « militante » (ceux et celles qui luttent sur la terre). L'Église est le peuple de Dieu cheminant dans l'histoire, avec joies et douleurs. « *Ce peuple messianique a pour chef le Christ* », et sa destinée « *c'est le Royaume de Dieu, inauguré sur la terre par Dieu même* » (*Lumen gentium* n. 9). Parler du Royaume, c'est parler du peuple de Dieu : en effet, que serait un Royaume sans ses citoyens ?

Depuis son élection, le pape François a remis à l'honneur cette figure ecclésiologique du peuple de Dieu. Il suffit pour s'en convaincre d'ouvrir son exhortation *Evangelii gaudium*, qui peut être lue comme le programme de son pontificat : « *Être Église, c'est être Peuple de Dieu, en accord avec le grand projet d'amour du Père. Cela appelle à être le ferment de Dieu au sein de l'humanité* », écrit le pape (n. 114). Or on peut lire la crise des abus comme un oubli, voire une occultation du Peuple de Dieu. La chape de silence sur toutes les formes d'abus visait à préserver la réputation de l'Église. Comme si celle-ci était une entité abstraite, éthérée, désincarnée. Or l'Église est une communauté historique, composée d'enfants, de jeunes, d'adultes faits de chair. Et c'est peut-être parce que nous l'avons oublié que nous avons laissé faire. Combien de fois avons-nous entendu – et peut-être même dit – que tout cela n'avait rien à voir avec l'Église ! En conséquence de quoi, nous nous sommes désintéressés des victimes, les laissant seules pour gérer les désastres intérieurs causés par les violences qu'elles ont subies. Comme si leur sort était secondaire par rapport à la réputation de l'Église. Comme si leur sacrifice était le prix à payer pour que l'institution ecclésiale puisse continuer à fonctionner : *The Church must go on*. C'est ainsi que des

¹ <https://www.universalis.fr/encyclopedie/ecclesiologie/2-Église-et-royaume-de-dieu/>

prédateurs et des manipulateurs ont été maintenus dans leurs ministères et ont pu commettre d'autres méfaits en toute impunité, continuer à se comporter comme des mercenaires et non comme des pasteurs. Ils se sont servis au lieu de servir, au détriment des plus petits et des plus vulnérables. Ils ont profané l'innocence. Par leurs crimes, ils ont sapé la confiance des personnes en elles, en l'Église, en Dieu parfois. Ils ont blessé l'espérance dans l'avenir que Dieu donne. En tout cela, ils ont été des prophètes d'un anti-royaume.

UNE NÉCESSAIRE TRANSFORMATION ECCLÉSIALE

C'est vers ce Peuple profondément blessé dans sa chair que le pape François s'est tourné en 2018, alors que les révélations se succédaient sur des abus sexuels, d'abus de pouvoir et de conscience commis par des clercs. Il s'est adressé à lui par deux lettres, l'une destinée « au peuple de Dieu en marche au Chili » (31 mai) et l'autre « à tout le Peuple de Dieu » (20 août). Dans cette dernière, le pape développe une critique sévère du cléricalisme, caractérisé comme une attitude qui ne sait pas reconnaître à sa juste valeur « *la grâce baptismale que l'Esprit saint a placée dans le cœur du peuple* ». Le cléricalisme, explique-t-il, se manifeste dans une « *manière déviante de concevoir l'autorité dans l'Église* » et a pour effet de priver l'Église d'une source de vie et de renouvellement : « *Chaque fois que nous avons tenté de supplanter, de faire taire, d'ignorer, de réduire le peuple de Dieu à de petites élites, nous avons construit des communautés, des projets, des choix théologiques, des spiritualités et des structures sans racine, sans mémoire, sans visage, sans corps et, en définitive, sans vie.* » François en appelle alors à une « conversion de l'agir ecclésial » : « *Il est nécessaire que chaque baptisé se sente engagé dans la transformation ecclésiale et sociale dont nous avons tant besoin (...) Il est impossible d'imaginer une conversion de l'agir ecclésial sans la participation active de toutes les composantes du peuple de Dieu* », écrit-il.

Cet appel a eu un retentissement important. Il a permis à de nombreux fidèles de prendre conscience qu'ils étaient des membres à part entière du peuple de Dieu et qu'ils avaient à ce titre des responsabilités à assumer, pour le bien du corps ecclésial. Dans de nombreux pays, cela s'est traduit par une mobilisation importante dans la démarche synodale voulue par le pape. Le peuple de Dieu a accepté

d'entrer dans un « *processus de discernement, de purification et de réforme* » (cf. *Evangelii gaudium* n. 30). Mais pour être menée à bien, cette démarche, qui vise une profonde transformation ecclésiale, a besoin de médiations nouvelles pour que la parole circule mieux entre victimes et responsables ecclésiaux, entre Église et justice civile, entre clercs et laïcs, entre paroisses et mouvements de fidèles, entre les différentes sensibilités ecclésiales, entre théologiens et évêques, entre hiérarchie et médias...

Les médias catholiques – qui font partie du Peuple de Dieu - ont donc un rôle important à assumer pour aider à la circulation de la parole entre tous. De fait, ils ont déjà joué un rôle déterminant dans la crise des abus, en accompagnant la prise de conscience par et dans toute l'Église – et la société - de l'ampleur du phénomène. Ils ont pleinement joué leur rôle de médiation, même si cela n'a pas toujours été compris par une partie de la hiérarchie et certains fidèles. En servant la vérité, en dénonçant les abus, en donnant la parole aux victimes, en rendant compte des différents procès, ils servent la cause de l'Église et du Royaume. En tout cas, c'est ainsi que je vis ma mission de journaliste à *La Croix*.

APRÈS LES ABUS ?

« L'Église et le Royaume après les abus et les scandales » ? Après ? Mais sommes-nous sûrs d'être sortis de la crise ? Parler de l'après, n'est-ce pas une manière de tourner un peu rapidement la page en concédant à l'esprit d'immédiateté de notre temps pour déjà passer à autre chose, de laisser toute la souffrance endurée derrière nous ? Dans un livre consacré à la souffrance Dorothee Sölle (1929-2003), théologienne protestante, mettait en garde contre un christianisme apathique : « *Le christianisme actuel est largement devenu la religion sans douleur d'un monde appréhendé comme étant sans souffrance. (...) La souffrance, dans cette religion, est ratatinée en une affaire purement privée, sans intérêt général (...). La souffrance qui survient encore réellement se voit privée de toutes ses qualités surnaturelles ou spirituelles, elle n'a plus la tâche de 'nous conduire à la sagesse' ou*

de nous porter à nous instruire ; elle se voit dégradée en un mal de l'ordre des phénomènes naturels, et toute importance lui est ôtée. »²

Parler des « qualités surnaturelles ou spirituelles » de la souffrance, ce n'est pas céder au dolorisme. C'est simplement tenir que la souffrance n'est pas étrangère à Dieu (et donc qu'elle ne peut nous être étrangère), que Dieu n'est pas apathique (et donc que nous pouvons pas l'être). C'est à l'ombre de la croix qu'il faut considérer les souffrances causées par les abus de toutes sortes, pour nous laisser enseigner et changer par elles. « *Méditer sur la croix veut dire au contraire faire ses adieux à l'espérance narcissique d'être exempté des maladies et des mutilations et d'être immortel. Toutes les énergies gaspillées en de telles espérances peuvent être alors libérées, rassemblées pour lutter contre la souffrance* », écrit encore Dorothee Sölle³. Croire que les abus sont derrière nous est une illusion, alors qu'il reste tant à faire.

C'est aussi la tristesse causée par les abus qu'il faut examiner à l'ombre de la croix. La théologienne protestante évoque la distinction qu'opère l'apôtre Paul entre la tristesse divine et la tristesse selon le monde, chacune selon le but qu'elle sert (2Co 7, 8-10) : « *Paul énumère les conséquences de la tristesse voulue par Dieu dans les expériences des Corinthiens ; ils se sont transformés, leur autodétermination s'est accrue : 'empressement, excuses, indignation, crainte, désir, zèle, punition' ont grandi parmi eux. (...) La tristesse selon le monde, au contraire, peut conduire à la mort, c'est-à-dire transplanter les êtres humains dans un état de torpeur ressemblant à la mort, les priver de toute relation ; la tristesse que Dieu produit nous rend davantage conformes au Christ, plus vivants, plus aptes à souffrir et à aimer* »⁴. Le Royaume est à ceux et celles qui savent être tristes selon Dieu - et devant Dieu. Il est à ceux et celles qui savent compatir, à ceux et celles qui osent transformer en souffrance personnelle la souffrance d'autrui.

² Dorothee Sölle, *Souffrances*, traduit de l'allemand par Nicole Maillard, Cerf, 1992, p. 153.

³ *Ibid.*, p. 156.

⁴ *Ibid.*, p. 158.

ESPÉRANCE ET ROYAUME

« *L'espérance chrétienne véritable, qui cherche le Royaume eschatologique, engendre toujours l'histoire* », écrit François dans *La joie de l'Évangile* (n. 180). Travailler à transformer les structures ecclésiales est assurément un acte d'espérance : une espérance dans l'avenir que Dieu ouvre, une espérance dans l'Esprit du Christ, qui stimule notre imagination et vient au secours de toutes nos faiblesses.

Parmi les images eschatologiques qui peuvent stimuler notre imagination, je voudrais évoquer quelques versets bien connus du prophète Isaïe : « *Le loup habitera avec l'agneau, le léopard se couchera près du chevreau, le veau et le lionceau seront nourris ensemble, un petit garçon les conduira. La vache et l'ourse auront même pâture, leurs petits auront même gîte. Le lion, comme le bœuf, mangera du foin. Le nourrisson s'amusera sur le nid du cobra ; sur le trou de la vipère, l'enfant étendra la main. Il n'y aura plus de mal ni de corruption sur toute ma montagne sainte ; car la connaissance du Seigneur remplira le pays comme les eaux recouvrent le fond de la mer* » (Is 11, 6-9). Qu'un jour, dans le royaume, l'enfant et le prédateur, l'abusé et son abuseur puissent partager une même table, quelle provocation ! Mais ce texte peut être entendu comme un appel adressé à toute l'Église à travailler dès aujourd'hui à la guérison des uns et des autres, pour permettre un rapprochement improbable à vue humaine : « *Pour les hommes, c'est impossible, mais pour Dieu tout est possible* » (Mt 19, 26).

P. Dominique GREINER
Cachan – France

P. VIANNEY KIM MYOUNG-HO

La spiritualité du Règne de Dieu et la figure de la Vierge Marie

Y-a-t-il un lien entre la spiritualité du Règne de Dieu et la figure de la Vierge Marie ? Si nous voulons découvrir le rapport entre la royauté de Dieu et la Mère de Dieu, il nous faut d'abord clarifier ce qui caractérise le Règne de Dieu. C'est à travers une simple approche biblique que nous essaierons de le découvrir. Ensuite, nous verrons comment la Vierge Marie a réalisé, par sa vie de foi, « les vertus du Règne » pour que celui-ci ne soit pas une réalité lointaine, une réalité de l'au-delà, après la mort. Nous essaierons de saisir ses vertus à travers l'Écriture, sans en épuiser la source.

L'ASPECT PARADOXAL DE LA ROYAUTE DE DIEU

La toute-puissance de Dieu, créateur et origine de toute chose, a un profond ancrage biblique et théologique dans la foi chrétienne - d'où la confession de la souveraineté et de la royauté de Dieu sur tout l'univers. Dans le credo de Nicée-Constantinople, l'Église proclame solennellement la puissance omniprésente de Dieu le Père sur toute la réalité visible et invisible : « *Patrem omnipotentem, factorem caeli et terrae, visibilium omnium et invisibilium.* » En même temps, si nous voulons découvrir la profondeur de cette confession de la foi de l'Église, il faudrait aller plus loin. Rappelons-nous cette parole de l'évangile de Jean (1, 18) : « *Nul n'a jamais vu Dieu ; le Fils Unique-Engendré, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître.* » De fait, pour accéder au mystère du Règne de Dieu, il faut se pencher sur Jésus de Nazareth.

Pour cela, rappelons-nous le moment où Pilate interroge Jésus, dans l'évangile de Jean. Pilate appelle Jésus et lui demande : « *Es-tu le roi des Juifs ?* » Jésus répond : « *Ma royauté n'est pas de ce monde. (...) Je suis roi. Je ne suis né et je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité.* » (Jn 18, 37-38) Dans cette affirmation, il faut saisir l'essentiel de ce qui caractérise la royauté de Jésus de Nazareth. En effet, comme le dit Jésus, le royaume de ce monde n'est

pas identique au royaume de Dieu, puisqu'il a affirmé que sa royauté n'était pas de ce monde. Il faut comprendre que la royauté de Dieu a un aspect bien paradoxal à nos yeux. De fait, Jésus a établi sa royauté par un moyen qui dépasse le sens commun des hommes.

Dans l'histoire des hommes, pour montrer la puissance de la royauté, il faudrait montrer une force suffisante pour s'imposer aux autres et il faudrait écraser les autres pour montrer que l'on est bien supérieur aux autres. Cependant, la royauté de Jésus ne fonctionne pas ainsi. De fait, sa royauté mobilise le mouvement le plus profond de nos cœurs et de nos esprits.

L'ULTIME PAROLE DE JÉSUS SUR LA CROIX COMME FONDEMENT

Ainsi, la royauté de Jésus apparaît comme une réalité paradoxale qui dépasse la nature humaine et elle interpelle notre liberté la plus profonde. Dans la foi chrétienne, le moment suprême de l'œuvre de rédemption du Christ est la croix. C'est pourquoi l'avant-goût de son Règne ne peut se manifester qu'à la croix du Christ et par elle. C'est en ce sens que la puissance de sa royauté se manifeste dans la faiblesse de la croix.

Si, avec le regard de la foi, nous acceptons de voir l'élévation de la croix comme le moment ultime du Règne du Christ, il nous faut considérer toute la valeur de sa parole décisive sur la croix : « *Jésus donc, voyant sa mère et, se tenant près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : 'Femme, voici ton fils'. Puis il dit au disciple : 'Voici ta mère.' Dès cette heure-là, le disciple l'accueillit chez lui.* » (Jn 19, 26-27) Jésus lui-même nous confie Marie comme mère afin que, en tant que disciples du Seigneur, nous l'accueillions chez nous. Comme cette devise de saint Louis-Marie Grignion de Montfort : « *Ad Jesum per Mariam* », ce chemin a été recommandé par de nombreux saints et théologiens. Cette spiritualité n'est pas quelque chose d'ancien et de dépassé. En ce sens, nous pouvons entendre cette affirmation des théologiens : « *La vénération de Marie est la voie la plus sûre et la plus courte pour nous rapprocher concrètement du*

Christ. »¹ Il n'y a aucun doute que la Mère de Dieu nous aide à aller vers Jésus Christ, unique Sauveur et unique Médiateur.

À la suite des interprétations des Pères, nous savons que le « disciple bien aimé » représente tous les disciples du Christ et, d'une certaine manière, représente l'humanité entière. L'univers entier est invité à accueillir l'ultime Parole de Jésus : « *Voici ta mère !* » Désormais, il nous faut voir comment la vie de Marie, d'une manière plus systématique, a pu être témoin du règne de Jésus-Christ. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous voulons partager ces simples méditations en contemplant la figure de Marie. Nous voyons la figure de la Vierge comme une figure de la charité, de l'humilité et de la communion.

LA FIGURE DE LA VIERGE MARIE COMME TÉMOIN DE L'AVÈNEMENT DU RÈGNE

La Vierge Marie est *une figure de la charité* par excellence. Sa vie tout entière pourrait se résumer ainsi : charité pour Dieu et pour le prochain. Toute sa vie, elle a contemplé et accueilli le Verbe de Dieu qui a pris chair. Et elle a suivi jusqu'au bout le chemin du Rédempteur au pied de la croix. Par la charité, elle a traversé des épreuves de l'humanité dans cette vie : elle a prononcé son « oui » devant le mystère de l'Incarnation, elle a loué les merveilles que Dieu a faites dans sa vie, elle a gardé dans son cœur tous les événements et les a médités profondément (cf. Lc 2, 19 ; 2, 51). Dans la scène des noces de Cana, Marie montre son rôle d'intercession : elle voit le manque de vin et, par son action, intervient directement dans l'accomplissement du signe (cf. Jn 2, 3).² Marie s'engage ainsi dans cette Nouvelle

¹ Hans Urs von Balthasar, Joseph Ratzinger, *Marie, première Église*, Médiaspaul, 1998, p. 121.

² Jean-Paul II a beaucoup développé ce rôle de médiation de Marie dans son encyclique *Redemptoris Mater*, Hans Urs von Balthasar et Joseph Ratzinger reprennent la même ligne dans *Marie, première Église*. Il est clair que Jésus Christ est Unique Médiateur (cf. 1 Tm 2,5). En même temps, Jean-Paul II souligne l'originalité de cette médiation de Jésus, qui n'est pas exclusive mais inclusive, c'est-à-dire qu'elle rend possible des formes de participation. L'originalité unique du Christ n'exclut pas la solidarité, la participation et la communion des hommes et des femmes en Dieu. La médiation de Marie repose sur sa participation à la fonction médiatrice du Christ (cf. *Redemptoris Mater* 38). Cette médiation participe et

Alliance qui se noue avec les invités de la noce : « *Faites tout ce qu'il vous dira.* » (Jn 2, 5) Elle a connu la nuit de la foi, elle n'a sûrement pas tout compris devant les mystères qui la dépassaient, elle a cheminé en tâtonnant, en hésitant, par amour de Dieu.

La Vierge Marie est *une humble servante du Seigneur*. Son humilité peut toujours nous inspirer dans notre vie. Dans la relation et dans le dialogue, nous avons besoin de la vertu de Marie. Si le mystère de l'Incarnation dépasse l'intelligence humaine, celui de la foi chrétienne est en quelque sorte un mystère que l'on ne peut inventer ni par l'intelligence humaine ni par le calcul. Nous confessons le Dieu qui se fait tout petit : il vient, non pas d'abord pour les justes ou les bien portants, mais pour les malades et les pécheurs. Et l'humilité de Marie permet au projet de Dieu de se réaliser pleinement : « *Qu'il me soit fait selon ta parole.* » (Lc 1, 38) Nous pouvons adopter l'attitude de Marie qui a accueilli la volonté de Dieu, médité dans son cœur la Parole de Dieu et contemplé le visage de son fils. Le magistère, les Pères de l'Église et les théologiens n'en finissent pas de creuser le mystère de Dieu et de l'homme, mais on ne finira jamais d'en découvrir la profondeur. C'est pourquoi, nous devrions rester humbles comme Marie et attentifs aux autres et aux pauvres.

Marie est *la mère de la communion* dans le dessein de l'humanité, car elle a accueilli le Verbe de Dieu dans la foi comme la personne représentant l'humanité entière. Les Pères de l'Église ont souvent comparé Ève, comme mère des vivants, à Marie, mère de la Nouvelle Alliance. « *Le nœud dû à la désobéissance d'Ève s'est dénoué par l'obéissance de Marie ; ce qu'Ève la vierge avait noué par son incrédulité, la Vierge Marie l'a dénoué par sa foi.* »³ Elle fait partie de notre race, de notre humanité, elle encourage notre propre cheminement. Karl Rahner le dit avec un langage simple : « *Marie est de notre bord. Nous la révérons, nous la louons, nous l'aimons et nous vénérons son exceptionnelle dignité, il nous faudra y revenir, médiatrice auprès de Jésus Christ. Mais c'est en étant l'une de nous.* »⁴

dépend de la médiation unique du Christ. Marie continue à intercéder pour nous auprès du Christ, son Fils unique.

³ Cf. saint Irénée, *Contre les hérésies*. Cité dans *Lumen Gentium*, n. 56.

⁴ Karl Rahner, *Marie mère du Seigneur*, Éd. de l'Orante, 1960, p. 52.

Dans bon nombre de sanctuaires mariaux (comme à Lourdes), nous voyons que le pèlerinage n'est pas centré de manière exclusive sur la figure de la Vierge : ces lieux sont authentiquement christocentriques. Les femmes et les hommes qui viennent dans les sanctuaires mariaux, à travers ces expériences de pèlerinage, découvrent la profondeur du mystère de Jésus-Christ, enraciné dans le mystère trinitaire. Ce sont donc des lieux d'évangélisation par excellence, et aussi des lieux de dialogue avec les non croyants, les gens qui confessent d'autres religions et qui ont d'autres convictions. C'est pourquoi la Vierge Marie n'est pas une source de séparation ou de division, mais un point de communion.

ÉPILOGUE

En commençant ce texte, nous nous sommes posé cette question : y a-t-il un rapport particulier entre le Règne de Dieu et la personne de la Vierge Marie ? Il est vrai que la doctrine de toute-puissance de Dieu n'est pas facile à comprendre d'une manière directe. De fait, afin d'accéder à la souveraineté et à la royauté de Dieu, il faudrait observer la figure même de Jésus de Nazareth en lien avec la présence de la Vierge Marie.

Dans le dialogue avec Pilate, Jésus montre l'aspect paradoxal de son règne : « *Ma royauté n'est pas de ce monde.* » Cependant, il ne faut pas s'arrêter à cette affirmation. Le don de l'Esprit Saint qui habite en nos cœurs interpelle notre liberté la plus intime. « *L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous fut donné.* » (Rm 5, 5) Au plus profond de nos cœurs, nous sommes invités à contempler le moment le plus crucial de l'histoire de l'humanité : la souveraineté et la royauté de la croix. Lien visible jusqu'au moment décisif de son œuvre de rédemption, l'œuvre de la croix, où Jésus s'abandonne d'une manière totale à la volonté de Dieu-Souverain. C'est par la croix et sur la croix que s'élargit le règne de Dieu.⁵ C'est pourquoi les paroles de Jésus sur la Croix à Jean et à sa mère ont un degré d'importance considérable par rapport à d'autres

⁵ Hans Urs von Balthasar a développé cette idée dans sa trilogie, notamment, dans *La Gloire et la Croix III, Les Aspects esthétiques de la Révélation* (Desclée de Brouwer, 1990), p. 214-215.

passages de l'Écriture. Elles nous permettent de contempler et de relire la figure de Marie comme figure de charité, d'humilité et de communion.

À travers toute sa vie, Marie nous montre ce que doit être le style des ouvriers du Règne de Dieu. Elle devient ainsi le témoin de l'avènement du Règne du Christ qui a été établi, une fois pour toutes, par « le bois de la croix ».⁶

P. Vianney KIM Myoung-Ho
Gwangju, Corée du Sud

⁶ L'idée de l'extension du règne de Dieu par « le bois de la croix » a été développée par saint Augustin dans les *Enarrationes in psalmos*, *Discours sur le Psaume 95*.

SR VÉRONIQUE THIÉBAUT, R.A.
P. ANDRÉ ANTONI, A.A.

Une catéchèse pour le Royaume

En 1844, Marie-Eugénie écrivait au Père d'Alzon qu'il était bon de fonder dans l'Église des ordres « pour donner aux jeunes... chrétiens, un caractère plus fort, plus large, plus intelligent, plus chrétien en un sens, et surtout plus noble et plus libre aussi en un autre sens ». Dans le contexte actuel de l'Église, cette vision large qui permet un dialogue entre des sensibilités ecclésiales différentes - pouvant aller de l'intégrisme à des formes de libéralismes, voire entre différentes religions qui coexistent à l'intérieur des mêmes frontières - semble d'une actualité encore plus brûlante.

La mission de l'Assomption, en fidélité à ses intuitions fondatrices, se situe dans cette exigence de rencontre, cet appel au dialogue qui permet à chacun d'être lui-même tout en accueillant la richesse de l'autre, ce qui pourrait être une attitude spécifique du Royaume pour le monde d'aujourd'hui. C'est une manière de vivre concrètement le travail pour l'unité.

C'est bien dans cette double intention de permettre à chacun de prendre contact avec ses sources personnelles et de s'ouvrir à la différence comme une valeur ajoutée que nous nous sommes lancés dans le projet de créer une collection en direction des jeunes sur la découverte de la foi et des religions.

Celle-ci a commencé par un parcours de catéchèse (Et qui donc est Dieu ?) destiné aux enfants de 7 à 11 ans. Elle se poursuit dans un parcours de culture religieuse (À la découverte des religions) qui permet à des jeunes de 11 à 15 ans de découvrir les grandes religions du monde et la culture qui leur est liée. Enfin, elle propose aux jeunes en fin de parcours scolaire (17-18 ans) une réflexion « philosophie et foi » fondée sur la Bible et le questionnement des grands philosophes (Et qui donc est l'homme ?).

Par ces itinéraires, c'est bien un mouvement ad intra et ad extra que l'on cherche à consolider, permettant à ceux qui les suivent de mieux cerner leur propre identité et de comprendre celle des autres avec l'intelligence du cœur et de l'esprit. Cela rejoint donc l'intuition du P. d'Alzon et de Marie-Eugénie qui envisageaient tous les deux le

Royaume de Dieu d'une manière très large, c'est-à-dire aussi très profonde : « en nous et autour de nous ».

Leur compréhension du Royaume était aussi marquée par la dimension d'incarnation, donc nécessairement déterminée par le contexte de leur temps et appelée à être reformulée dans tout nouveau contexte, après une analyse critique de ce contexte. Ils voyaient dans toute mission apostolique l'élan qui puisse faire advenir ce Royaume.

LE ROYAUME EN PARABOLES

Une image évangélique du Royaume est celle de la graine qui pousse et devient un arbre. Cela met en valeur trois caractéristiques :

- Dans une des paraboles, le grain pousse tout seul : la force qui le fait grandir est celle de Dieu et non pas celle de l'homme. Cela remet à sa place l'acte formateur. La croissance du Royaume, pour Marie-Eugénie et le P. d'Alzon, reposait sur un engagement inconditionnel de la personne et, en même temps, cet engagement ne pouvait être fécond que grâce au travail de l'Esprit en eux.

- Dans une autre parabole, l'arbre s'élargit au-delà des espérances, devenant lui-même un espace d'accueil pour les oiseaux qui viennent s'y nicher. La graine porte sa porte fécondité, qui dépasse celle de celui qui l'a plantée.

- Dans les deux cas, le temps a son importance pour permettre la croissance, donc l'avènement du Royaume. Dans cette perspective, la « liberté » de la graine semée, appelée à grandir, est une notion incontournable. Concrètement, il s'agit du respect de l'unicité des personnes, de leur valeur singulière et de la prise en compte de leur responsabilité personnelle qui demande une intériorisation de ce qui leur est transmis.

LA PÉDAGOGIE DU DÉSIR

Dès le départ, les modules de catéchèse se sont développés dans une pédagogie qui leur était spécifique : la « pédagogie du désir ». Cette expression se trouve parmi les six traits caractéristiques de la pédagogie de l'Assomption énoncée dans le document précapitulaires du Chapitre général de 2006 des Religieuses de l'Assomption. Une telle pédagogie est complémentaire d'une pédagogie de la sagesse, de

la formation intérieure, de la proximité, de la transformation et du projet, en vue d'accompagner la personne sur un chemin de croissance personnelle qui lui appartient.

Cette pédagogie rejoint celle développée par le secteur Jeunesse de Bayard Presse qui, depuis 50 ans, met l'accent sur la place du jeune lecteur avec ses désirs, ses attentes, ses questionnements et sa curiosité. Elle part de la personne considérée dans son intériorité et dans l'être au monde, la manière d'agir qui peut en découler.

Pourquoi, pour nous, cette notion de désir est-elle si importante ? En réalité, les philosophes, les psychanalystes, les spirituels s'accordent pour dire que le désir est à l'origine de tout « mouvement » en l'homme, comme un moteur intérieur le mettant en marche. Saint Augustin lui-même en fait le principe de la vie spirituelle. Donc, croissance et dynamique du Royaume en nous ne peuvent se passer du désir.

Ce désir a des caractéristiques anthropologiques incontournables : l'importance du manque, pour que le désir puisse surgir ; la place du questionnement, qui manifeste un désir un chemin ; l'importance de l'expérience intérieure et de la vie spirituelle. Le désir, considéré selon cette perspective, est quelque chose d'éminemment personnel qui demande, pour pouvoir s'exprimer, un accompagnement fort et discret tout à la fois où l'accompagnateur sait parfois se mettre en retrait pour que la personne devienne auteur de son propre chemin. D'autre part, ce désir, pour être un vrai moteur, doit se traduire en actions concrètes qui ne sont autres que le travail pour faire grandir le Royaume en soi et autour de soi.

APPELÉS À LA LIBERTÉ

La liberté est une des caractéristiques évangéliques du Royaume. Dans ce sens, la pédagogie du désir ne peut que viser la pleine expression de la liberté de la personne. Ainsi, affecté par l'histoire personnelle, le désir parle de l'homme et parle en l'homme. Il est en connivence avec sa personnalité, son intelligence, ses affections, ses goûts et ses dons... Il le porte à aller au-dedans de lui-même, en cette intériorité où Dieu seul l'attend et où personne d'autre ne peut pénétrer.

Frère du « mystère » en l'homme, il rappelle à ce dernier qu'il ne peut jamais se connaître vraiment. Porteur d'ambiguïté, transformant

tout en objet, il oblige au discernement, à reconnaître les désirs de vie et les désirs de mort, les désirs de relation et les désirs de possession. Il n'est pas surprenant alors que Denis Vasse, psychanalyste jésuite, dise du désir qu'il « évoque l'homme », qu'il est « comme le cœur et la couleur du temps de l'homme. Il bat la mesure de sa vie [...] Il est le ressort qui permet à l'homme de prendre en charge son existence ».

Dès lors, si l'éducateur, l'enseignant, le catéchiste se fixent l'objectif d'accompagner la mise en mouvement de celles et ceux qui leur sont confiés, de les aider à être acteurs de leur propre existence, autonomes, décidés et engagés, ils ne peuvent pas faire l'économie de s'adresser à leur désir et d'offrir un espace à ce dernier. La pédagogie du désir, étant au service de la vie et du mouvement en l'autre, les reconnaît comme des sujets libres.

UNE QUÊTE PERMANENTE

« Seigneur, autant que j'ai pu, autant que tu m'en as donné la force, je t'ai cherché et j'ai voulu avoir l'intelligence de ce que je crois, et j'ai beaucoup discuté et j'ai peiné. »

(Saint Augustin, *De Trinitate* XV, conclusion, P.L. 42, 1098).

Cultivant donc l'art de la présence et du retrait, l'accompagnateur – éducateur, enseignant, ou catéchiste – est invité à ne pas s'en tenir à la position de celui qui sait face à ceux qui ne savent pas, afin de ne pas limiter son rôle à celui d'une transmission de savoir qui ne laisse aucune place au doute. La pédagogie du désir, au contraire, l'appelle à se tenir comme celui qui sait quelque chose, en chemin avec d'autres qui, eux, savent d'autres choses.

Dès lors, il ne s'agit pas de combler tous les vides avec des certitudes destinées à éviter le questionnement de ceux qui sont en situation d'apprentissage. Au contraire, il s'agit de réhabiliter la place du questionnement personnel, de la recherche qui ne trouve pas toujours immédiatement sa réponse. En laissant de l'espace au tâtonnement et aux questions, on honore la complexité des choses. Il est impossible alors d'avoir réponse à tout. Certaines questions n'ont pas de réponse et d'autres admettent plusieurs pistes de résolution.

Éduquer, accompagner, que ce soit en catéchèse ou dans l'enseignement académique, c'est donc veiller à ce que toute personne se situe par elle-même face à l'objet du savoir ou de la foi, veiller à ce

qu'elle apprenne à penser par elle-même, sans imposer trop vite une expérience ou un témoignage extérieurs comme références explicites de la norme. La référence en ce domaine est bien la pédagogie du Christ et sa manière d'entrer en dialogue avec les hommes et les femmes de l'Évangile. Par les questions qu'il leur pose ou les invitations qu'il leur adresse, il leur permet de se confronter à la question du sens de leur existence, des conditions de leur propre liberté et de ce qui leur donne vraiment une raison d'agir. C'est ainsi que la logique du Royaume surpasse celle de la Loi.

Dans cette perspective, le point de départ de l'enseignement ou de la catéchèse n'est pas seulement ce qui est à transmettre. C'est aussi le désir de celui à qui on transmet, sa question existentielle, celle qu'il cherchera à résoudre tout au long de sa vie. « Dis-moi quelle est ta question... je t'accompagnerai sur le chemin de la recherche... »

La pédagogie du désir n'est, en définitive, pas autre chose que la proposition d'un itinéraire semblable à celui des disciples d'Emmaüs, dont le seul spécialiste est le Christ ressuscité. Il rejoint les hommes en chemin, accueille leurs questions et leurs incompréhensions. Il ne propose un éclairage qu'après avoir longtemps écouté. En aucun cas il ne force leur désir, et c'est quand ils sont prêts qu'il s'arrête avec eux dans l'auberge où ils le reconnaîtront... avant de poursuivre leur chemin.

L'ACCOMPAGNATEUR, PREMIER TRANSFORMÉ

Le Christ éducateur se laisse étonnamment atteindre par les personnes qu'il rencontre. On pourrait dire que ces personnes le « transforment », lui faisant découvrir les contours mêmes de sa mission et l'appelant à être de plus en plus ce qu'il doit être : frère et ami, thérapeute, sauveur, fils de Dieu.

C'est ainsi que la mission d'éducation revêt, à l'Assomption, les traits d'une éducation transformatrice, d'abord pour l'éducateur lui-même. Il se trouve enrichi par l'apport des personnes qu'il accompagne et reçoit, pour sa propre croissance spirituelle, au moins autant qu'il donne. Le texte émanant de la Rencontre internationale d'éducation des Religieuses de l'Assomption, tenue à Manille en 2018, parle de cette transformation :

« L'éducateur prend conscience que la première transformation qui a lieu, c'est la sienne. En s'engageant dans un processus de transformation personnelle, il ouvre une brèche à la lumière dont il éclairera les autres. Il s'agit d'une transformation progressive, qui n'est jamais achevée. Ce processus de transformation est synonyme de mouvement.

Qu'est-ce qui transforme l'éducateur ? Ses expériences, ses rencontres, sa capacité à se laisser altérer par l'autre et en particulier par la personne qu'il accompagne. Parfois c'est un passage difficile, une souffrance traversée, un manque douloureux qui conduisent à une heureuse transformation.

Cette transformation, qui est d'abord intérieure, se conjugue avec la remise en question personnelle, la recherche permanente de cohérence entre la foi personnelle et la manière de vivre, la capacité de laisser le projet de l'Assomption réorienter les choix, la disponibilité pour changer de route. Elle naît d'un regard contemplatif et positif, du soin pour la vie intérieure, de la rencontre avec le Christ, que l'on doit entretenir comme les braises d'un feu qui, en nous brûlant, ne cesse de nous faire devenir autres. »

L'EXPÉRIENCE COMMUNAUTAIRE, CONDITION POUR LE ROYAUME

Pour qu'un enfant, en grandissant, garde cette foi primordiale que sa vie vaut d'être vécue et qu'il est aimé de Dieu, il faut un environnement bienveillant et inspirant, des rencontres significatives, des expériences d'ouverture à l'émerveillement de ce qu'il lui est donné de vivre : telle amitié, tel territoire, telle émotion, telle découverte, telle épreuve aussi... Autant d'expériences qui renvoient chacun au mystère de sa propre existence et de toute création.

Au terme des itinéraires que Bayard propose, on n'aura pas forcément répondu à toutes les questions. D'ailleurs, tel n'aura pas été pas l'objectif, car d'autres questions surgiront sans doute de manière nouvelle tout au long de la vie. Il s'agit d'ouvrir un espace de découverte authentique qui puisse donner longtemps le désir de la rencontre avec Dieu et avec les autres, un désir qui est la réponse du croyant au désir de Dieu lui-même qui prend l'initiative de toute rencontre. Le pari est que cette expérience-là, parce qu'elle est fondatrice, fera partie de la construction libre d'une identité à la fois

personnelle et communautaire ; elle ne craint ni les aléas déstabilisateurs de la vie ni l'altérité sous toutes ses formes.

En conclusion, ce n'est pas une pédagogie qui met l'accent sur l'accumulation de connaissance, mais bien la capacité de relier les connaissances entre elles. « Bien entendu pour vous et moi, le développement ce n'est pas la quantité de choses apprises, c'est si je puis dire ainsi l'agrandissement de l'intelligence et du caractère dans la possession de la vérité qu'une science étendue présente sous plus d'aspects. Or je vais me servir d'expressions très impropres, et je n'ai pas le temps de faire mieux: qu'est-ce qui agrandit le caractère et l'intelligence dans l'étude; qu'est-ce qui coordonne puissamment toutes les choses apprises, leur sert de but, de lien, de raison : en un sens c'est une philosophie ; en un autre plus large, c'est une passion. Mais quelle passion donner aux Religieux ? » (lettre de Marie-Eugénie au P. d'Alzon, 5 août 1844)

Ce qui est important pour nos fondateurs, c'est de trouver la voie d'une action en accord avec cette passion : une action tranchée à partir de convictions personnelles. Ainsi, en permettant à la personne d'ouvrir de l'espace en soi pour faire grandir ce Royaume qui agit en elle, on prépare aussi ses choix à venir et sa capacité de poser des choix cohérents avec sa foi. Plus que former de pieux catholiques, c'est former des gens qui se donnent une ligne de conduite selon les valeurs évangéliques.

En ce sens, tout ce qui permettra à une personne de se découvrir elle-même, de découvrir le monde dans lequel elle vient, de découvrir qu'une humanité aux multiples facettes est une richesse, lui permettra aussi de mieux se situer dans le monde.

Sr Véronique THIÉBAUT, R.A.
P. André ANTONI
Paris

P. OSWALD LUSENGE LINALYOGHA

Pour la jeunesse congolaise actuelle, un engagement apostolique d'urgence

Notre propos n'est pas d'élaborer une dissertation philosophique sur l'éducation. Nous voudrions simplement partager nos convictions sur la nécessité d'une plus grande prise de conscience que l'éducation continue d'être l'aréopage qui appelle notre engagement apostolique, ainsi que le voulait le P. Emmanuel d'Alzon, notre fondateur.

Cette question de l'éducation ne se pose pas avec la même urgence chez tous les assumptionnistes. Mais on ne peut pas ignorer que la plupart des membres de cette congrégation – sans doute actuellement 58 % de ses effectifs – se situe aujourd'hui dans « l'hémisphère Sud », où cette question de l'éducation constitue un des sujets les plus préoccupants. Nous ne voulons pas dire que ceux de « l'hémisphère Nord » s'en désintéressent. Au contraire, l'éducation « *sous toutes ses formes* » (*Règle de vie* n. 18) est une préoccupation traditionnelle à l'Assomption. Chaque assumptionniste y est impliqué, selon l'évolution culturelle de sa provenance. Qui oublierait, à titre d'exemple, de saluer ce qui se fait, sur ce point, par Bayard Presse, en termes de publication d'outils pédagogiques modernes ? Nous sommes donc appelés à faire preuve d'imagination pour sortir d'une conception « monopolistique » de l'éducation scolaire, dénoncée par Ivan Illich. Il y a plusieurs alternatives éducatives ; ne réduisons donc pas l'éducation au seul enseignement assuré par les écoles. La vraie fidélité à nos ambitions apostoliques impose aujourd'hui d'inventer des formes inédites.

Comme la pensée est toujours « engluée » à l'être social, je parlerai donc à partir du Sud, en posant le problème en termes traditionnels de l'engagement dans le domaine éducatif comme prise en charge concrète des écoles, depuis le primaire jusqu'à l'université. Mode d'engagement passablement « dépassé » dans certains pays où la question de l'éducation est l'affaire de l'État, qui dispose des moyens conséquents pour cela et qui le fait efficacement.

1. L'ENSEIGNEMENT DANS LE SUD, UN BILAN POUR LE MOINS « SOMBRE »

Pour situer notre propos, nous relevons cette observation du géographe français Roland Pourtier, un des penseurs attentifs aux bouleversements et évolutions des pays africains. Dans le numéro 235 de la revue *Afrique contemporaine* (2010), il a publié un article particulièrement suggestif, qui donne toute l'ampleur des défis éducatifs à relever en Afrique. Son article est intitulé « L'éducation, enjeu majeur de l'Afrique post indépendance. Cinquante ans d'enseignement en Afrique : un bilan en demi-teinte ». Inutile de revenir sur ces 50 années qui ont suivi les indépendances : chacun peut mesurer les retards pris par l'Afrique – une Afrique plurielle, qu'il faut se garder d'uniformiser –, comme il est possible d'évaluer la réalité des progrès enregistrés en matière d'éducation. Sans verser dans l'afro-pessimisme, nous ne saurions méconnaître que notre continent est sans doute celui qui est confronté aux crises et aux désordres les plus nombreux, voire les plus violents, qui le renvoient dans la préhistoire. Ce n'est pas sans raison que Roland Pourtier, connaissant bien le terrain, a pu écrire que l'Afrique « *va mieux dans son ensemble, mais elle va encore mal* ».

Partons plutôt du constat à la fois simple et effrayant établi par Roland Pourtier à propos de l'Afrique :

« Le continent le plus pauvre est en effet le continent le plus jeune : les moins de 15 ans y représentent près de 45 % de la population, ce pourcentage frôlant les 50 % au Niger et en Ouganda. Par comparaison, cette catégorie d'âge ne compte que pour 15 % de la population de l'Europe. Dans ces conditions, l'investissement pour la formation des jeunes représente un coût considérable : l'éducation pour tous est hors de portée de la plupart des États. Ces contraintes structurelles fortes ont, en outre, été aggravées par la mise en place des programmes d'ajustement structurel (PAS) à partir des années 1980. Le secteur éducatif en a été durablement affecté. Pour diverses raisons, plusieurs États se sont confrontés à des crises politiques dont certaines ont débouché sur des guerres civiles. Dans les États dits "fragiles" ou "faillis", la décomposition des systèmes administratifs s'est directement répercutée sur l'enseignement. Instituteurs et professeurs, dont les salaires avaient déjà fondu comme peau de chagrin, cessent maintenant d'être payés ou ne peuvent vivre de salaires dérisoires dont les retards de

paiement se comptent en mois et en années. Tous les observateurs soulignent le manque criant de moyens financiers et humains, les classes surchargées, l'absence de matériel pédagogique élémentaire, le faible niveau de formation des maîtres, le peu d'efficacité d'universités paupérisées. »¹

Le tableau aurait pu être plus sombre, comme le bilan établi par le sociologue congolais Bongeli sur l'éducation dans son pays : il parle d'une véritable débâcle, à tous les niveaux, et s'indigne de voir le système éducatif continuer à « fabriquer » des « *cerveaux inutiles et inutilisables* »². Pour lui, la raison de cette débâcle vient du fait que nous continuons de suivre servilement le modèle éducatif hérité de la colonisation. Il est sans doute grand temps de s'interroger sur les effets négatifs de cette transplantation pure et simple du modèle colonial. Ce système toujours en vogue est-il adapté à nos réalités présentes, ou n'est-il qu'un décor savant derrière lequel rien ne change dans le social ? Notre système éducatif est bien rétrograde, contre-productif. Il se complaît dans le mimétisme intellectuel, comme par exemple, l'adoption du parcours LMD, ou la transformation des institutions techniques en Universités, sans qu'aucune réflexion ne soit menée sur ce qui se fait aujourd'hui, véritable « cataclysme éducatif », au regard des résultats enregistrés. On s'évertue ainsi à changer de décor, pour faire « moderne », alors que dans le fond, le système connaît un dysfonctionnement qui compromet l'avenir de notre nation.

Cela fait bientôt cinq ans que je suis engagé dans l'Université pédagogique de Kinshasa, la deuxième en nombre du pays. Pour le dire en toute sincérité, cette expérience est plutôt décevante, au regard des résultats enregistrés dans les quelques cours que j'y assure. Il y a lieu de parler d'une véritable consécration de l'illettrisme, doublé d'une grande légèreté comme la banalisation des tricheries en masse (qui reprennent, sans discernement, les mêmes erreurs ou contresens !) et la loi du moindre effort dont témoignent la plupart des travaux

¹ Roland Pourtier, « L'éducation, enjeu majeur de l'Afrique post-indépendances. Cinquante ans d'enseignement en Afrique : un bilan en demi-teinte », in *Afrique contemporaine*, vol. 235, 3 (2010), pp. 102-103 [pp. 101-114] [en ligne].

² Émile Bongeli Yeikelo Ya Ato, *Éducation en République Démocratique du Congo. Fabrique des cerveaux inutiles ?*, L'Harmattan, 2015, p. 72.

bâclés. La fréquentation de la bibliothèque, elle-même datée, n'est pas garantie pour l'ensemble. Il ne faudrait pas que je tombe dans les généralisations abusives à partir de mon petit coin d'observation. Tout de même, la plupart de nos universitaires que j'ai rencontrés, jusqu'à la licence, se caractérisent par cette double tare.

Illettré ne signifie pas forcément analphabète, mais quelqu'un qui éprouve beaucoup de difficultés dans la simple lecture, par conséquent qui ne comprend pas le sens de ce qu'il lit. Plus précisément, l'illettré, c'est quelqu'un qui s'exprime mal à l'oral comme à l'écrit ; qui est incapable de formuler des phrases cohérentes, argumentées. Luc Ferry montre que c'est une situation mondiale ; il parle du « *fléau de l'illettrisme* » qui s'observe au niveau international. Il fait observer que partout dans le monde actuel, la proportion des élèves en difficulté augmente, et les écarts de performance s'accroissent aussi.

« *Sans sombrer dans l'obsession de la nostalgie ni dans les facilités de la nostalgie, si répandues aujourd'hui* »³, comment comprendre ce qui apparaît comme une véritable crise de la culture scolaire ? À qui la faute ? Telle est la question qu'on se pose souvent. Cela tient-il aux professeurs « démotivés » par les salaires modiques et submergés par le travail à cause des auditoires pléthoriques ? Ont-ils seulement le temps de corriger les copies des étudiants ? La cause viendrait-elle du recrutement d'étudiants qui ne seraient pas en mesure de faire des études supérieures ? Peut-on fermer les yeux sur leurs conditions de vie, pour la plupart bien difficiles ? Soit. Mais que penser des résultats de nos frères étudiants théologiens qui travaillent dans des conditions plus régulières ? Il ne faut pas se cacher la chose : certains résultats de nos frères en formation sont peu reluisants. La complexité de cette situation exige des analyses plus poussées pour éviter d'être à la surface des problèmes.

Alors que le nombre des diplômés s'accroît, rien ne bouge en fait dans le social ; nos pays d'Afrique subsaharienne continuent de s'enfoncer progressivement dans le désastre, le chaos. L'utilité sociétale de nos écoles est à peine convaincante. Nos systèmes éducatifs se révèlent incapables d'accueillir les défis qui interpellent le monde de l'école et qui devraient l'inciter à trouver des solutions adaptées, non seulement au niveau des contenus et des méthodes

³ Alain Boissinot et Luc Ferry, *La Plus belle histoire de l'école*, Robert Laffont, 2017, p. 390.

didactiques, mais aussi sur le plan de l'expérience de leur interaction avec le social.

La crise que nous traversons dans nos institutions éducatives est grave : insuffisance des moyens culturels, absence d'une vision claire des finalités à poursuivre, déficit dans la conception des programmes qui préparent les jeunes aux grandes mutations en cours, qui soient en prise avec les problèmes et les attentes de nos sociétés. Ainsi que l'a écrit Émile Bongeli, « *l'absence criante de politique publique raisonnée en matière éducative a aliéné l'école au point d'en faire un organe à croissance cancéreuse, fonctionnant pour soi, accordant des diplômes en quantité et en qualité voulues pour elle, n'ayant aucun compte à rendre à qui que ce soit, ne s'interrogeant plus sur elle-même, que l'on n'ose plus remettre en question, tandis que tous continuent à lui vouer une croyance quasi religieuse, en dépit du constat de son échec observé en Afrique en général, et plus particulièrement en République Démocratique du Congo* »⁴.

Pour mesurer l'ampleur des tâches qui nous attendent, parlons des statistiques de la République Démocratique du Congo (RDC). Selon les données fournies par l'INS (Institut national de la statistique) pour le compte du programme mondial MICS-Palu (*Multiple Indicator Cluster Survey*) 2017-2018, la RDC a une population jeune, composée de 59 % de moins de 20 ans sur un total de 91 244 471 millions d'habitants, avec un taux de croissance annuelle de 3,16 %. Enfants et adolescents en dehors de l'école : plus de deux enfants sur dix en âge d'aller au primaire ne sont pas scolarisés, et cette proportion concerne presque trois enfants sur dix au niveau secondaire. En ce qui concerne le taux d'achèvement de ceux qui sont scolarisés, on enregistre de grandes disparités entre le milieu urbain et rural et la quintile de bien-être économique pour les niveaux primaire, secondaire premier cycle et second cycle.

On le voit, l'objectif de l'éducation pour tous est loin d'être atteint dans ce pays ! Pour 90 % de chrétiens sur la population de la RDC, ce sont donc largement 50 % de cette jeunesse qui sont concernés par l'évangélisation. Encore nos écoles ne sont-elles pas prosélytes, accueillant tous les jeunes sans discrimination. Sauf pour les activités extra-scolaires, l'organisation des études n'est pas conçue pour approfondir la catéchèse. Cependant la proximité des religieux qui y

⁴ Émile Bongeli Yeikelo Ya Ato, op. cit., p. 77.

sont engagés et leur témoignage de vie sont eux-mêmes évangélisateurs. On est toujours heureux de rencontrer des anciens de nos écoles qui avouent leur grande fierté d'être passés dans nos établissements. Je pense ainsi qu'on ne peut pas concevoir une évangélisation sans proximité effective, sans sortie vers l'autre. La grâce de Dieu opère, de façon inattendue, par les rencontres que nous risquons. Nos écoles sont par excellence des lieux où nous pouvons contribuer à la transformation intérieure de la jeunesse par les valeurs chrétiennes dont nous témoignons.

2. L'ÉDUCATION, UN ENJEU ANTHROPOLOGIQUE DÉCISIF

Nous nous gardons de spéculer sur la nécessité de l'éducation, ou de rappeler ce que le Magistère de l'Église catholique recommande dans ce secteur. Pour la Congrégation pour l'éducation catholique, « *la mission de l'Église est d'évangéliser, pour la transformation intérieure et le renouveau de l'humanité. Pour les jeunes, l'école est l'un des lieux où cette évangélisation peut se faire* ». Sans entrer dans les détails, l'éducation est un grand enjeu pastoral et l'Église a toujours eu le souci de marquer sa présence dans ce secteur décisif d'humanisation⁵.

L'éducation est un grand enjeu en elle-même : « *Rien d'humain ne se fait, rien d'humain ne s'est jamais fait sans éducation* », souligne Éric Weil⁶. Le besoin d'éducation est en effet profondément enraciné dans le devenir humain. Emmanuel Kant souligne, au début de son célèbre *Traité de pédagogie*, que « *l'homme ne peut devenir homme que par l'éducation. Il n'est que ce qu'elle le fait* »⁷. Nous ne pouvons donc pas nous dérober à cette question décisive de l'humain : que voulons-nous pour notre société, pour les jeunes qui en sont l'avenir ? Au-delà de toutes les considérations stratégiques, le devoir de la communauté humaine envers l'éducation est son devoir moral suprême, disait John Dewey. C'est par l'éducation que se forment les

⁵ Mgr Angelo Vincenzo Zani, « La mission éducatrice de l'Église et les défis contemporains », in *Lumen Vitae*, 3 (2015), pp. 249-266 [en ligne].

⁶ Éric Weil, *Philosophie politique*, Vrin, 1956, § 16, p. 48.

⁷ Emmanuel Kant, *Traité de pédagogie* (1803), trad. de l'allemand par Jules Barni, rev. et actualisée, introduction et notes par Pierre-José About, Hachette, 2008, § 443, p. 37.

vrais régénérateurs de la société, ceux qui peuvent la sauver, pour reprendre les termes d'Hannah Arendt, « *de cette ruine qui serait inévitable sans ce renouvellement et sans cette arrivée de jeunes et de nouveaux venus* »⁸.

L'éducation touche ainsi ce qu'il y a de plus essentiel dans l'existence humaine : l'éveil du cœur et de l'esprit pour assurer la continuité du monde. Ne pas s'engager dans l'éducation, c'est cesser de croire en la vie. Le rôle de l'école est en effet de transmettre à la jeunesse l'héritage du passé, les valeurs qui font l'humain, l'aider à lire le présent, à penser la complexité de ce monde et à s'y situer, enfin la préparer à affronter sereinement l'avenir.

3. L'ÉDUCATION, UN ENJEU PASTORAL POUR TOUS LES TEMPS

Que pensent et vivent les jeunes d'aujourd'hui ? Quelles sont leurs aspirations ? Il y a urgence à nous rendre plus proches de cette jeunesse. Si nous ne le faisons pas, nous risquons de rater l'histoire. « *La gloire de Dieu c'est l'homme vivant et la vie de l'homme c'est la vision de Dieu* » (saint Irénée, *Contre les hérésies*, IV, 20, 7). Notre mission aujourd'hui consiste à porter le souci de Dieu pour son Peuple, en nous rendant présents dans tous les combats pour la promotion de l'humain, en ayant les yeux grands ouverts sur les défis à relever pour promouvoir des espaces où l'homme « s'élève » dans tous les sens du terme.

Dans notre contexte de paupérisation croissante, où les inégalités sociales tendent à s'exacerber, comment offrir à tous la chance d'une éducation de qualité, qui les aide à se prendre en charge, à entrer, comme dit, dans la vie, et à transformer en mieux leur environnement social ? Quelles leçons tirer nos pratiques éducatives actuelles ? Comment relever la situation quelque peu alarmante de l'éducation aujourd'hui ? Comment, par notre modeste engagement de présence dans ce secteur vital, offrir une sorte de « résilience », pour emprunter le vocabulaire des physiciens ? En effet, la résilience est la capacité d'un solide qui a été déformé de reprendre sa forme initiale. Le

⁸ Hannah Arendt, « La crise de l'éducation », in *La Crise de la culture. Huit exercices de pensée politique*, trad. de l'anglais sous la direction de Patrick Levy, Gallimard, 1972, p. 252.

neuropsychiatre français Boris Cyrulnik montre qu'en psychologie, la résilience est la capacité à vivre, à réussir, à se développer en dépit de l'adversité. Cela n'est possible, notamment, que si l'on essaie de mettre en chantier des projets. Élaborer des projets, c'est s'inscrire sur le chemin de l'espérance. On ne peut pas s'engager dans l'éducation sans foi, sans espérance envers les professeurs et envers les apprenants plus encore, et la passion pour l'humain⁹.

« Homme de foi et de son temps », un assomptionniste ne saurait s'accommoder à la situation, se résigner comme si la crise qu'il rencontre est insurmontable, mais doit s'engager pour la transformer, trouver des réponses adaptées. À partir de mon expérience dans l'enseignement supérieur, il me semble opportun de nous investir particulièrement dans le secteur primaire, où tout se décide, et dans la formation d'enseignants professionnellement qualifiés, auxquels revient la tâche délicate d'accompagner les jeunes.

Parce que nous sommes déjà engagés sur ce terrain, ouvrir un département de pédagogie dans notre Université de l'Assomption au Congo, pour participer à cette formation, selon l'esprit qui anime nos engagements, peut être un acte prophétique. Pour cela, nous devons faire preuve d'invention pédagogique et de créativité, comme le firent nos aînés dans la mission, pour engager la politique scolaire sur les voies de l'avenir ou des (re)naissances. Tous leurs efforts étaient concentrés sur la formation de bons instituteurs qui ont fait leur preuve au niveau primaire. Et si notre collègue Kambali a pu se classer parmi les meilleures écoles de la République, c'est au prix d'une rigoureuse sélection pour le recrutement des meilleurs écoliers de la région. Et ce sont les mêmes qui se confirmaient au niveau supérieur.

Démocratiser l'enseignement en favorisant l'accès de tous à l'université n'est pas suffisant. Il faut encore que les élèves puissent acquérir un socle commun de connaissances suffisamment solide, ce qui pose la question de la qualité de l'enseignement et celle de la formation des enseignants. C'est pourquoi j'ose soutenir que les fondamentaux, comme savoir lire, écrire et compter, s'acquièrent au niveau primaire. En fait, tous les grands pédagogues, de Platon et

⁹ Pierre Léna, *Enseigner, c'est espérer. Plaidoyer pour l'école de demain*, Le Pommier, 2012.

Aristote à Comenius, soutiennent que tout se joue dans la petite enfance ! Sommes-nous capables aujourd'hui de trouver des instruments pédagogiques pour renforcer cette éducation de base ? Et comme on ne peut pas concevoir une éducation sans enseignants pour la porter, sommes-nous capables de plaider leurs causes sociales, afin que la société leur rende justice ? Pouvons-nous continuer à tolérer une organisation sociale qui marginalise ceux qui préparent les jeunes à entrer dans la vie ? Il y a là un grand combat qu'il faut mener de front avec celui d'une éducation de qualité.

Quand on prend le temps de lire les nombreux textes du P. d'Alzon sur l'éducation et l'enseignement, ainsi que les témoignages laissés par les contemporains, on mesure la grande importance qu'il accordait à l'enseignement. Il a lui-même investi beaucoup de temps et d'argent dans l'enseignement secondaire, et particulièrement dans son collège de Nîmes. Il estimait surtout que l'enseignement supérieur était encore plus important. Car, selon ses convictions, c'est à ce niveau que s'élaborent les idées novatrices qui font avancer le monde. Il rêvait de fonder une université catholique qu'il appellerait Université Saint-Augustin. « *Si jamais il nous est donné d'avoir une Université catholique, sur son frontispice nous écrivons : "Ut cognoscant te solum Deum verum et quem misisti Jesum Christum".* » (*Écrits spirituels*, p. 141)

Cette formule de la « prière sacerdotale » de Jésus (Jn 17, 3) dit tout du projet apostolique de notre fondateur. Le vœu du P. Emmanuel d'Alzon n'a pas été beaucoup honoré par ses héritiers puisque jusqu'à une date récente sa congrégation ne comptait qu'une seule institution éducative du niveau supérieur, le Collège de Worcester (Massachusetts, USA), devenu Assumption University. Cela étant, il faudrait rappeler que notre fondateur avait une vision plus large, inclusive, de l'éducation : « *Il ne suffit pas d'enseigner. Il faut élever ; et l'éducation est une tâche bien autrement difficile que l'enseignement.* » (*Écrits spirituels*, p. 481)

4. LE DÉFI D'ALTERNATIVES ÉDUCATIVES, AVEC IVAN ILLICH

C'est ici que je peux revenir sur les intuitions d'Ivan Illich, un auteur incompris en son temps, mais dont les questions méritent d'être reprises pour bousculer l'imaginaire de la scolarisation dans le Tiers-Monde. *Deschooling society*, écrit dans les années 1970 (traduit

maladroïtement par une *Société sans école*), était particulièrement destiné aux pays du Sud, pour qu'ils repensent leurs modes éducatifs.

Selon Illich, l'éducation scolaire n'est pas la seule à préparer l'entrée dans la vie ; elle se révèle même parfois « *contre-productive* », produisant des « *adultes invalides* », des « *cancre*s ». « *L'école est fondée sur l'axiome que l'éducation est le résultat de l'enseignement. La sagesse, que nous tenons de l'institution, continue de faire sien ce précepte – en dépit des preuves accablantes du contraire.* »¹⁰ Or, selon lui, la productivité de l'individu dans la société ne dépend pas de ses diplômes ou des savoirs qu'il a accumulés, mais est le résultat d'un rapport de l'apprenant avec son milieu, des expériences qu'il reçoit des autres. L'éducation véritable vient de l'extérieur, d'autres activités qu'il appelle travail ou loisir¹¹.

Illich était en effet préoccupé de trouver des moyens éducatifs permettant de transformer chaque moment de la vie en une occasion d'apprendre, en dehors du système scolaire. On s'instruit par l'expérience, par la vie dans la mesure où on en ressent le besoin. Sa thèse est que « *le savoir de la plupart des êtres humains vient des expériences faites en dehors de l'école* »¹², et que ce qu'il faut promouvoir, c'est de « *créer de nouveaux rapports entre l'homme et ce qui l'entoure qui soient sources d'éducation* »¹³. Attaché à l'autonomie de l'homme, Illich rappelle que l'on apprend mieux des expériences des autres et du monde. De façon provocatrice, il écrit : « *La moitié des êtres humains n'entrent jamais dans une école. Ils n'ont aucun contact avec des enseignants ; ils ne jouissent pas du privilège de devenir cancre*s. »¹⁴

La cible d'Illich n'était pas l'école, mais la scolarisation, un phénomène social massif, global, uniforme, devenu incontournable dans nos sociétés, envahissant. On aurait été plus proche de son intuition si on avait compris que celui-ci rêvait plutôt de sociétés où fleuriraient « mille » écoles. A la place, nous avons l'école unique, universelle, et uniforme.

¹⁰ Ivan Illich, *Une société sans école*, traduit de l'américain par Gérard Durand, Seuil, 1971, p. 56.

¹¹ Ivan Illich, op. cit., p. 30.

¹² Ibidem, p. 56.

¹³ Ibid., p. 124.

¹⁴ Ibid., p. 57.

Cette globalisation est la forme prise par la scolarisation. Il n'y a plus qu'un seul système scolaire global. Ne peut-on pas trouver d'autres « *solutions de rechange en matière d'éducation* »¹⁵, ou rechercher d'autres « *institutions déjà existantes qui méritent d'être développées, dans la mesure où elles pourraient jouer un rôle éducatif dans un milieu sans école* »¹⁶? Comme on peut l'entrevoir, et cela nous importe beaucoup, l'essentiel pour Illich est de « *trouver d'autres moyens d'apprendre et d'instruire, et que toutes les institutions soient appelées à participer à cet effort en faisant réapparaître leurs qualités éducatives* »¹⁷. C'est donc « *l'ethos entier de la société* »¹⁸ qui doit être déscolarisé, afin de libérer sa créativité éducative.

Les intellectuels africains ont-ils pris toute la mesure de ses propos iconoclastes ? Nous regrettons que cet intellectuel soit méconnu, eu égard à l'originalité et à l'aspect visionnaire de ses thèses. Refuser de recevoir les questions qu'il soulève, c'est, comme l'autruche de la fable, s'aveugler sur ce que l'on ne veut pas voir. Aux yeux d'Illich, le système scolaire dans les pays du Sud n'est qu'une « *vaine entreprise* », inaugurant une nouvelle société féodale, écrasant tous ceux qui y échouent, ou faisant des « *recalés* »¹⁹.

L'école n'existe pas *in abstracto*, hors de la société qui lui dicte ses actes, hors d'une nation qui attend la réalisation et la mise en œuvre des missions qu'elle lui confie. Cette école, outil de l'État, peut-elle être pensée autrement, comme le suggérait Illich ? Qui oserait aujourd'hui affirmer que la qualification académique est une garantie indiscutable de compétence et de savoir-faire ? En même temps, comment ne pas s'en préoccuper, dans une société où les lois du marché du travail l'exigent ? Au regard du marasme socio-politique de nos pays du Sud, que valent tous les titres académiques derrière lesquels nous continuons à courir ? À quoi servent nos programmes éducatifs surchargés, nos longues scolarités, sinon à « *l'ingestion* » des programmes sans incidences sur nos réalités vitales ? Ceux qui

¹⁵ Ibid., p. 9.

¹⁶ Ibid., p. 10.

¹⁷ Ibid., p. 47.

¹⁸ Ibid., p. 8.

¹⁹ Ivan Illich, *La convivialité*, traduit de l'américain par Luce Giard et Vincent Bardet, Seuil, 1973, p. 48.

réussissent actuellement dans la vie, viennent-ils de nos systèmes éducatifs inadaptés à nos problèmes du moment ? Que dire du coût exorbitant de l'organisation des universités dans les pays pauvres, produisant souvent des jeunes diplômés voués au chômage, rejetant et laissant sans espérance les enfants de milieux modestes ?

Sans aller jusqu'à prôner la « déscolarisation », Maria Montessori posait, avant Illich, les mêmes questions : « *Le monde de l'éducation est une espèce d'île où les individus, déracinés du monde, se préparent à la vie en y restant étrangers.* »²⁰ Il y a, par toutes ces considérations qui peuvent sembler académiques, un appel à la conversion, pour sortir de la scolarisation « sélective » et ouvrir des voies nouvelles vers une « éducation informelle ». C'est un véritable défi que de trouver des chemins, des alternatives pour cette éducation inclusive.

CONCLUSION : PORTÉS PAR L'ESPÉRANCE D'UN RIVAGE MEILLEUR

L'éducation est toujours portée par l'espérance d'un rivage meilleur, l'utopie de la régénération du monde. Une utopie pratique, sans cesse reprise, qu'il dépend de nos actes de rendre effective. Comme le dit le philosophe grec de l'Antiquité Héraclite : « *Si l'on n'espère pas, on ne trouvera pas l'inespéré.* » (Frag. 18). Sentence qu'on rapproche souvent d'une autre : « *Ceux qui cherchent l'or retournent beaucoup de terre et trouvent peu.* » (Frag. 22) En un certain sens, le travail éducatif est comparable à celui des orpailleurs dont les patientes et épuisantes recherches n'aboutissent à d'heureuses découvertes que de manière très parcimonieuse. « *Les belles choses sont difficiles* », notait Platon (*République*, III, 433 c). De toute évidence, l'éducation reste, pour reprendre les termes de saint Paul, un « *travail d'enfantement* » douloureux (Rm 8, 22). C'est à l'achever que nous servons, même par le travail le plus humble de nos engagements.

P. Oswald LUSENGE LINALYOGHA
Kinshasa, RD Congo

²⁰ Maria Montessori, *L'Esprit absorbant de l'enfant*, traduit de l'italien par Georgette et Jean-Jacques Bernard, DDB, 1992, p. 14.

FRANCESCO CESAREO

The Mission of Assumption University and the Kingdom of God

In June 2020, Assumption College officially became a university, fulfilling the dream of Fr. Emmanuel d'Alzon.

With this change, the University restructured into five distinct schools. At the heart of the University is the D'Amour College of Liberal Arts and Sciences, where students acquire the foundation they need for further professional study. They can then study in a variety of business disciplines in the Grenon School of Business, in the health field in the Froehlich School of Nursing and the School of Health Professions, and in a number of areas in the School of Graduate Studies. Our students now have more avenues than ever to identify their distinctive talents, awaken their sense of purpose, pursue their interests, and acquire the skills, experience, and moral compass that lead to a meaningful life and a fulfilling career.

With this significant change, the University adopted a new Mission Statement in May 2021, better capturing the essence of the education that we offer to our students. The Mission Statement reads:

Assumption University is a comprehensive, Catholic liberal arts institution sponsored by the Augustinians of the Assumption. We awaken in students a sense of wonder, discovery, and purpose, forming graduates known for their intellectual seriousness, thoughtful citizenship, and devotion to the common good. Our curricular and co-curricular programs provide students with an education that shapes their souls, forms them intellectually, and prepares them for meaningful careers. We are a diverse community that welcomes different points of view and embraces all who share our mission. Enlivened by the Catholic affirmation of the harmony of faith and reason and by the pursuit of the truth in the company of friends, an Assumption education transforms the minds and hearts of students.

How should this Mission Statement be understood in light of the charism of the Augustinians of the Assumption and the motto that Fr. d'Alzon chose for the Congregation, "Thy Kingdom Come"?

We begin by acknowledging that *Assumption University is a comprehensive, Catholic liberal arts institution sponsored by the Augustinians of the Assumption.*

The liberal education of our students is at the heart of an Assumption education. Liberally educated people are those who, by way of an ongoing effort to understand themselves and the reality around them, achieve a measure of freedom from ignorance and unexamined opinion, and acquire a liberating insight into the truth of things. Such an education is founded on an understanding of the human person as made in the image and likeness of God and for that reason endowed with great dignity and natural gifts and most especially the capacity for rational thought. Though limited and flawed, human beings have the capacity to know what is true. Consequently, Assumption dedicates itself with a certain confidence to the search for truth in the context of serious dialogue and debate around those important questions that human beings ask.

Assumption is a comprehensive university. An essential part our students' education is rigorous study that prepares them for meaningful careers. Consequently, the university offers programs in a wide variety of professional fields, at both the graduate and undergraduate levels.

We are a Catholic university because of the great value we attach to the educational tradition that we have inherited from Catholic believers in the Middle Ages. Steeped in the riches of the Judeo-Greco tradition of learning and in a faith, with *Logos*, the Word, Jesus Christ, at its heart, they were eager to engage reason, considered the pre-eminent capacity of the human person, in the pursuit of truth. Monastic schools and then universities grew naturally in a context in which the love of learning was so highly valued. Fidelity to that educational tradition continues to nurture our own love of learning in this new era at Assumption University.

As a Catholic institution, Assumption fosters a way of living and working on campus that is inspired by the Gospel and is faithful to the Christian message as presented by the Church. The university seeks to support the faith development of its students by offering a vigorous

campus ministry program, personal assistance to them in their own human and spiritual growth, and a lively worship program to address the needs and culture of students. We bear a special responsibility to the Catholic members of the community, and we welcome all and seek to help every member of the community deepen an understanding of the spiritual and religious dimension of life in today's world.

As an Assumptionist institution, we are inspired by the vision of Fr. Emmanuel d'Alzon. We embody his understanding that education would bring about a renewal of society and of individuals, provided that education does not simply help people learn "skills" but focus instead on shaping their minds and hearts. Inspired by St. Augustine and his *City of God*, D'Alzon sought to understand how a Christian might live in a profoundly secular culture that made no reference to spiritual or transcendent realities. While a staunch defender of human dignity and the rights that flow from that, D'Alzon concluded that these rights could only be maintained if they had some grounding in realities beyond individual human passion and interests. He spoke not only of human rights, but especially of the "rights of God." That was his way of saying that without reference to God and eternal lasting goods and principles, human rights could not stand. Remove God from society, and chaos follows. To capture in a few words this conviction that God's place in human life needed to be promoted, D'Alzon took three words from the Our Father, "*Thy Kingdom Come*", and made that the motto of the Augustinians of the Assumption.

D'Alzon's passion for the Kingdom of God was a response to the intellectual, moral and spiritual deficiencies of his time. He confronted a society marked by ignorance, unbelief and indifference. He sought out the root causes of these defects, and because he believed that the world is governed by ideas, he insisted that the community he founded would be invested in "*education in all of its forms*". "*They say the world is evil. No doubt, passion turns it away from what is good. But I believe that the world is ignorant. Therefore, we need to teach it and do so in words it can understand.*"

When reflecting on the ways in which the newly found order would extend the Kingdom of God, Fr. d'Alzon listed first education, stating: "*One of the purposes of our small Association must be to try, through education, to bring the minds and hearts of men closer to the common center which Jesus Christ gave to his Church.*"

Today, Kingdom language is foreign to us, and yet Christians pray the Our Father every day. Jesus began his work by heading out into

the desert and engaging in combat with Satan, the embodiment of Evil. Jesus rejected what Satan had to offer: power, material pleasure, ego-promotion. Instead, he gave his allegiance to his loving Father. Each of us faces a similar challenge. To whom and to what do I give my allegiance? Who or what will be the lord of my life? D'Alzon asked himself that question and gave a clear response. God became the lord of his life, and he did everything he could to help others see that this was the way to genuine happiness and social harmony. These are the questions that students at Assumption also ask as they discern their vocation and purpose in life through their program of studies.

The work of the University is motivated by a passion to see that God's ways be known and understood and that these shape the hearts and minds of the students who come to study and the faculty who come to teach at the University. Since God's ways are not easily known and surely not universally accepted, Assumptionists at the University do not simply preach the Gospel and communicate the Church's wisdom but rather engage in the long and demanding task of seeking with their lay collaborators and articulating the truth in language that will be understandable today. By educating those who come to the University, the Assumptionists and the laity at the University, long to see God's Kingdom established in their own hearts and in the hearts of those around them.

Assumption University shares in the mission of the Assumptionists to extend the Kingdom of God through the relationship between a liberal education and the Gospel message and through our commitment to service in our community and beyond. Members of the Assumption University community are reminded of this mission upon entering the Chapel of the Holy Spirit, greeted by the words emblazoned above the altar, "*Until Christ Be Formed in You*". And they do this for love of Jesus Christ, who came to establish the reign of God's love among us.

We awaken in students a sense of wonder, discovery, and purpose, forming graduates known for their intellectual seriousness, thoughtful citizenship, and devotion to the common good.

Thinking at Assumption is not simply a mechanical process designed to achieve a practical end. It is first of all a response to the beauty of the created world and the mystery of which human beings

are a part. Wonder in the face of these realities is integral to an education at Assumption.

No simple answers are possible as students approach reality with a sense of wonder. Our model in this endeavor is Saint Augustine (354-430), who from a young age until his death never ceased to search for understanding. Dramatic discoveries at key moments re-oriented his life. They led him to devote himself fully to the study of philosophy and then later to the Christian faith. In a similar way, by dint of serious work and careful guidance, students at Assumption make major discoveries along the way, moments during their time at the University when the light is turned on and when the direction of a student's life begins to take shape. Their intellect is awakened, and they discern the vocation that will give meaning to their life and work as they seek to build up the kingdom of God.

As Fr. Emmanuel d'Alzon reminds us, learning at Assumption not only provides students with skills for their life's work, but helps them discover the greater purpose to which they can dedicate their life's energies. This process is important for all students as they often focus more on the acquisition of specialized abilities for work in one's profession.

D'Alzon understood that the human person is by nature a social being, coming to full development only by way of interaction with fellow humans. From his early years, he learned about his own responsibility toward the larger society. Though raised in a family of minor nobility, his earliest projects focused on work with laborers and the promotion of worker movements. Even at the school he founded for secondary students from well-to-do families, he always included projects with the poor in the city of Nîmes as part of the weekly program.

As important as this service was in the education of Assumption students, Fr. d'Alzon insisted that it was ideas that shaped society. He learned this from Saint Augustine, whose *City of God* D'Alzon read almost as assiduously as the Bible. Augustine taught him the importance of reflecting seriously on what constitutes a just society and what makes for genuine human flourishing. Thoughtful citizenship, consequently, and genuine devotion to the common good are what we seek to cultivate in our students at the University. They do this by raising fundamental questions about human life and the best way to live in society, most especially by study in philosophy and theology.

Our curricular and co-curricular programs provide students with an education that shapes their souls, forms them intellectually, and prepares them for meaningful careers.

Students come to Assumption seeking to be formed intellectually. They learn a good deal in a variety of different disciplines and at the same time hone their abilities to think clearly, to read carefully, and to express themselves well. Ultimately, we aim at an intellectual formation that orients the intellect of the student toward what is true, good, and beautiful. Education, for us, is the shaping of souls: of the student's mind, heart and will. We do not simply teach students; we educate them. An education at Assumption is meant to bring about the transformation of the whole person.

This intellectual formation takes place through rigorous, demanding course work and by the careful and attentive mentoring provided by a highly accomplished faculty, who see their primary role at the university as educators. Learning, however, takes place in many different ways and places, at times to our surprise: faculty engage with students not only in the classroom but outside the classroom as well, coaches serve as mentors for student-athletes, student affairs staff provide students with leadership opportunities, students expand their world view by studying in Rome, and many engage in internships and service learning projects that provide the opportunity to integrate the learning that takes place in the classroom, with the work the student does in the field. For this reason, we think of Assumption as a seamless community of learners.

Liberal education, which has been pursued by students who have pursued a demanding program of professional studies at both the graduate and undergraduate levels, acquires a measure of self-knowledge and an appreciation of life's concrete challenges, enabling them to pursue careers that will bring them considerable personal satisfaction and to make significant contributions to the common good.

We are a diverse community that welcomes different points of view and embraces all who share our mission.

Assumption is a community, made up of different people with a diversity of backgrounds and experiences who have come together because of their attachment to a shared mission. We affirm the description of community in the first letter to the Corinthians (chapters 12-13) where Saint Paul speaks of the great variety of gifts

in the community, all put to the service of the community's shared goals.

In particular, as an academic community, we are enriched by the diversity of people with different points of view, who engage in vigorous debate and respectful discourse. That kind of dialogue, informed by reason, and directed to the discovery of truth deepens the bonds of charity that unite the community.

Enlivened by the Catholic affirmation of the harmony of faith and reason and by the pursuit of the truth in the company of friends, an Assumption education transforms the minds and hearts of students.

Faith and reason co-exist in a creative tension of intellectual inquiry, in which each challenges and strengthens the other. Saint Augustine captured this "tension" in just a few words: "*intellege ut credas, crede ut intellegas*" ("Understand so that you might believe, believe so that you might understand"). Faith makes an important and positive contribution to intellectual inquiry in all disciplines by raising questions that might not otherwise be raised and by illuminating the search, suggesting answers that reason might not easily discover. Reason, in turn, engages people in the search for truth and can help to clarify the teachings of faith, making them more accessible to all.

In addition to the inherent joy that reflection and the pursuit of truth provide, nothing makes study more enjoyable than the companionship provided by fellow-students and teachers. Friendship is an important dimension of an education at Assumption. On this matter, we take our cue from Saint Augustine:

"There were other joys to be found in the company of my friends which still more powerfully captivated my mind — the charms of talking and laughing together and kindly giving way to each other's wishes, reading elegantly written books together, sharing jokes and delighting to honor one another, disagreeing occasionally but without rancor... We would teach and learn from each other, sadly missing any who were absent and blithely welcoming them when they returned... So were sparks kindled and our minds were fused inseparably, out of many becoming one." (Confessions, IV)

Saint Augustine stresses that friendship must be grounded in the pursuit of truth, love for one another and mentorship. The most genuine friendships support us, but also, challenge us to stretch and grow. Being in the company of friends includes peer relationships and relationships between and among all members of our community – faculty, staff, students, and alumni. In the search for meaning and purpose, friendship creates communities where mutually beneficial camaraderie leads us deeper into our most authentic selves. Here, learning takes place within a community of friends. This community dimension of Assumption as a Catholic university finds its fullest expression in the Eucharist, where all are brought together by Word and sacrament, foreshadowing the Kingdom of God.

There is a need for institutions like Assumption University and its commitment to establishing the Kingdom of God in this day and age. The social context in which Fr. d’Alzon lived is by no means altogether different from our own. The eclipse of God that he diagnosed as the source of what most ailed French society in the 19th century remains an abiding reality in our own time, especially in the affluent West. D’Alzon was searching for a foundation upon which to build a society that would be stable, just, tranquil and at peace with the Church. He believed that only a Christian way of acting based on Gospel principles and a faith rooted in the hearts of believers could provide a remedy to the social turmoil of his time. For him there was an urgent need to form men and women of character, whose intellect was enlightened by faith, and who were able to assume leadership roles at all levels. Education was aimed at helping students acquire knowledge, convictions and good judgment, and to act accordingly in their lives.

In this way, the Kingdom of God would be brought into being, a motivation still at the heart of Assumption University.

Francesco CESAREO
President emeritus
of Assumption University
in Worcester, Massachusetts - USA

P. IULIAN DANCĂ

**Le Royaume et l'unité de l'Église.
Quelle signification pour l'œcuménisme
d'aujourd'hui ?**

*« Nous tous qui participons à ce seul pain et à cet unique calice,
unis-nous dans la communion d'un seul Saint Esprit. »*

(prière du prêtre sur les Saint Dons
dans la Liturgie de saint Basile le Grand)

Il est bien connu que lorsque nous regardons la lune, nous ne voyons qu'un seul de ses visages, le même visage éblouissant et étincelant, la même beauté splendide et rêveuse à qui l'homme a consacré, depuis les temps les plus anciens, ses plus beaux cultes ainsi que ses plus beaux poèmes. Mais derrière la clarté de ce visage s'en cache un autre, plus sombre et moins connu, impénétrable et énigmatique. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, cette image astrale n'est pas sans faire penser que, de manière générale, derrière la face visible d'une religion s'en cache aussi une autre, plus mystérieuse et moins connue. De ce point de vue, on pourrait dire que l'unité serait fondamentalement une affaire de rencontre et de découverte de l'univers méconnu de l'autre ; certes, une rencontre assez déconcertante, mais qui n'en demeure pas moins une rencontre accomplie sous le regard d'un même mystère, celui que nous ne voyons pas, et qu'un Denys l'Aréopagite le nomma de la plus énigmatique manière possible « la ténèbre surlumineuse ».

Qu'est-ce donc alors que cette unité ? Une édition récente du grand Dictionnaire critique de théologie de Lacoste, à la rubrique intitulée « Unité de l'Église », nous apprend ceci : « Don de Dieu à son Église, l'unité de l'Église est ancrée dans l'unité du Dieu trinitaire et de son œuvre salvatrice. »¹ Pareille définition est, de l'aveu de son auteur, une « conception contemporaine » qui vient après celle qu'il estime être « la définition » habituelle de l'unité, c'est-à-dire, « une marque

¹ Jean-Yves LACOSTE (dir.), *Dictionnaire critique de théologie*, Presses Universitaires de France, 1998, p. 1458.

fondamentale de l'Église »². Les deux définitions sont bien évidemment correctes, même si le terme d'« unité » n'est jamais défini en tant que tel. Ce n'est pas la faute de l'auteur, car il estime ce mot connu.

Nous parlons à loisir de Dieu, de l'Église, de l'unité, comme si le sens de ces mots était acquis une fois pour toutes et que désormais il ne s'agirait pour nous que de passer à autre chose. Ainsi en va-t-il pour l'unité : nous voulons qu'elle advienne, qu'elle soit « concrète », visible et palpable. Mais sommes-nous certains de parler de la même chose lorsque nous parlons de l'« unité » ? A quoi pensait par exemple, en plein XIX^e siècle, un Emmanuel d'Alzon lorsqu'il parlait de l'unité ? Et à quoi penserait aujourd'hui, dans un tout autre contexte, un orthodoxe de Roumanie ? Et un catholique qui a sa résidence à Rome ? En vérité, ils ne parleraient jamais de la même façon car nous ne parlons jamais de l'unité (comme un concept flottant dans l'air) mais toujours à partir de l'unité (comme réalité qui nous devance). Les philosophes, qui ont très bien compris cette différence, font ainsi une distinction utile entre l'unité comme nombre et l'unité comme organité. Prenons comme exemple notre corps : ce qui fait son unité et son intégrité, ce n'est pas le fait de posséder, en nombre pair, deux pieds, deux oreilles, 24 côtes et un seul bout de nez. L'unité n'est pas un assemblage, mais quelque chose qui, bien que s'exprimant par la structure anatomique des membres, n'est jamais constituée par elle.

Récemment, dans une homélie adressée aux présidents des conférences épiscopales européennes, le pape François faisait une différence intéressante entre « montrer » et « démontrer » : « Il [le Christ] ne nous demande pas de démontrer, il nous demande de montrer Dieu, comme l'ont fait les saints : non pas en paroles mais avec la vie. »³ Curieusement, c'est de la même façon que Heidegger mettra en garde ses lecteurs dans l'avant-propos à l'un de ses plus célèbres textes intitulé *Identité et différence* : « En ce domaine, écrit le philosophe, où l'on ne peut rien démontrer, mainte chose peut être

² *Ibidem*, p. 1457.

³ Homélie du pape François, 23 septembre 2021, accessible sur <https://www.vatican.va/content/francesco/fr/homilies/2021/documents/20210923-omelia-ccee.html>

montrée. »⁴ De l'autre côté de l'océan, le poète américain Jim Harrison (1937-2016) écrivait, à propos des souvenirs de son enfance :

« Marcher jusqu'à un îlot,
étroit, sablonneux, à peine boisé, au milieu
de l'îlot dans un bosquet de cèdres une petite source
où je pénètre, en me laissant glisser très loin dans
une masse profonde fraîche obscure infinie d'eau. »⁵

Parler donc de l'unité comme si on assemblait des Lego, pour dire ensuite « Voilà l'unité ! » n'est donc qu'un contre-sens, car l'unité n'a rien à voir avec de telles images. Cette première remarque pourrait nous permettre déjà de comprendre pourquoi un événement aussi important que la levée des anathèmes entre catholiques et orthodoxes en 1965 n'a pas réussi, à lui seul, à restaurer de facto l'unité ainsi interrompue depuis neuf siècles. La seule manière d'expliquer cela est de dire que l'unité, avant d'être le résultat d'une volonté humaine, appartient au domaine de la foi et du mystère.

Telle est aussi la raison pour laquelle le théologien franco-roumain André Scrima (1925-2000) pouvait dire, au risque d'être incompris, que l'unité n'était pas tellement à fabriquer qu'à actualiser. Il partait ainsi de cette conviction inébranlable que l'unité pouvait être, à la limite, « suspendue », mais jamais brisée ou annulée, car l'unité est le mystère même de l'Église. L'Église demeure Une et, aujourd'hui comme hier, la difficulté du dialogue œcuménique n'est pas liée au schisme, mais à la difficulté de reconnaître que cette unité fondamentale demeure en dépit de tous les schismes : « Les deux églises (catholique et orthodoxe) ne sont pas deux », dira André Scrima, en soulignant leur unité essentielle à travers la reconnaissance d'une complémentarité réelle⁶.

Cette unité essentielle n'est autre que celle que l'Esprit conféra aux apôtres le matin de la Pentecôte, une réalité unique mais exprimée à travers une multitude de langues de feu. L'Église est, pourrait-on dire,

⁴ Voir Martin Heidegger, *Questions I et II*, Gallimard, 1968, p. 256.

⁵ Jim Harrison, « Marcher », dans *Une heure de jour en moins. Poème choisis (1965-2010)*, trad. de l'anglais par Brice Matthieussent, Flammarion, 2012, p. 24.

⁶ André Scrima, « Situation singulière des Églises orthodoxes et catholiques à l'intérieur du dialogue œcuménique », Archives André Scrima, New Europe College, Institute for Advanced Study – Bucarest, TND 13, p. 11.

cette communauté de personnes « enflammées » par l'habitation du Saint-Esprit. Dès lors, pouvons-nous admettre que, d'un point de vue ontologique, les deux Églises forment, au-delà même de la division, Une seule Église ?

Parler ainsi de l'unité ne doit pas nous transformer en témoins distants et impassibles. Son sens ultime, dans l'horizon de l'Eschaton, n'est jamais un abandon sine die de son accomplissement. Si nous admettons que l'unité, en tant que réalité spirituelle, est antérieure à toute division, dès lors, son fruit « visible » ne sera autre que celui de l'attitude qui saura accompagner effectivement le processus de sa maturation comme dans la parabole du semeur sorti pour semer la graine : « Il en est du règne de Dieu comme d'un homme qui jette en terre la semence: nuit et jour, qu'il dorme ou qu'il se lève, la semence germe et grandit, il ne sait comment. D'elle-même, la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, enfin du blé plein l'épi. » (Mc 4, 26-28) Bien que ce soit lui qui jette la graine (Mc 4, 3), la germination (de même que la fructification) ne rentre pas dans la capacité du semeur. Celui-ci ne fait que prédisposer, autrement dit, aménager un terrain propice à la germination... En d'autres termes, savoir reconnaître, au coeur même des divisions, l'existence de cette unité fondamentale est l'acte décisif pour tout chemin possible en vue de l'unité.

Telle est aussi la raison pour laquelle l'oecuménisme n'est rien d'autre qu'« une question de vie spirituelle »⁷ où la reconnaissance de l'autre en tant que posture spirituelle et « existentielle » (selon l'expression de Nicolas de Cues), est le premier pas en vue de retrouver cette unité. Se reconnaître mutuellement (en tant que frères ? en tant qu'Églises sœurs ? en tant que les « deux » poumons d'un même corps ?) est la première attitude à adopter pour retrouver cette l'unité, sans égards pour la durée que cette reconnaissance prendra effectivement avant sa réalisation plénière.

Partir de l'unité (et non plus aller vers elle, comme si l'unité devrait résulter de nos décrets), nous aide peut-être à mieux distinguer entre l'unité en tant que mystère et l'unité en tant que résultat d'une volonté institutionnelle. La première, en quelque sorte, nous est déjà donnée... à condition de savoir la reconnaître. C'est le mystère de l'Église Une gisant au coeur de nos Églises, comme un trésor couvert

⁷ Idem, *Duhul Sfînt și unitatea Bisericii. Jurnal de conciliu*, Bucarest, Edit. Anastasia, 2004, p. 216.

par la poussière. C'est la lampe brillante couverte par le vase et qu'on cache sous le lit (cf. Lc 8, 16). Le temps est venu peut-être de mettre cette lampe sur son lampadaire, autrement dit, de faire en sorte que l'unité de nos Églises puisse à nouveau luire. Eu égard à cette lumière, saurions-nous reconnaître ce qui, dans nos Églises, devra désormais être voué aux ombres, comme le firent jadis le pape Paul VI et le patriarche Athénagoras à propos des sentences d'excommunication ?⁸ C'était sans doute le courage de leur geste prophétique qui les a aidés à regarder au-delà de la réalité du schisme et reconnaître dans leurs Églises le mantient (*subsistit in*) d'une unité inaltérable.

Dans mon propre parcours, je n'ai pu que réaliser à quel point la méconnaissance de cette unité inaltérable rend impossible, non seulement la confession d'une foi commune, mais aussi la poursuite des relations saines entre Églises séparées. Redécouvrir cette unité inaltérable ne devrait-il pas nous aider à mieux distinguer entre ce qui relève de la foi commune et ce qui porte la marque de nos schismes ainsi que l'épaisseur de nos histoires ?⁹

Dans ce sens, il m'arrive parfois de penser à la parabole des « fils prodigues » (Lc 15,11-32) comme à une image que l'on pourrait tout à fait appliquer à l'histoire de nos Églises. Au départ, que ce soit l'un ou l'autre, les deux fils grandissent dans l'ombre de leur père. Vient ensuite le temps des errances : le plus jeune emprunte sa voie, l'aîné une autre (car, tout en croyant demeurer dans l'ombre du père, il ne s'en égare pas moins). Entre les frères eux-mêmes, entre les frères et leur père, les distances grandissent... et l'aliénation aussi. Chacun des frères suit sa propre voie dans la plus totale ignorance de l'autre, car

⁸ Pape Paul VI et Patriarche Athénagoras de Constantinople, "Declaratio communis", dans *Actae Apostolicae Sedis – Commentarium Officiale*, vol. 58, 1966, pp. 20-21: « *C'est pourquoi le pape Paul VI et le patriarche Athénagoras Ier en son synode, certains d'exprimer le désir commun de justice et le sentiment unanime de charité de leurs fidèles, [...] déclarent d'un commun accord : a) regretter les paroles offensantes, les reproches sans fondement, et les gestes condamnables qui, de part et d'autre, ont marqué ou accompagné les tristes événements de cette époque ; b) regretter également et enlever de la mémoire et du milieu de l'Église les sentences d'excommunication qui les ont suivis, et dont le souvenir opère jusqu'à nos jours comme un obstacle au rapprochement dans la charité, et les vouer à l'oubli* ».

⁹ Je pense surtout ici aux dogmes adoptés par l'Église catholique après le schisme de 1054 : l'infailibilité pontificale, l'Immaculée Conception et l'Assomption de la Vierge Marie. Mais que l'on me comprenne bien : il ne s'agit pas de « négocier » ou de « minimiser » l'importance de ces dogmes, mais de réfléchir au fait qu'ils furent élaborés en l'absence de l'autre, en occurrence, en l'absence de l'Église orthodoxe.

chacun est convaincu d'avoir fait le meilleur choix possible. Un abîme les sépare. Mais tout change le jour où le plus jeune ne peut plus supporter l'absence du père et, pourquoi pas, celle de son frère aussi qu'il a laissé sur place en partant. Il rebrousse chemin, autrement dit, il recherche la maison de son père en parcourant dans le sens opposé le chemin même qui l'avait conduit à la séparation.

Comment retrouver le chemin de la réconciliation, autrement qu'en parcourant dans le sens contraire le chemin même de cette séparation ? La parabole des « fils prodigues » nous met sans cesse devant la liberté de choisir entre deux actes : camper sans ciller sur ses propres positions (sédentarisme), ou bien choisir de marcher sans cesse (itinérance) vers un au-delà de ce que nous sommes. Quelquefois on peut s'éloigner de Dieu tout en se croyant proche de lui; et parfois s'en rapprocher, tout en se croyant perdu. Dans la tradition hésychaste, une très belle expression définit cette apparente contradiction : je ne bouge pas, et pourtant je suis totalement en mouvement au fond de mon âme.

Il n'y a pas à se demander laquelle de nos Églises est le fils prodigue et laquelle en est le fils aîné. Nous sommes et nous l'avons été, en vérité, l'un comme l'autre : nous avons joué le rôle du fils aîné lorsque nous nous sommes crus les seuls détenteurs de l'héritage du Père, et donc, uniques possesseurs de la vérité (« Je n'ai jamais transgressé tes ordres » - cf. Lc 15, 29) ; nous avons été comme le fils prodigue lorsque, avec le précieux trésor du Père, nous n'en avons fait qu'à notre tête, en le gaspillant inutilement (« Parti pour un pays lointain [...] il dilapida sa fortune » – Lc 15, 13). Or, à lire attentivement cette parabole, le partage des biens que fait le Père ne correspond en rien à notre logique comptable, car, dit la parabole, « tout ce qui est à moi est à toi » - Lc 15, 31). Les trésors du Père ne tarissent pas à cause du partage, car il est une surabondance de don. Prendre sa part n'est jamais, dans la logique du Père, dépouiller un autre de son dû. C'est ce que n'a pas compris l'aîné lorsqu'il voit revenir ce frère qui « après avoir dévoré avec des prostituées » (cf. Lc 15, 30) la fortune de leur Père, ose maintenant revenir à la maison.

Tout le paradoxe de l'unité réside dans ce fait que le scandale du schisme ne vient pas du fait de priver l'autre du trésor de vérité qui se trouve dans mon Église, mais du fait que « chacun souffre de ce que

l'autre a de trop, [qu'il] est privé de ce dont l'autre regorge »¹⁰. Retrouver l'unité ne peut pas se traduire par le fait d'imposer des dogmes et des vérités étrangères à l'identité de l'autre. Comme d'ailleurs elle ne pourrait pas non plus se traduire par un amoindrissement de nos identités en propre. Retrouver l'unité, c'est « festoyer et se réjouir » (Luc 15, 32) à la joie de l'autre et à sa vérité ; c'est être-ensemble. Qui penserait un instant que rentrer dans la joie de l'autre plomberait l'ambiance de sa fête ? C'est l'incapacité à se réjouir qui la plombe. C'est l'incapacité à admettre que l'Esprit Saint puisse faire aussi des merveilles bien en dehors de nos clôtures. Par conséquent, communier à la table du frère séparé dépasse les seules préoccupations de savoir à quelles conditions et dans quelles circonstances on pourrait envisager un jour une certaine intercommunion. Ce dernier aspect ne peut être que le rejaillissement d'une attitude plus déterminante : reconnaître que, devant le mystère de Dieu nous nous situons de manière égale, devant ce Centre de mystère nous sommes tous, selon la belle expression du Père Scrima, « équidistants ».

A cet égard, il y a dans la scène du Jugement final (Mt 25, 31-46) une vérité qui dépasse de loin la seule obligation d'être « charitable » par peur de châtement. Cette vérité, c'est la capacité de reconnaître le Seigneur dans l'autre, et davantage lorsqu'il se trouve en dehors de mon Église. Car, comme le dit Levinas, le visage de l'autre n'est jamais « une figure offerte à la sereine participation »¹¹. Il est, tout au contraire, un visage qui m'interpelle et demande à être vu. Quand le Christ répond à Philippe: « Celui qui m'a vu a vu le Père » (Jn 14, 9), ce « voir » n'est pas une simple représentation, comme on dévisagerait une personne de la tête aux pieds, mais un voir qui tourne le regard vers le mystère du Père et qui va bien au-delà de ce que nous sommes capables d'en-visager. C'est par l'exercice continu de notre regard que nous serons capables de voir, dans la présence de l'autre, la réalité du Royaume à venir.

¹⁰ André Scrima, Conférence poursuivie par un temps d'échange lors d'une session jésuite sur l'œcuménisme au Foyer Saint-Georges de Meudon, 20 et 21 mars 1965, Archives André Scrima, New Europe College, Institute for Advanced Study – Bucarest, TND 12.

¹¹ Emmanuel Lévinas, « De la signification du sens », dans Richard Kearney, Joseph S. O'leary (dir.), *Heidegger et la question de Dieu*, Grasset, 1980, p. 242.

Ce Royaume est donc inséparable d'une pratique de l'hospitalité à travers laquelle s'actualise et se fortifie l'unité sacramentelle de nos Églises. L'unité, paradoxalement, n'est plus une affaire de destination, mais de départ. Elle n'est plus dans la garde jalouse de ma propre voie comme voie unique de vérité, mais dans l'itinérance qu'elle inaugure. Kierkegaard avait une très belle expression : « Ce n'est pas la vérité qui est la vérité, mais c'est la voie qui est la vérité. »¹² Ce n'est pas à nous de décider quelle voie est la meilleure, et encore moins de choisir l'une ou l'autre, mais de marcher... comme Abraham : « Grâce à la foi, Abraham obéit à l'appel de Dieu [...] et il partit sans savoir où il allait. » (He 11, 6) Il est faux de croire que, sous prétexte de méconnaître la destination, on méconnaîtrait la voie elle-même, car la vérité de celle-ci n'est pas dans sa fin, mais dans son début, c'est-à-dire la marche.

Pour prendre une dernière image, on pourrait dire que la vérité d'un danseur n'est pas dans le danseur lui-même, mais dans sa danse. La vérité de ce qu'il est n'advient que dans le mouvement de ses deux pieds. L'unité de nos Églises, si l'image ne choque pas, ne serait plus dès lors dans la danse solitaire de chacun pour soi, mais dans ce type de danse que mes compatriotes roumains connaissaient depuis leur plus tendre enfance : cela s'appelle « horă », c'est-à-dire une danse folklorique au rythme lent ou alerte, dans laquelle les danseurs se tiennent par la main et forment un cercle fermé. Oui, je l'avoue, ce type de danse me semble être une très belle image du Royaume et de l'unité ainsi retrouvée. Deux siècles en arrière, Hölderlin résumait mieux que quiconque cette indicible expérience, dans la première phrase d'un de ses plus énigmatique distiques : à la seule question qui compte vraiment (« Pourquoi l'unité ? »), le poète répond ceci : « Être dans l'Unité est divin et nous sauve. »¹³

P. Iulian DANCĂ

Centre St Pierre – St André, Bucarest

¹² Søren Kierkegaard, *Post-scriptum aux Miettes philosophiques*, traduit du danois par Paul Petit, Gallimard, 2002, p. 58.

¹³ Friedrich Hölderlin, *Sämtliche Werke*, Stuttgart, J. G. Cotta – W. Kohlhammer (Grosse Stuttgarter Hölderlin-Ausgabe), 1943, p. 305 : « Einig zu seyn ist göttlich und gut ». La traduction légèrement différente en français est celle de Jean Beaufret.

P. CHI AI NGUYEN

Une Église « en sortie »

LE ROYAUME DE DIEU ANNONCÉ AUX « AUTRES » DANS LA BIBLE

Dans la Parole de Dieu apparaît constamment ce dynamisme de “la sortie” que Dieu veut provoquer chez les croyants. Abraham accepta l’appel à partir vers une terre nouvelle (cf. Gn 12,1-3). Moïse écouta l’appel de Dieu : « Va, je t’envoie » (Ex 3,10) et fit sortir le peuple vers la terre promise (cf. Ex 3,17). À Jérémie il dit : « Vers tous ceux à qui je t’enverrai, tu iras » (Jr 1,7). Aujourd’hui, dans cet “Allez” de Jésus, sont présents les scénarios et les défis toujours nouveaux de la mission évangélisatrice de l’Église, et nous sommes tous appelés à cette nouvelle “sortie” missionnaire. Tout chrétien et toute communauté discernera quel est le chemin que le Seigneur demande, mais nous sommes tous invités à accepter cet appel : sortir de son propre confort et avoir le courage de rejoindre toutes les périphéries qui ont besoin de la lumière de l’Évangile. (Evangelii Gaudium, 20)

Ces paroles du Pape François résument bien la nature de la mission dans l’histoire du salut. Tout au long de cette histoire, à la suite de Dieu qui est le premier missionnaire, des hommes et des femmes sont sortis de leur propre confort pour annoncer aux autres l’amour salvifique de Dieu. Dans l’Ancien Testament, Israël est choisi par Dieu comme son peuple élu. Toutefois, l’identité de ce peuple se forme au fur et à mesure de leur contact avec les gens avoisinants¹. C’est en se confrontant avec les autres que les Israélites parviennent à connaître qui ils sont et à préciser leur responsabilité en tant que peuple élu. Leur mission est de faire en sorte que leur Dieu devienne le Dieu de tous. Au cours de cette mission, il arrive que les Israélites, au nom de

¹ Nous nous inspirons ici d’une étude faite par Donald Senior, « Correlating Images of Church and Images of Mission in the New Testament », *Missiology. An International Review* 23 (1995), p. 5. Cet article sert de point de repère tout au long de notre réflexion.

la pureté religieuse, s'opposent à la culture des autres. Parfois, au contact des nations, ils prennent certains éléments de leur religion pour enrichir la leur. De temps à autre, Dieu les purifie ou les punit, selon l'expérience qu'ils font avec les gens d'alentour.

Ainsi, le peuple d'Israël se développe à travers une tension dynamique : tension entre le maintien de son identité et l'interaction avec les autres. Étant le nouvel Israël, l'Église s'accroît de la même manière. Dans les deux cas, la mission est mise en place en fonction d'une communauté : autrefois le peuple d'Israël, et aujourd'hui l'Église. La mission existe parce qu'il y a une communauté. En même temps, le but de la mission est de fonder de nouvelles communautés attachées à la communauté fondatrice. Ainsi, la communauté est à la fois la source et l'aboutissement de la mission. Ce que Dieu a fait pour le peuple d'Israël autrefois, il continue à le faire pour l'Église aujourd'hui. Sa parole rassemble les membres d'une communauté donnée, les instruit avant de les envoyer au-delà de toute frontière. Annoncer la Parole de Dieu aux autres ne signifie pas tout simplement véhiculer une idéologie. Il est plutôt question de témoigner de la puissance transformative d'une Parole de vie au cœur d'une communauté concrète. De plus, l'objectif ultime de la mission ne consiste pas dans le fait d'avoir davantage de membres, mais dans la capacité de rendre gloire à Dieu par toute la terre². Ainsi, la mission est une expression d'espérance dans les œuvres rédemptrices de Dieu, un Dieu qui vient pour tout sauver.

À partir du contexte général que nous venons de présenter, nous voudrions maintenant dégager trois caractéristiques de la mission de l'Église selon le Nouveau Testament : une Église itinérante, une Église témoignante et une Église accueillante³.

² Pour Johannes Nissen (« Testament in Mission: The Use of the New Methodological and Hermeneutical Reflections », *Mission Studies* 21 [2004], p. 181), la mission n'est pas seulement christocentrique (faire des disciples au nom du Ressuscité), mais aussi et surtout théocentrique (rendre gloire à Dieu en construisant son royaume sur toute la terre).

³ Voir Senior, « Correlating Images of Church », p. 7. À cela, il faut ajouter une autre dimension qui est importante dans le Nouveau Testament : une Église confessante.

1) UNE ÉGLISE ITINÉRANTE

Tout au long de son ministère, Jésus se déplace sans cesse. Il ne se contente pas de demeurer à un même endroit, même si les gens du lieu ont encore besoin de lui. Il va d'une maison à l'autre, d'un village à l'autre et d'une ville à l'autre. Il envoie ses disciples « *deux par deux devant lui dans toute ville et localité où il devait aller lui-même* » (Lc 10, 1). À la fin de sa mission, il invite ses disciples à aller par toute la terre pour proclamer la joyeuse nouvelle du salut : « *Allez donc : de toutes les nations faites des disciples les baptisant au nom du Père et du Fils et du Saint Esprit.* » (Mt 28, 19) La mission initiale consistant à aller « *vers les brebis perdues de la maison d'Israël* » (Mt 10, 6) se transforme finalement en une mission dont la portée est universelle.

Fidèles au style de leur maître, les apôtres, au lendemain de la résurrection, parcourent la terre pour apporter le message du salut au monde entier. L'un d'entre eux, Paul, l'apôtre des nations, s'engage dans une mission dynamique et itinérante en proclamant l'Évangile et en fondant des communautés sur la terre païenne, surtout là où « *le nom de Christ n'avait pas encore été prononcé* » (Rm 15, 20). Il est à noter que Paul ne s'installe pas dans une communauté particulière, même pas dans celle qu'il a lui-même fondée. Il passe d'une communauté à l'autre en rappelant, au besoin, la tradition qu'il a reçue (cf. 1 Co 15, 3) et son désir de rester en communion avec l'Église de Jérusalem (cf. Ga 2, 1-10). La collecte qu'il ramasse en faveur des chrétiens de Jérusalem est une preuve tangible de sa volonté d'être en communion profonde avec l'Église mère. De plus, cet acte de charité témoigne de l'amour du Père, qui aime tellement le monde qu'il envoie son Fils pour le sauver.

2) UNE ÉGLISE TÉMOIGNANTE

Nous ne pouvons pas parler de Paul sans mentionner Pierre, l'autre colonne de l'Église. Dans sa première épître, l'apôtre Pierre s'adresse « *aux élus qui vivent en étrangers dans la dispersion* » (1,1). Il les exhorte à mener une vie morale de haut niveau comme un témoignage éclairant au milieu du monde païen. Il les encourage à être des témoins d'une espérance vivante. Celle-ci n'est pas le résultat des efforts humains. Elle est un don offert par Dieu à travers la résurrection de son Fils. Elle est « *le moteur d'un comportement*

*nouveau (1, 13-15). Elle permet aux croyants de lutter avec allégresse (1, 6), non pas malgré l'épreuve [...], mais au milieu de l'épreuve (4, 12-13). Elle est sans cesse mise en cause par le monde, mais le croyant doit être prêt à en rendre compte avec une tranquille assurance (3,15-16) »*⁴. Ainsi, la mission de la communauté chrétienne est de rendre témoignage⁵ par la vie de foi afin de gagner les païens.

Comme la première épître de Pierre, le livre de l'Apocalypse montre la dynamique interne entre l'Église et la mission. Pour l'auteur du dernier livre de la Bible, le monde est corrompu par la puissance du diable. Ce monde-là se tient en opposition à l'Église, qui est une communauté sainte. Grâce à l'Agneau, la force démoniaque est détruite et la Jérusalem céleste est apportée sur la terre. En suivant l'Agneau partout où il va, l'Église demeure fidèle à Dieu pour rendre témoignage devant ceux qui ne le reconnaissent pas. Ainsi, l'Église exerce sa mission prophétique comme témoin fidèle en proposant au monde un modèle à suivre.

3) UNE ÉGLISE ACCUEILLANTE

Communauté de guérison et d'hospitalité, l'Église accueille ceux qui sont hors de son cercle pour leur permettre de participer à sa vie de foi. Elle prend Jésus comme modèle, puisque celui-ci est venu pour sauver tous ceux qui sont malades. Il est à noter que, dans les évangiles synoptiques, toutes les rencontres de Jésus avec les gentils se font dans un contexte de guérison. Dans la plupart des récits de guérison, Jésus et la personne qui a besoin d'être guérie brisent différentes formes de barrière, aussi bien personnelles et culturelles que culturelles. La guérison que Jésus donne n'est pas seulement physique, mais aussi psychique et spirituelle. De plus, le langage de libération est très souvent utilisé dans un tel contexte. Ainsi, dans la perspective du Nouveau Testament, la mission de libération de la part des chrétiens est enracinée dans celle de Jésus, qui consiste à délivrer les êtres humains de ce qui les déshumanise afin de les intégrer à la

⁴ « Introduction à la première épître de Pierre », *Traduction œcuménique de la Bible*, Cerf, 2011, p. 2655.

⁵ Pour certains biblistes, témoignage est un autre mot pour désigner la mission. En ce sens, consulter Nissen, « Testament in Mission », p. 179.

vie normale de la société. Dès lors, la guérison prend la forme de libération et d'intégration dans la vie communautaire.

La guérison n'affecte pas seulement la personne malade, mais aussi la vie de la communauté tout entière. Ainsi, lorsque Jésus guérit une femme infirme au jour du sabbat, le chef de la synagogue voit la guérison comme un signe de perturbation. Face à une telle réaction, Jésus affirme le droit de la femme en tant que fille d'Abraham. Comme telle, elle mérite d'être détachée de tous les liens qui la maintiennent courbée, même au jour du sabbat (Lc 13, 10-17). Concernant la guérison d'un démoniaque dans la Décapole, Jésus, après avoir guéri l'homme, lui demande de revenir à sa communauté. Cet envoi pourrait déranger les gens puisque celui qui « *avait rompu les chaînes et brisé les entraves* » rentre chez les siens en proclamant tout ce que Jésus avait fait pour lui (Mc 5, 1-20). Notons aussi que Jésus lui-même est mis au défi lorsqu'il guérit la fille d'une Cananéenne. Grâce à la parole persistante et dérangeante de la femme, Jésus entre dans une nouvelle phrase de sa mission. Celle-ci dépasse les frontières de la maison d'Israël pour aller vers les terres païennes. Telle est la mission de Jésus. Telle est notre mission. Nous sommes envoyés en mission de la même manière que Jésus était envoyé en mission. « *Comme tu m'as envoyé dans le monde*, dit Jésus à son Père, *je les envoie dans le monde.* » (Jn 17, 18)

Ce bref survol nous montre comment Jésus et ses disciples perçoivent leur mission envers ceux qui ne sont pas de leur cercle d'intimité. Comme disciples du temps nouveau, nous sommes invités à nous déplacer sans cesse au-delà de toute frontière et à former notre identité au fur et à mesure de notre interaction avec ceux vers qui nous sommes envoyés. En tant qu'assomptionnistes, notre identité n'est pas un donné à préserver, mais un projet à développer avec nos collaborateurs. Loin de fixer notre mission uniquement sur des terrains connus ou même sur des lieux où les gens ont besoin de nous, nous devons élargir notre horizon d'attente.

Nous sommes continuellement appelés à imaginer de nouvelles formes d'apostolat, y compris le monde numérique. Nous sommes sans cesse invités à inventer d'autres formes de présence dans la société, en nous appuyant sur la richesse de la spiritualité alzonienne. Nous devons penser large et voir loin pour découvrir une nouvelle terre de mission : là où le nom du Christ n'est pas encore prononcé, et là où son nom est oublié. C'est en allant vers un nouveau milieu de vie que nous approfondissons le sens de ce qui existe déjà. C'est en sortant de

nous-mêmes que nous devenons ce qui nous sommes vraiment : les disciples missionnaires de Jésus le Christ, lui qui a quitté sa condition divine pour être un parmi nous.

Dans tous les cas, nous devons devenir plus ouverts pour entendre les cris de ceux qui sont loin du centre, de ceux qui vivent à la périphérie sous toutes les formes. Notre mission atteint le point le plus haut lorsque nous sommes capables d'aller plus loin. Pour demeurer fidèle à notre charisme, nous devons sortir de notre zone de confort pour aller au-delà de notre fragilité. Ce faisant, nous témoignons de la logique de l'Évangile, c'est-à-dire de la logique d'une fragilité féconde. C'est la fragilité qui nous pousse à agir et à être créatifs pour la survie. Comme l'Église, l'Assomption est toujours « en sortie ». Autrement, elle cesse d'exister !

Notre survol nous permet de voir aussi le lien entre la mission et la communauté. La mission existe en fonction d'une communauté. La mission n'est pas un prétexte pour ceux qui n'aiment pas la vie communautaire ! L'expression « être envoyé » est à lire dans un bon ordre : « être », avant « envoyé ». « *Assomptionnistes, nous sommes des religieux vivant en communauté apostolique* » avant d'être envoyés en mission. Comme les disciples d'autrefois, nous sommes envoyés « deux par deux », pas seulement pour nous soutenir mutuellement, mais aussi et surtout pour témoigner de notre manière d'être ensemble. Dans un monde qui est marqué par l'individualisme, notre capacité de travailler ensemble est déjà un bon témoignage. C'est en étant ensemble et en travaillant ensemble, entre frères venant de différents pays, que nous devenons les témoins d'une espérance vivante pour un monde de fraternité renouvelée. Dans une société qui est dominée par la haine et la division, notre amour fraternel encourage les gens à changer leur style de vie. Celui-ci devrait être caractérisé par l'hospitalité et la libération de toutes les formes d'entrave. Et toi, quel est ton style d'être Assomptionniste ?

P. Chi Ai NGUYEN
Worcester, USA



Guérison, délivrance et annonce du Royaume

INTRODUCTION : LE MIRACLE, UNE IDÉE OBSOLÈTE ?

La mission de l'Assomption est d'imiter Jésus-Christ pour annoncer le Royaume de Dieu. L'annonce du Royaume exige de l'apôtre d'aujourd'hui qu'il regarde de près ce qui était au cœur du ministère de Jésus. Sa vie publique peut être résumée ainsi : enseigner, guérir et libérer pour qu'advienne le Règne de Dieu. Jésus enseignait dans les synagogues, guérissait toute maladie et toute infirmité des hommes (cf. Mt 4, 23), il délivrait les possédés des esprits impurs. La guérison des malades et la délivrance des possédés furent des activités nécessaires de la vie publique de Jésus. Cette mission a été confiée aux apôtres : « *Chemin faisant, proclamez que le Royaume des cieux est tout proche. Guérissez les malades, ressuscitez les morts, purifiez les lépreux, chassez les démons.* » (Mt 10, 1-7).

En demandant à ses apôtres de guérir les malades en son nom, Jésus les initie à son propre ministère pour proclamer le règne de Dieu. Plutôt que d'être une source de découragement, l'absence-présence de Jésus incite les apôtres à travailler sans se lasser pour qu'advienne le Règne de Dieu. Par la puissance du Saint Esprit, Jésus et par la suite ses disciples opéraient des miracles pour guérir et libérer le peuple de Dieu des maladies et des embûches de l'ennemi. Aujourd'hui, peut-on dire que Dieu a cessé d'opérer des miracles ? N'est-on pas obnubilé par notre propre rationalité au point d'ignorer l'annonce du Royaume par des miracles ? Certes, on ne devrait pas toujours guetter les prodiges ou les miracles pour témoigner de la présence de Dieu.

Aussi reconnaît-on que l'Église en général et l'Assomption en particulier opèrent des miracles à travers les différents ministères, les sacrements, l'attention aux pauvres et aux vulnérables. Être préoccupé du Royaume, c'est toujours aller au-delà de ses convictions, de ses idées, de ses actions pour mieux approfondir sa foi en Jésus-Christ et pour être acteur et témoin des merveilles de Dieu. Sans doute, l'Assomption accomplit déjà des prodiges ou des miracles en accompagnant les fidèles dans les paroisses, en enseignant dans les

écoles ou les universités et en communiquant à travers les publications, la radio et la télévision.

À la suite du Christ et sur les pas de saint Pierre, l'Assomption ne pourrait-elle pas davantage annoncer le Royaume de Dieu en s'interrogeant sur les signes opérés par Jésus lui-même ? En effet, Jésus a été reconnu publiquement comme le Saint de Dieu, le Messie, avant tout par les démons (cf. Marc 1, 23-27). Même si les miracles n'étaient pas la finalité de ses actions, on reconnaît néanmoins que ses prodiges lui ont permis en premier lieu d'annoncer l'avènement du Royaume. Eu égard à l'hyper-développement des sciences médicales, la guérison miraculeuse est-elle encore nécessaire ? Ce qui donne à le penser dans nos sociétés aujourd'hui, c'est la rencontre des personnes infestées, obsédées et/ou possédées. La question des démons ou des esprits méchants semble relégué au second plan, aléatoire ou de peu d'importance. Et pourtant, Satan et ses démons sont toujours à l'œuvre. En fait, lorsqu'on ignore Satan, il profite de notre ignorance, et lorsqu'on a peur de lui, il profite de notre peur.

L'idée de miracle n'est pas désuète dans nos sociétés contemporaines. Les différentes apparitions de la Vierge (Lourdes, Fatima, Kibeho, Medjugorje,...) sont des signes visant à annoncer le Royaume de Dieu par la tendresse maternelle du *Theotokos*. L'Assomption organise des pèlerinages à Lourdes ; elle a accompagné des milliers de pèlerins en quête d'enseignements spirituels sur les apparitions et les miracles. Le chemin de croix, la plongée dans la piscine sont autant d'expériences spirituelles qui montrent que la quête de signes et de prodiges est inscrite en l'homme. L'Assomption pourrait-elle annoncer le Royaume de Dieu dans l'indifférence totale à des personnes physiquement et psychologiquement fragiles, malades, voire obsédées et possédées ? Nous essaierons de montrer la nécessité et l'urgence de retravailler l'idée de la guérison et celle de la délivrance pour annoncer le Règne de Dieu.

I. LE MALAISE ACTUEL

La quête de la guérison et de la délivrance semble naturelle à tout être humain. Confronté à la souffrance, il cherche des solutions pour l'apaiser ou détruire les racines du mal. L'avancée des recherches en sciences médicales, en psychologie et en d'autres sciences montre à quel point l'homme cherche à contrer la souffrance. Plutôt que d'être

une voie pour comprendre l'énigme du mal, l'hyperrationalité des hommes a empêché de réfléchir à l'influence de satan et ses démons sur la vie humaine. L'appréhension obsessionnelle de satan, des démons et les différentes formes de superstition sont réprouvées par l'Église. Les Écritures condamnent la magie, l'astrologie, la nécromancie, la divination, l'évocation des esprits. Les passages bibliques et les condamnations de pratiques occultes par le Magistère montrent que l'Église ne met pas en marge les questions de satan et ses démons¹. Elle évite de considérer satan comme l'objet privilégié de sa prédication.

Certes, on ne peut voir le diable partout. Sa présence est néanmoins évidente là où le mal érige domicile. Notons que les sciences médicales ont permis d'identifier des troubles du comportement, des symptômes de différentes maladies, etc. Par l'écoute et le discernement, on réalise que le diable serait un bouc émissaire en certaines circonstances : il est considéré comme le responsable des souffrances et des maladies. Sans doute, l'homme peut être à la fois malade, obsédé et possédé. Il est souvent exposé à des tentations ou des attaques diaboliques. Il peut être victime de l'oppression, de l'obsession ou de la possession. Autrement dit, les attaques démoniaques peuvent résulter de l'oppression, c'est-à-dire de l'action de satan sur les choses : des objets bougent dans la maison, des voix terrifiantes se font entendre, des bruits bizarres...

Lorsqu'il s'agit de l'obsession, les attaques diaboliques proviennent de l'intérieur. En effet, l'ennemi ou satan menace l'homme à partir de ses propres passions ou désirs désordonnés. L'obsession rend esclave, dépendant. Il s'agit, par exemple, des obsessions sexuelles, de suicide, d'auto-destruction, de rancune... Dans de tels cas, le diable n'est pas seul responsable pour autant que l'obsession naît des mauvaises habitudes, des imprudences de l'individu lui-même. Il y a souvent des portes ouvertes au diable qui

¹ Cf. Lv 19, 26...31 ; 20,27. Dt 18, 10 proscrit devins, astrologues, magiciens, sorciers, enchanteurs, évocateurs des spectres et d'esprits, consultants des morts. L'astrologie a été condamné par les conciles de Tolède et de Broga (Denzinger-Schönmetzer [= désormais : DS] n° 205 et n°459). Le concile de Trente a interdit les ouvrages de chiromancie, de nécromancie (DS n° 1859). La magie et la sorcellerie ont été condamnées par des bulles pontificales des papes Innocent VIII, Léon X, Adrien VI, Grégoire XV et Urbain VIII. La lettre du Saint-Office du 4 août 1856 condamne le magnétisme et le spiritisme (DS 2823-2825).

lui permettent de s'infiltrer en l'homme, des failles par lesquelles satan attaque l'individu : sciences occultes, pratiques ésotériques, milieux spirites, pratiques des différentes 'mancies' (chiromancies, astrologie, etc.). Par ailleurs, lorsque le diable influence et soumet la volonté de l'individu, on note que ce dernier est réellement possédé. Les personnes possédées sont souvent celles qui pratiquent les sciences occultes, les cultes sataniques. Elles sont consacrées à Satan ou lui ont été consacrées par d'autres : parents, amis, collègues, ennemis etc.

Tout en proclamant le Christ ressuscité, l'usurpateur reste toujours actif dans la vie de l'homme. Jésus l'a vaincu, mais il cherche à détruire l'âme, l'esprit et le corps de l'homme. Annoncer le Royaume, c'est proclamer la victoire du Christ ressuscité sur satan et ses démons. Il ne s'agit pas d'évoquer le nom de satan pour lui accorder de l'importance dans la vie du chrétien : il n'y a certainement pas de plaisir à parler de lui. Mais ce serait une illusion de croire que « *la rédemption avait obtenu tous ses effets sans qu'il soit encore nécessaire de mener le combat* » spirituel².

Le ministère de Jésus a accordé une grande place à l'expulsion des démons et la guérison des malades, à la libération des opprimés. Jésus a confié cette mission à ses apôtres et *a fortiori* à son Église. Le malaise actuel est de reléguer au second plan l'existence des démons. Pourtant les activités démoniaques continuent à paralyser la vie de certains chrétiens et non-chrétiens. Le projet du diable est d'anéantir, de détruire et de tuer l'homme. Il tente de toucher l'esprit de l'homme en détruisant son corps et son âme, lui infligeant des maladies, essayant de prouver que tout dépend de son intelligence ou de sa volonté.

L'hyper rationalité de l'homme semble être une limite à la compréhension du mystère du salut. La formation des séminaristes ne comporte pas de préparation à la démonologie, à la prière de guérison et de délivrance, à l'exorcisme. L'exorcisme serait devenu une responsabilité que l'on accorde, par moment, aux prêtres sérieux, priants, sans qu'ils aient nécessairement approfondi le charisme de guérison et de délivrance. À vrai dire, tout prêtre a reçu l'onction pour exercer ce ministère ; c'est en vertu de l'ordre dans l'Église et l'évitement des dérapages que les limites ont été imposées aux fidèles

² *Osservatore Romano*, 26 juin 1975.

et aux prêtres dans l'exercice de ce ministère. Cependant, le manque de formation en cette matière ne permet pas aux pasteurs de répondre, par moment, aux exigences de leur mission. Peut-on annoncer le Royaume en excluant les questions relatives à la possession, à l'obsession et à l'infestation ?

Nos sociétés actuelles présentent différentes catégories d'individus avides de guérison ou de délivrance. Certains sont tout simplement malades physiquement et désirent recevoir la guérison en crucifiant leur souffrance sur la croix du Christ. D'autres sont à la fois malades, obsédés et possédés. Aussi remarque-t-on des personnes qui subissent des souffrances psychiques et désirent rencontrer des psychologues ou des psychiatres pour être soignés. Pour annoncer le Royaume de Dieu, le discernement s'impose, permettant de distinguer les différentes catégories de personnes en souffrance. On peut en constater trois grandes : les malades physiques, psychiques et spirituellement infestés, obsédés ou possédés.

Néanmoins, ces différentes catégories révèlent que l'homme est en proie à la maladie. Qu'il soit physiquement malade, psychologiquement affecté ou spirituellement possédé, il cherche avant tout la libération ; il veut être guéri. L'expérience montre que l'homme moderne pense qu'il suffit d'être soigné par un médecin ou un psychologue pour être guéri. Il s'obstine à ignorer la présence de satan et de ses démons dans la vie quotidienne. Il semble ignorer que certaines maladies peuvent être influencées par les démons. On préfère taire l'idée de satan, quelle qu'en soit l'origine, car on pense que justifier ou expliquer son existence et ses méfaits dans la vie de l'homme, c'est occulter le discours sur Dieu qui mériterait une plus grande attention du chrétien. En conséquence, toute réflexion sur satan et ses démons ne serait, pour certains, qu'une personnification mythique dont le seul sens est de souligner l'emprise du mal ou du péché sur l'humanité. Il conviendrait, pense-t-on, de trouver une autre manière d'inculquer aux chrétiens le devoir de lutter contre le mal dans le monde. Cela peut être considéré comme un malaise actuel dans nos sociétés, infestées par la méfiance à l'égard de la vie spirituelle chrétienne, par l'incrédulité et par le conformisme au monde présent.

II. L'ANNONCE DU ROYAUME PAR LES FAITS : SIGNES DE LA PUISSANCE DE DIEU

Les guérisons de malades et les délivrances de possédés furent accomplies par Jésus comme des exorcismes témoignant de sa mission de rédempteur. Jésus réalisait sa mission sans pour autant considérer le diable comme l'épicentre de son message ou de l'Évangile, mais il l'expulsait pour qu'advienne le règne. En effet, il chassait le diable ou l'usurpateur dans le but de sortir l'homme de la servitude du mal et de le conduire vers Dieu. Ses exorcismes montrent que l'usurpateur n'est pas le produit de fantasmes ou un fait du hasard, une donnée fabuleuse qu'il faut démythiser³. Dans l'exercice de son ministère, Jésus a annoncé le Royaume non seulement dans sa prédication, mais dans les faits. Pour comprendre sa mission et celle de l'Assomption, nous pouvons expliquer les points ci-après : Le Royaume s'est approché de vous (i), et la victoire de Jésus : des apôtres aux Assomptionnistes aujourd'hui (ii).

1. *Le Royaume s'est approché de vous !*

« *Le temps est accompli et le Règne de Dieu s'est approché : convertissez-vous et croyez à l'Évangile.* » (Mc 1,15) C'est par des faits prodigieux que s'annonce le Royaume de Dieu. L'Assomption annonce le Royaume à travers ses œuvres : l'éducation, la communication, la pastorale, etc. Néanmoins, un aspect de l'annonce de l'Évangile a été occulté par notre manque de foi : croire au miracle comme moyen privilégié pour guider les fidèles vers le salut. Hier, aujourd'hui et demain, Jésus-Christ reste le même ; il peut encore réaliser des miracles comme il l'a fait en exerçant son ministère public. S'éloigner de sa conception primaire de l'annonce du Royaume par des miracles, c'est accorder beaucoup d'importance à l'hyper rationalité des modernes. La foi et la raison vont de pair, comme deux ailes d'une même colombe, mais certaines réalités de la foi ne peuvent être réduites au simple fait de la raison. Parler de la conception primaire de l'annonce du Royaume, c'est rencontrer Jésus dans les

³ « *Satan, que Jésus avait affronté par ses exorcismes, rencontré au désert et dans sa passion, ne peut pas être le simple produit de la faculté humaine de fabulation et de projection, ni le vestige aberrant d'un langage culturel primitif.* » (p. 3).

faits de la guérison et de la délivrance miraculeuses des hommes au prisme de la maladie ou de la possession.

Après la délivrance d'un homme possédé d'un esprit impur, les auditeurs reconnaissent que Jésus présente un enseignement nouveau, plein d'autorité : il commande aux esprits impurs et ils lui obéissent (cf. Mc 1, 28). Jésus a manifesté la puissance divine en guérissant de nombreux malades et des démoniaques. En effet, *« ils le suppliaient de les laisser seulement toucher la frange de son manteau, et tous ceux qui le faisaient furent sauvés. »* (Mt 14, 36). Pour annoncer le Royaume, Jésus ne s'est pas limité à la prédication ; il a agi en opposant l'action de Dieu aux esprits impurs, aux malheurs et aux maladies ou à toute infirmité. L'échec des démons révèle la puissance de Dieu manifestée en Jésus-Christ. Précisons que la manifestation du règne de Dieu à travers des faits est pour ceux qui croient. C'est la raison pour laquelle Jésus invitait ses auditeurs à croire : *« Ma fille, ta foi t'a sauvée. Va en paix et sois guérie de ton mal »*, dit-il à la femme qui souffrait de l'hémorragie (Mc 5,34). À Jaire, Jésus déclare : *« Ne crains pas. Crois seulement, et elle sera sauvée. »* (Lc 8, 50)

La foi est ainsi l'élément essentiel pour annoncer le règne de Dieu et témoigner des miracles opérés au nom de Dieu dans la vie quotidienne du chrétien. Dans les Évangiles, Jésus instruit ses disciples à développer une foi agissante, qui révèle le lien intrinsèque entre la foi elle-même, la Parole et les actes. La recommandation de Jésus à ses disciples, c'est de continuer à manifester les signes du Royaume. À la suite des disciples, le chrétien a reçu *« l'autorité sur les esprits impurs »* (Mc 6, 7). Il est invité à croire que le Seigneur agit en lui et qu'il confirme la Parole par les signes, car, dit le Seigneur à Pierre, *« tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans les cieux, et tout ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans les cieux. »* (Mt 16, 19) Il ne s'agit pas seulement de lier ou de délier pour manifester sa foi agissante. Celle-ci peut être manifeste dans d'autres exercices spirituels, par exemple lorsque nous nous engageons à prier pour guérir les malades et libérer les possédés au nom de Jésus.

En fait, la rencontre de Jésus avec les malades, les obsédés et les possédés lui a permis de dévoiler quelques traits du Royaume de Dieu ; leur présence nous interpelle. Nous devons éviter de faux-fuyants dans la pastorale des personnes en souffrance. On ne peut pas réduire la souffrance de l'homme uniquement à des considérations purement rationnelles, car les attaques diaboliques influencent également sa vie au point d'en être parfois la raison fondamentale.

L'extension du règne de Dieu exige de nous l'écoute bienveillante des personnes vulnérables. L'action de grâce des personnes guéries de leurs maladies ou libérées de l'emprise du mal témoigne de l'accomplissement du Royaume de Dieu. La présence des personnes vulnérables au cœur de l'Église est une invitation à rencontrer un Dieu miséricordieux.

Par ailleurs, au cœur du Royaume de Dieu est aussi présente la souffrance innocente pour le salut des âmes. Le serviteur souffrant de Yahweh est accablé de souffrances, alors qu'il n'a commis aucune faute (Is 53, 9). Certains malades communient à la souffrance du Christ pour leur sanctification ou celle des autres. Les malades nous instruisent ; leur marche vers Pâques est au cœur de l'annonce du Royaume. Leur fragilité fait d'eux des petits de l'Évangile à qui Jésus promet le Royaume des cieux : « *Mais celui qui se fera petit comme cet enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des Cieux.* » (Mt 18, 4) Ils sont également des pauvres de cœur; ils sont heureux car le Royaume des cieux est à eux (Mt 5, 3).

2. *La victoire de Jésus : des Apôtres aux assomptionnistes aujourd'hui*

La mission de Jésus est une reconquête du terrain en reprenant ce qui a été spolié par l'usurpateur ou le méchant. Jésus est la Lumière venue dans le monde des ténèbres. Les hommes ont préféré les ténèbres à la Lumière : « *La Lumière est venue dans le monde, et les hommes ont préféré les ténèbres à la Lumière, parce que leurs œuvres étaient mauvaises.* » (Jn 3,19). La Lumière détruit les œuvres des ténèbres. La victoire de Jésus sur le pouvoir du mal consiste tout simplement à faire le bien, c'est-à-dire de guérir et de libérer l'homme de l'emprise du mal : « *Jésus de Nazareth, Dieu lui a donné l'onction d'Esprit Saint et de puissance. Là où il passait, il faisait le bien et guérissait tous ceux qui étaient sous le pouvoir du diable, car Dieu était avec lui* » (Ac 10, 38). Par sa mort et sa résurrection, Jésus a réduit à l'impuissance celui qui a la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable (He 2, 14). En effet, si nous reconnaissons que Jésus est venu pour détruire les œuvres du diable (1 Jn 3, 8), alors on comprend mieux que l'annonce du Royaume de Dieu est inséparable de la chute de satan et des démons. Ainsi, lorsque l'homme est libéré de l'emprise de mal, c'est alors que le Royaume de Dieu s'est approché de nous : « *Si c'est par le doigt de Dieu qu'il expulse les démons, c'est donc que*

le Royaume de Dieu est arrivé jusqu'à vous » (Lc 11, 20). La victoire de Jésus est un combat contre l'ennemi prêt à empêcher l'avènement du Royaume qui vise l'élévation de l'homme à la dignité d'un être créé à l'image de Dieu.

La mission d'annoncer le Royaume a été confiée aux apôtres. Pour étendre le Règne de Dieu, leur mission est précisée dans l'Évangile de Luc : « *Il leur donna pouvoir et autorité sur tous les démons, et de même pour faire des guérisons, il les envoya proclamer le Royaume de Dieu et guérir les malades.* » (Lc 9, 1-2). Et saint Irénée (115-202) de commenter : « *Certains guérissent les malades en leur imposant les mains et ils recouvrent la santé. Et ailleurs, ceux qui ont aussi été libérés d'esprits mauvais en viennent souvent à croire au Christ et à se joindre eux-mêmes à l'Église.* »

Étendre le règne de Dieu aujourd'hui sous-entend que l'Assomption prenne au sérieux le ministère de guérison et de délivrance. Vivre comme un assumptionniste de son temps demande de prendre en compte les problèmes de notre temps. Ainsi, l'Assomption ne devrait pas se limiter aux miracles qu'elle opère dans l'éducation et la communication. L'expérience pastorale devrait revenir à l'exercice même du ministère de Jésus : prier pour que la foi des fidèles ne défaille pas, guérir les malades et libérer les opprimés, les obsédés et les possédés.

Il convient donc de continuer l'expérience des apôtres, qui ont agi dans la même perspective que leur Maître. En effet, l'Église vit et se nourrit des témoignages de foi qui retracent les guérisons et les délivrances des hommes. Saint Augustin a été témoin de nombreuses guérisons miraculeuses dans sa cathédrale à Hippone. Après la guérison d'un frère et d'une sœur, il décrit la réaction de sa communauté : « *L'émerveillement fut tel chez les hommes et les femmes que les exclamations et les larmes semblaient ne devoir jamais s'arrêter...Ils criaient les louanges de Dieu sans prononcer de paroles, mais dans un bruit tel que nos oreilles avaient de la peine à le supporter.* »⁴ Il ajoute : « *Que dois-je faire ? Je suis tellement tenu par la promesse de finir cet ouvrage que je peux rapporter tous les miracles qui me sont connus...Même maintenant, beaucoup de miracles se produisent, le même Dieu qui a accompli ce que nous*

⁴ Saint Augustin, *La Cité de Dieu*.

lisons, les accomplit toujours par l'intermédiaire de qui il veut et comme il veut. »⁵

Comment un religieux triste, obsédé des passions mondaines pourrait-il transmettre « *la joie de l'Évangile* »⁶ ? N'y aurait-il pas de religieux dont le comportement montre visiblement des signes de possession ? L'esprit d'incrédulité a infesté l'Église de notre temps, au point de s'infiltrer dans le chef de serviteurs de Dieu. C'est le combat que l'exorciste Gabriel Amorth a mené contre l'adversaire, le démon et contre le silence et l'incrédulité de certains religieux catholiques⁷. À la suite du Christ, l'Assomption doit former des religieux capables d'exercer le ministère de guérison et de délivrance, capables de pratiquer le « petit exorcisme » et le « grand exorcisme ». Elle doit former des personnes qui répondent aux exigences suivantes : « *maturité chrétienne sûre, santé psychologique, sainteté de vie, humilité et docilité à l'autorité ecclésiale* », des personnes « *libres de tout péché grave et de tout motif caché comme l'orgueil ou le désir d'attirer l'attention... fidèles quant à la pratique régulière de la vie chrétienne, y compris la prière quotidienne et la lecture de la Parole, un recours régulier à l'Eucharistie et au sacrement de réconciliation, et la croissance en vertu* »⁸.

⁵ Ibidem.

⁶ Pape François, *La joie de l'Évangile*.

⁷ « *De très nombreux prêtres et de nombreux évêques, malheureusement, ne croient pas à Satan... Il y a des nations entières sans exorciste : l'Allemagne, l'Autriche, la Suisse, l'Espagne, le Portugal... de nombreux évêques ne croient pas aux Démons, et en arrivent même à le déclarer en public : L'enfer n'existe pas, le Démon n'existe pas. Et pourtant, Jésus, dans l'Évangile, en parle abondamment. On en viendrait à se dire : ou bien ils n'ont pas lu l'Évangile, ou alors ils n'y croient pas du tout.* » : Paolo Rodari, journaliste d'*Il Foglio*, interrogeant le P. Gabriel Amorth, ancien exorciste du diocèse de Rome et fondateur de l'association internationale des exorcistes. Ces observations rejoignent les paroles de Paul VI : « *Les fumées de Satan sont entrées dans l'Église* » (discours du 19 juin 1972).

⁸ *Le ministère de délivrance*. Commission doctrinale de l'ICCRS (Service International du Renouveau Charismatique Catholique), Ed. des Béatitudes, 2017, p. 100.

III. L'ANNONCE DU ROYAUME LÀ OÙ L'IMAGE DE DIEU EST DÉFIGURÉE ET EN PÉRIL

Se porter là où Dieu est menacé en l'homme et l'homme menacé comme image de Dieu implique que l'Assomption ne peut passer à côté du ministère de délivrance. Ce ministère devrait être au cœur de l'évangélisation catholique aujourd'hui. Dans les quatre coins du monde, on voit des pratiques sataniques envahir nos sociétés : ésotérisme, spiritisme, magnétisme, divination, animisme, yoga, gnose, astrologie, sophrologie, nécromancie, etc.⁹ Ces pratiques constituent de réels obstacles à l'épanouissement de la foi chrétienne ; l'homme y est menacé et Dieu lui-même en l'homme. La sécularisation bat son plein dans nos sociétés et la foi est en péril. Par notre fragilité humaine, nous portons un corps exposé aux risques de toutes sortes de maladies. La mission de l'Assomption ne consiste pas à fonder des hôpitaux pour soigner les malades, mais elle peut intégrer dans ses missions celle de la délivrance comme un aspect privilégié du ministère de Jésus lui-même.

Si autrefois nos chapitres généraux ont intégré la commission Justice et paix parmi les autres commissions à développer, celle de la délivrance semble être un signe eschatologique révélant le Royaume de Dieu : « *La délivrance est un signe eschatologique, elle révèle le Royaume de Dieu, qui est déjà là de manière cachée mais encore à venir dans sa plénitude. Être libéré d'une puissance démoniaque permet d'anticiper ou d'avoir un avant-goût de la victoire finale du Seigneur sur le mal et la plénitude de la souveraineté sur toute l'humanité, lorsque le Christ aura détruit 'toute principauté, toute souveraineté et puissance'... Comme signe, la délivrance trouve son sens dans le plus large contexte du témoignage de l'amour de Dieu et de sa puissance de salut.* »¹⁰

Une commission Guérison et délivrance pourrait être celle qui promet le Royaume de Dieu. « *Libera nos a malo* » (Libère-nous du mal/du Malin)¹¹ en serait la visée principale. Le ministère de délivrance exige l'engagement de tous les religieux. Notre Église

9 Maurice Caillet, *Occultisme ou christianisme*, Ed. Rassemblement à son Image, 42 p.

¹⁰ *Le ministère de délivrance*, op. cit., p. 58-59.

¹¹ P. Jean-Christophe Thibaut, *Libère-nous du mal. Guide de discernement et chemins de délivrance des phénomènes diaboliques*, Artège, 2020.

souffre d'un manque de courage et d'engagement des prêtres. Le P. Thibaut exprime son regret : « *Pour avoir moi-même 'pactisé' avec le Malin dans le passé, puis être devenu croyant, prêtre, et avoir passé plus de vingt ans à aider des personnes dans leur chemin de délivrance, je regrette parfois la timidité de l'Église et de ses pasteurs dans l'exercice du ministère de délivrance. Même si l'on peut se réjouir de constater une certaine évolution dans ce domaine, je suis souvent triste et inquiet de la méconnaissance des chrétiens sur ce sujet, et même de ses pasteurs. Je ne comprends pas que ces questions théologiques et pastorales fondamentales ne soient que peu ou pas traitées du tout dans les lieux de formation, dans les séminaires ou autres instituts.* »¹² Certes, la timidité, la peur du diable et peut-être l'indifférence des serviteurs de Dieu pourraient être l'expression d'un manque de foi. Croire que le Christ d'hier est celui d'aujourd'hui et de demain, c'est reconnaître qu'il est celui qui a opéré des miracles, qui en opère encore et qui en opérera toujours à travers les humbles de cœur, pour le salut de l'humanité.

S'approprier le ministère de guérison et de délivrance, c'est réinventer la mission du Christ dans notre Église aujourd'hui : celle de sa compassion pour le salut des hommes. À travers ce ministère, la visée de l'Assomption consiste à témoigner de ce que « *la compassion du Christ envers les malades et ses nombreuses guérisons d'infirmités de toute sorte (cf. Mt 4, 24) sont un signe éclatant que "Dieu a visité son peuple" (Lc 7, 16) et que le Royaume de Dieu est tout proche* »¹³. Un tel ministère permettra à l'Assomption de témoigner davantage de la messianité du Christ. Elle doit comprendre que « *les guérisons des malades sont présentées dans l'Évangile comme événement de salut, qui rend visible le règne de Dieu, présent et opérant au milieu du peuple en la personne de Jésus* »¹⁴. La compassion de l'Assomption envers les vulnérables, menacés comme images de Dieu, doit être le *leitmotiv* de l'engagement pastoral des religieux au service de la bonne nouvelle du règne de Dieu prêché et pratiqué par Jésus. Cela fut sa victoire sur le mal physique, psychique et spirituel¹⁵.

¹² Ibid., p. 59-60.

¹³ *Catéchisme de l'Église Catholique* (CEC), Paris, Cerf, 1998, n°1503.

¹⁴ François Buet, *De la libération à la vie dans l'Esprit. Un chemin d'intégration progressif. Pour une perspective pastorale en dialogue avec la théologie contemporaine*. Nouvelle Cité, 2018, p. 49.

¹⁵ Cf. *Ibidem*, p. 49-50.

L'Assomption a la vocation de développer une théologie de la santé¹⁶ car, la mission du Christ est présentée comme le triomphe de la santé ou une thérapeutique (Lc 6, 19 ; 13, 32) pour que le règne arrive. Il ne s'agit pas de créer des hôpitaux ou des centres de santé, mais d'accompagner l'action médicinale (physique et spirituelle) par les prières de guérison et de délivrance. Ces prières ne sont pas un surplus, mais des autoroutes vers la vie éternelle. L'absence de ces prières dans la mission de l'Assomption prive des chrétiens du don de la vie éternelle reçu de Jésus Christ. Ce don de la vie est l'objet propre de la mission du Christ : « 'Eternelle' est la vie promise et donnée par Jésus, parce qu'elle est plénitude de participation à la vie de 'l'Eternel'. »¹⁷

IV. UNE THÉOLOGIE PRATIQUE DE LA SANTÉ COMME SIGNE DU ROYAUME

Pour répondre à l'appel de Dieu, l'Assomption peut rêver grand comme le monde, mais elle doit rester modeste, petite pour que la main du Seigneur agisse. Dans l'action pastorale, l'humilité du ministre ouvre et incline le Ciel vers l'homme. Elle lui permet d'appréhender la volonté divine et de s'en approprier en vue d'une action spirituelle féconde et efficiente. Comment l'Assomption devrait-elle procéder ?

1. Réveiller le Christ !

La commission Guérison et délivrance invitera les ouvriers du Royaume à « réveiller le Christ ». Cela paraît moins sage de dire que le Seigneur a des yeux fermés, qu'il se plaît dans son sommeil. Néanmoins, devant les vents contraires, l'ouragan, le tsunami, les disciples de Jésus n'avait d'autres choix que de réveiller leur Maître pour qu'il agisse en leur faveur :

« Ce jour-là, le soir venu, il dit à ses disciples : 'Passons sur l'autre rive'. Quittant la foule, ils emmenèrent Jésus, comme il était, dans la barque, et d'autres barques l'accompagnaient. Survient une

¹⁶ Francisco Alvarez, *Teologia de la Salute*, Ed. Camilliane, 2014.

¹⁷ Jean-Paul II, *Evangelium vitae*, n. 37.

violente tempête. Les vagues se jetaient sur la barque, si bien que déjà elle se remplissait. **Lui dormait** sur le coussin à l'arrière. **Les disciples le réveillent** et lui disent : 'Maître, nous sommes perdus ; cela ne te fait rien ?' Réveillé, il menaça le vent et dit à la mer : 'Silence, tais-toi !' Le vent tomba, et il se fit un grand calme. Jésus leur dit : 'Pourquoi êtes-vous si craintifs ? N'avez-vous pas encore la foi ?' Saisis d'une grande crainte, ils se disaient entre eux : 'Qui est-il donc, celui-ci, pour que même le vent et la mer lui obéissent ?' » (Mc 4, 35-41)

Réveiller le Christ, c'est se réveiller soi-même de sa propre torpeur, de sa timidité ; c'est croire que celui qui dormait était puissant, il l'est et il le sera. Réveiller le Christ, c'est sortir soi-même de quelques degrés d'incrédulité pour affirmer sa foi et ouvrir son cœur à la volonté divine. Ainsi, les ouvriers du Royaume peuvent transcender la peur, l'hésitation et le doute qui paralysent leur foi devant l'ouragan ou le vent contraire de la vie. Il s'agit également de sortir de la naïveté spirituelle et intellectuelle. La naïveté spirituelle consiste à séparer les bienfaits de la médecine humaine de l'œuvre de guérison et de délivrance : la responsabilité des ouvriers du Règne est d'ouvrir l'individu au miracle qui s'opère déjà par le traitement de la médecine humaine et au miracle qui transcende la connaissance humaine. Et la naïveté intellectuelle consiste à croire que l'intelligence humaine sait tout, comprend tout et réalise tout.

Le Christ, réveillé par ses disciples, impose le silence au vent. La commission Guérison et délivrance devra réveiller l'Église pour qu'elle s'ouvre davantage à ce ministère. Elle invitera les religieux à poursuivre l'action du Christ en organisant des sessions, des retraites et des prières de guérison et de délivrance. Comme les disciples qui réveillent le Christ endormi dans la pirogue, l'Assomption pourrait réveiller et encourager l'Église à organiser un synode pour guérir et libérer comme le Christ lui-même. Il est temps pour l'homme moderne, fatigué par ses fragilités, de « *passer sur l'autre rive* » (Mc 4, 35). Accompagné de son Maître, il peut le réveiller parce qu'il a confiance en lui. Au nom du Christ, il peut agir en toute confiance pour imposer le silence au mal. Comme Pierre, il peut dire : « *Maître, en ton nom, je jette le filet.* » Ainsi, il peut commander aux esprits méchants et crucifier la souffrance de l'homme sur la croix. Pour approfondir ces expressions de délivrance, l'Église devrait ouvrir davantage ses portes audit ministère.

Plutôt que de dicter des interdictions ou des limitations à l'exercice du ministère, l'Assomption devrait éveiller l'Église à accompagner les prêtres à s'approprier au mieux l'onction de l'Esprit. Aujourd'hui, les prêtres semblent avoir perdu de vue que l'onction qu'ils ont reçue est un pouvoir d'exorciser, de fermer les portes aux démons et de bénir les enfants de Dieu, de restaurer les bénédictions que le méchant essaie de voler. Or, réveiller le Christ signifie s'opposer à l'action de satan, car le premier devoir du prêtre, c'est « *de contenir et de contrecarrer l'action néfaste du démon* »¹⁸, sinon il devient comme une machine inerte, sans mouvement. Face aux menaces de satan, les prêtres semblent inactifs et pourtant, ils ont été investis d'un pouvoir contre les maléfices des démons.

2. *Marcher avec et comme le Christ !*

Notre rencontre du Christ endormi dans la pirogue a permis de réveiller l'homme de sa propre torpeur. Même si cette image n'est pas souvent utilisée pour développer une foi miraculeuse, elle est pourtant la meilleure illustration pour réveiller la foi inerte de l'homme. Ayant reçu l'onction du Seigneur, les pasteurs de l'Église devraient bousculer leur propre imaginaire pour que le Christ agisse en eux. Ils doivent cesser de craindre les démons sous prétexte que ceux-ci sont plus intelligents et plus rusés que l'homme. Les orientations de l'Église pour distinguer le grand exorcisme du petit exorcisme sont en effet nécessaires pour guider l'action des pasteurs. Ce serait admettre la ruse de satan en expliquant ces orientations comme des moyens pour susciter la peur des prêtres face aux malices des démons.

Pour lutter contre les malices de satan et réveiller notre propre foi, il ne suffit pas de réveiller le Christ. Il faut marcher comme lui et avec lui sur la mer :

« Quand il (Jésus) les eut renvoyés, il gravit la montagne, à l'écart, pour prier. Le soir venu, il était là, seul. La barque était déjà à une bonne distance de la terre, elle était battue par les vagues, car le vent était contraire. Vers la fin de la nuit, Jésus vint vers eux en marchant sur la mer. En le voyant marcher sur la mer, les disciples furent bouleversés. Ils dirent : 'C'est un fantôme'. Pris de peur, ils

¹⁸ *Ibid.*, p. 68.

se mirent à crier. Mais aussitôt Jésus leur parla : ‘Confiance ! c’est moi ; n’ayez plus peur !’ Pierre prit alors la parole : ‘Seigneur, si c’est bien toi, ordonne-moi de venir vers toi sur les eaux’. Jésus lui dit : ‘Viens !’ Pierre descendit de la barque et marcha sur les eaux pour aller vers Jésus. Mais, voyant la force du vent, il eut peur et, comme il commençait à enfoncer, il cria : ‘Seigneur, sauve-moi !’ Aussitôt, Jésus étendit la main, le saisit et lui dit : ‘Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ?’ Et quand ils furent montés dans la barque, le vent tomba. Alors ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui, et ils lui dirent : ‘Vraiment, tu es le Fils de Dieu !’» (Mt 14, 22-33)

Dans ce passage, notre attention n’est pas focalisée sur les vagues ou le vent contraire, mais sur le Christ lui-même et Pierre. En effet, le Christ n’est pas en sommeil comme dans la péricope précédente. Pris par la peur, les disciples ont cru voir un fantôme, alors que c’était le Maître lui-même. Réduire la puissance du Christ à celle d’un fantôme est le danger qui guette les intercesseurs d’aujourd’hui : la tendance à craindre les démons et à ignorer que Dieu, qui agit en eux, est plus fort que le malin (1 Jn 4, 4). On constate malheureusement qu’il y a des chrétiens qui se livrent à la magie, à la voyance, à la sorcellerie, à l’hypnose, au yoga, à la nécromancie, à la divination et à d’autres pratiques de ce genre.

Pour instaurer une commission Guérison et délivrance en son sein, notre congrégation doit croire à la grâce divine que Jésus donne à ses religieux. Réveillés par le Christ, ceux qui exercent ce ministère doivent tenir sa main pour éviter de sombrer. Ils doivent crier comme Pierre : « Seigneur, sauve-moi ! » Pour les exorcistes, un tel cri n’est pas une quête de salut individuel, mais un appel à l’intervention de Dieu pour libérer les lieux infestés par le mal, les obsédés et les possédés. Pour exercer ce ministère, le cri de l’assomptionniste pourrait être résumé dans des expressions claires et nettes : prière personnelle et communautaire, confession régulière, méditation de la Parole au quotidien, pratique du jeûne, eucharistie quotidienne. De ces exercices spirituels doivent jaillir la joie d’être au service de l’Évangile, l’humilité, l’obéissance éprouvée et critique, l’esprit d’équipe... sources nourrissantes du charisme de guérison et de délivrance. L’esprit d’équipe ne sous-entend pas un nivellement, au risque d’étouffer le charisme du religieux. La collaboration suppose en effet l’amour de ce que Dieu fait jaillir dans la vie de l’autre.

Lorsque Jésus dit à Pierre « Viens ! », l'Apôtre descendit de la barque sur l'ordre du Seigneur. À la suite du Christ, l'annonce du Royaume exige que l'on obéisse à l'ordre du Seigneur. Ainsi, une commission Guérison et délivrance doit promouvoir l'obéissance à notre Seigneur et à son Église. Cela implique de configurer son action à celle du Christ : préparer les religieux à exercer ce ministère, grâce à des sessions, des retraites ou des enseignements pratiques concernant l'accompagnement des fidèles.

3. Le réveil et la marche de l'Assomption pour annoncer le Royaume

Que devons-nous faire ? Comment procéder ? Le réveil et la marche de l'Assomption avec et comme le Christ sont des risques qu'elle prend pour suggérer à l'Église d'approfondir l'action de l'Esprit dans le monde. Pour qu'une commission Guérison et délivrance prenne place dans nos milieux respectifs, une étude systématique doit être faite. L'Assomption devrait être ambitieuse, c'est-à-dire qu'elle doit voir aussi loin que possible comme Jésus, son Maître.

1. Ainsi, il conviendrait d'instaurer une commission préparatoire pour approfondir la question. Celle-ci pourrait être composée de religieux assomptionnistes, d'un théologien catholique et d'un théologien ou d'un pasteur protestant, d'un psychologue et d'un exorciste dont l'appel est confirmé dans l'exercice de son ministère. Une telle commission nous aiderait :

a) à penser l'institution d'une commission de guérison et de délivrance dans nos provinces respectives ;

b) à ouvrir les horizons de la congrégation pour nommer des religieux chargés de la guérison et de la délivrance dans nos œuvres (paroisses, écoles, centres d'études...) ;

c) à organiser des sessions ou des rencontres au niveau provincial et général en vue de la formation permanente en matière de guérison et de délivrance ;

d) à créer des centres spirituels chargés des questions de guérison et de délivrance ;

e) à organiser des sessions de formation pour les curés de paroisse sur la guérison et la délivrance dans les diocèses où œuvre l'Assomption.

2. Pour former des religieux compétents en matière d'exorcisme, l'Assomption ne devrait pas se contenter des sessions de formation. Elle pourrait :

former des théologiens spécialistes dans nos matières (spiritualité assomptionniste, Saint Augustin) et en théologie de la délivrance (démonologie) ;

suggérer aux évêques d'instaurer un cours de démonologie, guérison et délivrance dans le cursus de théologie, comme une matière fondamentale.

CONCLUSION

Il est possible de penser en profondeur la question de guérison, délivrance et annonce du Royaume au Chapitre général. Dans une Église exposée aux attaques du malin, l'Assomption pourrait poser un « geste prophétique » en essayant d'approfondir la question de la guérison pour le salut du monde. L'Assomption s'expose à la médisance de certains chrétiens, victimes ou non des pratiques ésotériques. En effet, la guérison et la délivrance ne constituent pas des fins en soi, mais des moyens pour mener le chrétien vers le Christ, la Lumière tout entière. Le Christ est Vainqueur. Puisse Marie nous conduire vers la Lumière.

P. Jean-Marie Vianney PALUKU THALIWATHEKA
Butembo, RD-Congo

P. JACQUES NIEUVIARTS

Les pèlerinages, le goût du Royaume !

*« Je ne peux m'empêcher de penser
que la foi est une recherche
et qu'elle doit nous mettre en partance,
faire de nous des marcheurs [...].
Dieu ne se laisse pas toucher facilement.
Il faut avoir une âme de nomade pour le trouver... »*
Théodore Monod

*« Ce jour-là, le soir venu, il leur dit :
"Passons sur l'autre rive." »*
Marc 4, 35

Le pèlerinage est départ, désir intérieur de « quitter », à la façon d'Abraham, les terres connues et les habitudes qui enferment la vie et font écran à nous-mêmes, à la vie, à la rencontre avec les autres et avec Dieu, pour s'exposer à plein visage et à plein cœur, à cette rencontre. On part, comme les disciples montèrent un jour dans la barque sur l'injonction de Jésus à passer avec lui sur l'autre rive. En est-on pleinement conscient ? Ce n'est pas sûr. Car l'injonction ici est intérieure et ce qui est à venir est pressenti et inconnu, tout juste effleuré en apparence.

PARTIR...

Tout commence en effet par ce désir, même diffus, qui éveille en nous le goût du départ et d'aller vers d'autres terres. L'image ici est forte, car elle n'est pas que géographique, elle est aussi intérieure. Et l'on ne devient pas pèlerin le jour J dans le hall d'un aéroport ou d'une gare, ou lorsque l'on ferme la porte de sa maison le sac sur le dos, mais dès que le cœur s'est éveillé au désir de partir. On le fait peut-être à la façon des foules de Galilée qui se mettaient en marche et suivaient Jésus, pressentant que sa rencontre, ses paroles, son élan, changeraient leur vie, la bouleverseraient peut-être.

L'appel nous vient d'une parole amicale qui a résonné comme une invitation, ou d'un article, une affiche, une image, quelques mots sur internet, évoquant le départ ou invitant explicitement au pèlerinage. La destination peu à peu a pris corps en soi sans que l'on sache du tout ce que pourrait être le voyage et à quelles mutations parfois radicales il conduirait.

Les lieux sont multiples. Pour les uns c'est, en solitaire ou avec quelques proches, le « chemin » de Compostelle, pour d'autres, avec des raisons très diverses selon les personnes, c'est Rome, la ville éternelle, pour d'autres encore Lourdes, dont on a entendu parler récemment par des proches, ou de longue date par de la famille. Pour d'autres enfin, c'est la Terre Sainte, désirée peut-être depuis longtemps, ou sur un coup de tête avec des amis. Voyage ou pèlerinage ? L'avenir le dira.

Sont ainsi pèlerins ceux qui partent au loin, ou en qui s'est éveillé le goût d'un départ à l'infini dans lequel ils pressentent que Dieu, peut-être, se révélera à eux de façon unique. Le pèlerinage est expérience unique. Mais certains le vivent aussi dans les murs étroits de leur maison, voire de leur chambre, parfois d'une cellule. Car on est pèlerin dans le cœur ou dans la tête, on l'est dans l'âme, avant de l'être par les pieds !

COMME SUR LES CHEMINS DE GALILÉE !

Tant de gens pensent qu'un pèlerinage est un exercice de piété austère et long, qui requiert sérieux et gravité. Ils tournent dès lors le dos à une telle proposition. Or, il suffit d'aller à la manière des foules suivant Jésus sur les chemins de Galilée. Il saisissait chaque parcelle de vie ordinaire pour leur faire découvrir l'éclosion du Royaume. Ainsi faut-il marcher.

Et de fait, le pèlerin est prêt, dès les premiers instants, à s'émerveiller : de la rencontre d'autres avec qui il prendra le chemin et qui dès lors ne sont plus des inconnus, mais des amis, voire des frères, et cela a goût d'évangile. Les formules convenues de civilité tombent vite alors, signe qu'une autre relation se tisse, et le prénom ou « nom de baptême » devient l'identité unique à travers laquelle avec bonheur on se reconnaît. Puis tout revêt peu à peu saveur d'étrangeté dans le voyage, qui mène hors des terres habitées, trop connues, et des habitudes du quotidien. La brèche que l'on a voulu

instaurer dans le temps a brisé les contraintes ordinaires et libéré le regard et le cœur. Et quel que soit le lieu d'arrivée, c'est encore l'étonnement de l'ailleurs, expérience essentielle, car en elle se déplacent sans cesse les repères familiers, laissant place à une ouverture intérieure, une mise en disponibilité au-delà de ce que nous pensions.

Les foules de Galilée n'étaient-elles pas souvent dans l'émerveillement de ce qu'elles voyaient, à mesure qu'elles marchaient et suivaient Jésus et qu'elles écoutaient sa parole ? Ce qui leur était donné à connaître alors avait part à la réalité du Royaume, même si celui-ci peinerait encore – comme en nous – à tracer pleinement son chemin.

LE PÈLERIN OUVRE LARGE LE REGARD, LES OREILLES ET LE CŒUR

C'est en effet ainsi que le pèlerin avance, avec un regard autre, prêt à voir et entendre ce que Jésus appelait le Royaume. Celui-ci lui devient familier, naturel. Les paraboles étaient métaphores, comparaisons, histoires simples marquées au coin de l'énigme. De nombreux lieux sont, pour le marcheur, marqués d'énigmes qu'il doit apprendre à déchiffrer et ont part à ces métaphores du Royaume.

En Terre sainte particulièrement, plus qu'en d'autres lieux, il lit bien sûr tout autrement les paraboles, comme le reste de la Bible. Il les lira ainsi, autrement, pour toujours, à son retour. Il lui faudra garder au cœur ce que Jésus disait, et le chemin qu'avec délicatesse il traçait à travers ces historiettes. Il aura pressenti qu'elles sont bien plus que des fables, qu'elles sont uniques.

D'où Jésus tirait-il en effet ces métaphores et histoires savoureuses traversées d'énigme et souvent d'excès ? Personne n'a jamais vu un berger abandonner 99 brebis pour chercher la centième qui s'est égarée (Lc 15). Personne n'a vu le blé donner 100 grains pour un (Mc 4, 20). Tout est excès dans les paraboles, surabondance, en particulier lorsqu'elles évoquent le pardon. Jésus le donne à comprendre lumineusement en plus d'une occasion, comme devant cette femme, toisée avec dureté par le regard de tous les bien-pensants qui sont autour de la table avec lui alors que, bousculant toute convention, elle ose venir pleurer sur ses pieds, les essuyer de ses cheveux et y verser du parfum. Son immense amour, explique-t-il de quelques mots, en parabole, est le creuset du pardon sans mesure qui lui est donné (Lc

7). Il donne ainsi à comprendre, au fil de mille histoires, l'excès d'amour de Dieu et son pardon.

Sans le savoir, [ré]entendant en chemin les paraboles, le pèlerin découvre ce qui brûlait au cœur de Jésus et qu'il exprimait aux foules en mots tellement simples : lui aussi en est touché et, sans en être pleinement conscient, il accède ainsi au cœur même de Dieu. Car c'est là que mènent les paraboles.

POUR VIVRE À LA MANIÈRE DE DIEU

Le chemin que peu à peu il parcourt à travers paysages, sites et sanctuaires portant les traces de l'histoire, entraîne ainsi le pèlerin à l'inversion des perspectives, qui est le message le plus clair de l'ensemble de la Bible. Le prophète Samuel déjà l'annonçait au roi Saül, premier roi d'Israël, à qui il conférait l'onction : « L'Esprit du Seigneur s'emparera de toi, et tu seras changé en un autre homme. » (1 S 10, 1 et 6) Le roi recevait l'Esprit du Seigneur pour vivre autrement.

Cette bouture de Royaume, cette inversion progressive des valeurs, prennent peu à peu au cœur du pèlerin, quel que soit le lieu de son pèlerinage. Une réflexion en est peut-être le signe, lorsqu'il échappe à plus d'un de dire : « Ici, c'est vraiment le ciel sur la terre, un coin de paradis... ! » C'est en ces mots simples que souvent on exprime le passage de Dieu, la présence du Royaume ou le sentiment d'en être si proche, lorsque nous sommes si loin de nos habitudes, de nos préséances, et quand s'établissent peu à peu au cœur de nos vies le service de l'autre, l'amitié, la fraternité, et plus profondément, le pardon – accueilli ou donné –, la bouture d'une autre vie !

Vivre autrement, c'est en effet, dans la Bible, vivre à la manière de Dieu. Et c'est cela qu'apprennent peu à peu ceux qui se sont mis en disponibilité intérieure sur le chemin. Jadis, aux temps bibliques, on priait pour le roi de façon rituelle, pour qu'il apporte la paix à tous, à l'intérieur du pays et jusqu'aux confins de la terre (Ps 71). Cette prière habite le cœur du pèlerin et le travaille. N'est-ce pas là, en effet, une des principales béatitudes, celle des artisans de paix ? Et le roi, pour sa part, demandait : « Donne-moi la sagesse ! », c'est-à-dire le meilleur du cœur de Dieu (Sg 9). Que demander d'autre ? Le pèlerin lui aussi est, ou devient en sa marche, un priant, un intercesseur... Ce qu'il demande est au plus profond, en ces mots ou en d'autres, le Royaume dont parlait Jésus et dont il se prend lui aussi à rêver pour

tous, plus encore lorsqu'il parcourt des pays qu'il sait traversés par les conflits ou quand le monde est en feu.

UN BAGAGE SI LÉGER

Un signe extérieur de sa mue intérieure, mais qui n'est pas perceptible partout, est qu'il allège son bagage au fil de sa marche, – tous les pèlerins de Compostelle le confirment ! Discrète proximité avec ce que Jésus enjoignait aux disciples de faire, préférant la besace du marcheur et les sandales pour que le pas soit plus léger (Mt 10, 9-10). Comment mieux dire cette légèreté du Royaume qui vient, qui pousse comme la graine de sénevé pour devenir arbuste tendu vers le ciel et où viennent nicher les oiseaux ? Ainsi lève aussi la pâte, Jésus le disait. Lui-même marchait sans cesse, et sans même une pierre où poser la tête. Le Royaume qu'il annonce se perçoit toujours dans le mouvement.

Il faut donc y prêter attention, le pèlerin vit des figures du Royaume. On comprend la parole de Jésus disant que celui-ci est tout proche, ou même qu'il est « là, au milieu de vous ! ». On serait tenté de commenter : si vous vous approchez du cœur de Dieu et quand vous vivez comme lui - c'est-à-dire à la manière de Jésus, qui invitait aussi à vivre comme des enfants -, il est là.

Ainsi s'opère peu à peu en chemin la conversion, et prennent un sens accru des paroles de Jésus plus d'une fois entendues : « Si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux. » (Mt 5, 20) Ces paroles prennent racine. Et « ce n'est pas en me disant : 'Seigneur, Seigneur', qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux » (Mt 7, 21). Cela aussi s'apprend peu à peu, au fil de la marche. Le pèlerinage déploie le temps, et cela est précieux pour apprendre l'évangile.

On apprend ainsi imperceptiblement l'attitude du Baptiste, désireux de s'effacer pour laisser toute sa place à Celui qui vient (Jn 3, 30). Cela signifie se dépouiller en vue de l'essentiel, car « il sera difficile au riche d'entrer dans le Royaume des cieux » (Mt 19, 24). Celui-ci est à accueillir à plein cœur, comme une grâce.

Peut-être apprendra-t-on ainsi à poser, comme Jésus, des gestes de don, de pardon, de guérison, de proximité des pauvres : en le faisant déjà loin de chez nous, avec des étrangers devenus étrangement

proches, et en laissant chanter en nous les béatitudes, les laissant prendre corps en nos vies. Le royaume est proche lorsque l'on est proche du cœur de Jésus et que l'on adopte ses gestes.

LE ROYAUME A PART À LA PASSION ET À LA RÉSURRECTION

Tant de paraboles évoquent le grain jeté en terre et qui porte fruit, comme le levain enfoui dans la pâte et qui fait lever le tout (Mt 13, 33). Le pèlerin marche souvent au pas des disciples d'Emmaüs, qui ont besoin de comprendre les événements de leur vie et leur passage par la Passion et la mort – sous différentes formes –, guettant, parfois sans y croire, les premières lueurs de Résurrection en leur propre vie (Lc 24, 13-35).

LA NUIT, DANS LA MONTAGNE

Il est encore un secret que l'on apprend en chemin : à devenir des frères, et à en dire de façon neuve les mots uniques laissés par Jésus, comme il le faisait lorsqu'il se retirait dans la montagne pour demeurer, longuement, dans la proximité du cœur de Dieu. Dans le silence de la nuit, il écoutait la voix de celui qu'il ne cessait de découvrir comme père. Et il passait ainsi la nuit à prier, que s'éveille l'aurore de Dieu sur la terre des hommes (Lc 6, 12). Le jour venu, il en posait les gestes et, avec simplicité, disait le Royaume en paraboles. C'est notre chemin, car il est pour nous aussi des lieux à trouver, propices au silence et à un renouvellement du cœur, à une parole intérieure. Jésus vivait ainsi !

TRANSFORMÉS, POUR TOUJOURS PÈLERINS

C'est ainsi que le pèlerinage est un apprentissage, par les pieds, que le Royaume s'incarne et qu'il est appelé à se reconnaître et à se vivre sur la terre. Et tout pèlerin est bouleversé ou transformé... pour toujours, par sa marche vers les lieux saints. Car elle inscrit en lui la mémoire et l'expérience, la brûlure de la foi, au rythme secret de l'éveil de Dieu et de l'Esprit en lui. Au fil de sa marche et au rythme de son souffle, se recompose – pour toujours... – son paysage

intérieur. Ce voyage, extérieur et intérieur, ouvre à des solidarités nouvelles, à une attention autre à soi-même, aux autres, au monde et à la Parole qui vient de Dieu, et qui est au plus profond germe de Résurrection. Sur ce chemin, où qu'il soit, le pèlerin a découvert des frères inattendus, lointains et très proches. Ainsi naît aussi l'Église. Et ainsi prend chair dans le pèlerin le Royaume, secrètement mystère de la Passion et de la Résurrection, qui configure au Christ.

Deux disciples, un jour, sur le chemin d'Emmaüs, en firent l'expérience étonnée ou bouleversée, redécouvrant tout autrement, dans le visage du Christ, leur vie et l'histoire qu'ils venaient de vivre. Le pèlerinage est une figure par excellence de la vie chrétienne. Ce que dit l'Épître aux Hébreux en des paragraphes magnifiques (He 11).

P. Jacques NIEUVIARTS
Paris